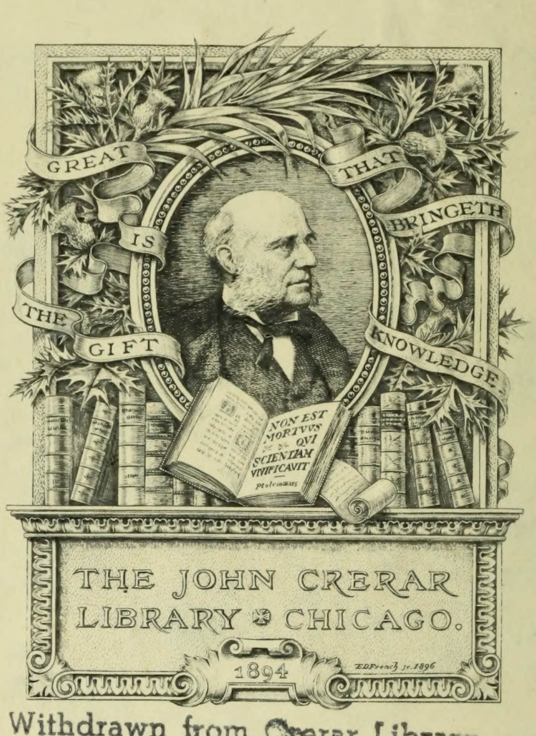

3 1761 0
321 1


GREAT
IS
THE
GIFT
THAT
BRINGETH
KNOWLEDGE
NON EST MORTVVS QVI SCIENTIAM VIVIFICAVIT
Ptolemaeus
THE JOHN CRERAR LIBRARY CHICAGO.
1894
E.D.French sc.1896

A
Madame KENINE,
l'ardente patriote lettone
Hommage respectueux
E. D.

LES LETTONS

UNE PETITE NATIONALITÉ EN SOUFFRANCE

LES LETTONS

Les Provinces Baltiques

et

le Pangermanisme Prussien en Russie

Par E. DOUMERGUE



GUERRIER LETTON VISANT L'AIGLE IMPÉRIAL

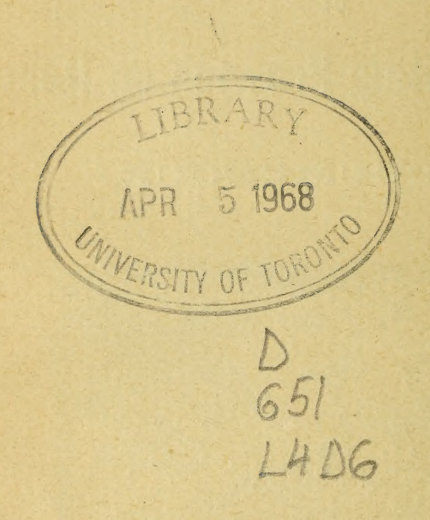
PARIS

ÉDITIONS DE " FOI ET VIE "

48, RUE DE LILLE

—

1917


LIBRARY
APR 5 1968
UNIVERSITY OF TORONTO



LES LETTONS

TABLE DES MATIÈRES

LA LETTONIE
ET LES PROVINCES BALTIQUES



Le pointillé indique la superficie de la *Lettonie*, c'est-à-dire la Courlande, une partie de la Livonie et la Latgale (1).

(1) *Etendue et population de la Lettonie* (en letton *Latvija*). La Lettonie ne figure, avec ce nom, sur aucune carte, sauf sur les cartes ethniques. Elle ne constitue pas une unité administrative, mais elle est une unité ethnique, culturelle et économique. *Etendue.* En chiffres ronds, la Courlande occupe 27.000 k. c., la Livonie lettone 22.000, et la Latgale 13.000 ; au total : 63.000. L'étendue de ce territoire dépasse l'étendue de la Suisse (51.000), du Danemark (33.000) et de la Belgique. Si on la compare avec l'étendue des Etats de l'Allemagne, elle n'est inférieure qu'à celle de la Prusse et de la Bavière. — *Population.* En 1897 il y avait en Lettonie. 1.930.000 habitants, dont 1.316.000 lettons. En admettant que la population ne s'est accrue que de 1 0/0. et en tenant compte de certains immigrants, on arrive facilement à 2.500.000 habitants. La Norvège compte 2.221.000 habitants, le Danemark 2.465.000, la Finlande 2.745.000. Dans la campagne, les Lettons forment en général les 93-95 %, dans les villes les 50 %. Fait intéressant : en Livonie, il y avait en 1771, 4,5 % d'allemands ; vers 1830, 15 %, grâce à la germanisation ; en 1881, époque du réveil national, 9,7 % ; en 1897, 7,5 % et aujourd'hui peut être 4,5 %.

« Nous sommes un petit peuple, mais aussi grand que notre volonté. »

RAINIS, *poète letton.*

PRÉFACE

1. *Le lecteur* : « Pourquoi vient-on nous parler des Lettons ? pourquoi veut-on que nous nous intéressions aux Lettons ? »

L'auteur : « Parce que les Lettons sont au premier rang des petites nations qui, avec leurs glorieux bataillons de volontaires, versent leur sang pour la cause des Alliés. Ils ont confié à celle-ci, c'est eux qui le disent, « tout leur avoir ; tout leur pouvoir ; tout leur espoir » ; — parce que leur histoire illustre admirablement, et l'on peut dire spécialement, les procédés de germanisation de l'Allemagne ; — parce que leur histoire nous fournit les documents les plus typiques et les plus instructifs sur les origines et les caractères du pangermanisme le plus prussien et le plus pangermanique ; — parce que les provinces baltiques étant « la fenêtre de la Russie sur l'occident », par cette fenêtre nous pouvons jeter un coup d'œil sur la Russie, sur l'emprise inouïe de l'Allemagne en Russie, sur un état politico-psychologique qui nous est presque totalement inconnu, et qu'il nous serait plus nécessaire que jamais de connaître ; — parce que le sort passé et futur des Lettons pose avec une précision et une urgence particulières la grosse, l'énorme question des nationalités ; — parce que cette question, ayant été la cause de la guerre actuelle,

serait la cause de la guerre prochaine, si la paix ne la résolvait pas comme elle doit être résolue. Or l'histoire des Lettons nous fournit sur ce sujet, comme en un résumé très court et très clair, tous les renseignements indispensables... »

Et en voilà assez, je pense, pour que le lecteur consente à feuilleter ces pages.

2. Dans toute étude l'essentiel est la critique des sources. Dans notre étude cette critique est tout particulièrement nécessaire, car nous avons affaire à des auteurs presque tous tendancieux. Et à quel point ! Ces auteurs se rangent presque tous en deux camps, animés l'un contre l'autre d'une passion violente. Ceux-là ont été trop coupables, ceux-ci ont été trop malheureux, pour qu'on puisse, aujourd'hui, leur faire complète confiance. A priori, il faut se défier de tous, *plus ou moins*.

1° *Sources allemandes et pangermaniques*. En un sens, ce sont les plus importantes, car nous avons ici des témoins dont aucun allemand, même pangermaniste, ne peut contester l'autorité en fait de jugements défavorables aux Allemands.

Carl von Schilling et Burchard von Schrenk. *Baltische Bürgerkunde*, 1908. — V. Tornius, *Die Baltischen Provinzen*, 1913 (c'est le 542e volume d'une collection d'études scientifiques pour le grand public). — Prof. Max Friederichsen, *Die Grenzmarken des europäischen Russlands*, 1915. — Alfred Geiser, *Die deutschen Ostseeprovinzen Russlands*. C'est un album avec gravures et cartes. — Paul Rohrbach, *Das Baltenbuch*, c'est un autre album de guerre, avec « beaucoup d'images », et une série de petites études, rédigées par des « baltes distingués », dit le

titre. On ne peut rien imaginer de plus pangermanique. — Et cependant voici qui est plus pangermanique encore que tout ce qui précède. C'est un numéro de *Das Neue Deutschland*, « revue hebdomadaire pour le progrès conservateur », nos 4-10, 23 nov. 1915 ; trente pages sur deux colonnes, contenant une série d'articles sur les provinces baltiques.

2° *Sources allemandes favorables aux Lettons*. Il y en a trois particulièrement célèbres : G. Merkel, *die Letten*, 1717 (voir plus loin). — Otto von Rutenberg, baron de Courlande, *Geschichte der Ostseeprovinzen Liv., Esth., und Kurland*, vol. I en 1859, et vol. II en 1860. — Dr Adolf Agthe, *Ursprung und Lage der Landarbeiter in Livland*, 1909 ; c'est un travail vraiment scientifique, qui a paru dans une revue allemande, *Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft*, publiée par un professeur de l'Université de Leipzig. On peut dire que ce travail fait loi. — Il faut bien observer toutefois que, si Merkel a voulu présenter une défense, et comme une apologie des Lettons, Rutenberg et Agthe se sont efforcés d'être « objectifs », et scrupuleusement vrais.

Friederich Duckmeyer, *Die Deutschen in Russland*, 1916. Cette étude fait partie d'une collection intitulée : *Zeitspiegel*, Sammlung zwangsloser Abhandlungen zum Verständniss der Gegenwart.

Hans Prutz. *Der Kampf um die Leibeigenschaft in Livland*. (La lutte au sujet du servage en Livonie). Mémoire lu le 5 février 1916, dans l'Académie royale bavaroise des sciences, classe de philosophie, de philologie et d'histoire. *Sitzung-berichte*. Tirage à part. 1916.

3° Il faut faire une place à part à deux ouvrages du comte de Bray, un français originaire de Rouen, né en 1765, qui finit par être ambassadeur de Bavière à Pétersbourg, à Berlin, à Paris. Il épousa, en 1805, la fille d'un baron balte, et eut ainsi occasion d'étudier l'état des provinces baltiques, choses et personnes. Il se montre très modéré dans ses jugements sur l'aristocratie, dans les rangs de laquelle il est entré. Mais cette modération même rend son témoignage particulièrement précieux. — En 1814, il publia un *Mémoire sur la Livonie* (Munich). Et il reproduisit et augmenta ce mémoire dans son *Essai critique sur l'histoire de la Livonie*, trois volumes publiés à Dorpat en 1817.

4° Enfin les sources lettones. A. Grenzstein, *Herrenkirche oder Volkskirche?* 1899. Grenzstein est un esthonien, qui parle aussi des Lettons. — Les *Annales des nationalités*, numéros 5-6, mai et juin 1913, consacrés à l'étude de *la Lituanie et de la Lettonie.* La première étude est de M. Ch. Seignobos, professeur à la Sorbonne, la seconde de M. Meillet, professeur au Collège de France; les autres, une vingtaine, sont dues à des Lettons ou à des Lituaniens.

Nous avons consulté bien d'autres documents plus ou moins considérables, que l'on trouvera indiqués plus loin, sans compter les très nombreuses conversations de bouche ou par lettres, que nous avons eues avec des Lettons extrêmement distingués et appartenant au parti modéré; sans compter la communication des deux ouvrages lettons sous presse, l'un en allemand, A. Krause-Osolin, *Volksbefreiung, oder Volksvergewaltigung*, eine Frage an die deutsche Nation, et A. Kenin, *La Lettonie et la guerre;* sans compter

la traduction d'une série d'articles de journaux et d'études en letton, en particulier des statistiques de Margers Skujeneeks, *la question nationale en Lettonie*, 1913. Skujeneeks est un spécialiste très consciencieux, attaché au comité central letton.

N. B. — *Les pages qui suivent ont été écrites et imprimées avant la Révolution russe : seules certaines notes ont été ajoutées.*

I

Origines

1. Les provinces baltiques sont au nombre de trois, de plus en plus unies par les liens historiques, politiques et sociaux : l'Esthonie, la Livonie, et la Courlande (1).

Depuis les temps les plus reculés, ils occupent le même sol, la plaine immense et humide, et couverte de forêts, au Sud-Est de la mer Baltique.

Les Lettons peuplent la *Courlande* (avec 10 districts) (2), le Sud de la *Livonie* (avec 4 districts) et la *Latgale* (avec 3 districts, du gouvernement limitrophe du Witebsk).

Etrangers, par la race, aux Esthes et aux Finnois du Nord, et aux Slaves et aux Polo-

(1) Courlande signifie *Land* (*terre*) des Coures. Les Coures étaient une ancienne peuplade du pays. Livonie, ou *Livland*, signifie terre des Lives. Les Coures et les Lives n'existent plus. Ils ont disparu, détruits depuis longtemps, ou peu à peu fondus dans la population lettone. On dit cependant qu'au début de la guerre, il existait encore 2.000 Lives environ au nord de la Courlande. A l'approche des Allemands, ils se seraient embarqués pour passer dans quelque île, et auraient péri en route. — Quant à l'Esthonie, son nom paraît venir de Tacite qui dans sa *Germania* (chap. 45) parle des *aestiorum gentes*, *Æstii*, Esthes. — Ce qui est intéresssant, dans ce paragraphe de Tacite, c'est qu'il parle de plusieurs nations Esthes ; il s'agit donc d'un nom général, qui embrasse les peuples « baignés, dit-il, par la mer orientale », aujourd'hui la mer Baltique. Et un commentateur allemand dit : « Nos plus sûres connaissances ethnologiques prouvent que ces peuples appartenaient à la race lituanienne, et sont les arrières ancêtres des Prussiens... Et il est probable que leur langue était la langue lituanienne. En tout cas c'est une preuve décisive qu'ils n'étaient pas de race allemande ». Dr Anton Baumstarck, Cornelii Taciti *Germania,* besonders für studirende erlautert, 1876.

(2) Dans un de ces districts, ils n'ont pas la majorité absolue : on y trouve des blancs-russiens, des lituaniens et des polonais.

nais du Sud, les Lettons paraissent être un intermédiaire entre les Slaves et les Scandinaves (1).

Quant à la langue, le Lette, comme le Lituanien (2) et le Vieux-Prussien, appartient à la famille linguistique, autonome, dite famille baltique.

Il ne reste plus rien des Vieux-Prussiens, si ce n'est un petit lexique et quelques catéchismes. Tout a été anéanti ou absorbé par les Allemands, tout, sauf le nom de Prussien, dont les Allemands se sont emparés.

Quant aux Lituaniens, ils ont peu à peu séparé leur sort de celui des Lettons : aujourd'hui ils n'ont pas le même tempérament religieux (les Lettons sont en grande majorité protestants, et les Lituaniens sont catholiques) (3),

---

(1) Au dire d'un professeur d'ethnologie fort distingué, que j'ai consulté, les Lettons constituent une population dont l'homogénéité n'est pas parfaite, mais dont l'ensemble ethnique est assez homogène cependant pour être reconnu partout où il existe. — La taille des Lettons est élevée, notablement supérieure à la moyenne de celle des Russes, plus élevée dans les districts maritimes que dans les districts intérieurs ; en Courlande 1m71, à l'intérieur 1m67 ; plus à l'intérieur encore dans les districts de Vitebsk 1m63 à 1m64. Il s'agit bien, si on tient compte d'autres signes encore, d'une population distincte. — Le comte de Bray : « Les hommes sont ordinairement d'une belle taille et ont une physionomie toute européenne. En général cette nation est belle et propre à tout. » De Bray, *Mémoire*, p. 41.

(2) Le mot lituanien doit, paraît-il, être écrit sans *h*. « Il n'y a pas de langue qui, plus que le lituanien, ignore toute aspiration. Et l'on se demande pourquoi l'on affuble le nom des lituaniens d'un *h*, qu'ils ne sauraient prononcer, qui est barbare en un mot ». — A. Meillet, professeur au Collège de France, *La langue lituanienne et la langue lette*, dans *les Annales des nationalités*, p. 201, n° 1.

(3) Ni les catholiques de la Latgale, ni les orthodoxes, devenus tels à la suite de certaines promesses et par l'espoir d'échapper ainsi aux violences des seigneurs, ne jouent de rôle politique en Lettonie.

et ils paraissent avoir un tempérament politique un peu différent, quoi qu'il faille bien se garder de les juger d'après certains propagandistes de l'influence allemande, qui s'agitent dans les Congrès, et s'efforcent d'induire le public en erreur (1).

La langue lettone est, dit-on, de toutes les langues parlées en Europe (nous avons dit que le Lituanien et le Lette faisaient partie de la même famille linguistique) celle où il y a le plus de mots sanscrits. Les spécialistes déclarent que c'est sur les lèvres des paysans lettons que l'on peut le mieux retrouver « un écho de ce qu'a pu être la langue commune indo-européenne, il y a plus de 3.000 ans » (2).

2. Au XII[e] siècle, entre 1150 et 1175, des marchands de Lubeck, poussés par une tempête, arrivèrent aux bouches de la Dvina (3), le grand fleuve letton, (*Daugava* en letton, *Dvina* en russe, et *Duna* en allemand) (4), remontèrent le fleuve avec leurs barques et

(1) J'ai eu l'occasion de rencontrer un prêtre catholique lituanien qui s'accordait très bien avec un protestant Letton.

(2) « Plus apte, et un peu moins archaïque que le lituanien, le lette, qui n'est pas seulement comme le lituanien une langue de ruraux, se défend mieux. Les Lettons offrent aux oppressions de toutes sortes, dont ils sont les victimes depuis des siècles, une résistance admirable, et leur langue n'a rien perdu de sa vitalité ». A. Meillet, o. c., p. 205.

(3) Cet *atterrissement* a été baptisé par la mégalomanie pangermanique du nom de *découverte*. Mais les historiens grecs et romains mentionnent déjà les peuples de la Baltique et disent que l'on fait du commerce avec eux. On a du reste trouvé dans le pays des restes de vaisseaux naufragés et des armes ayant appartenu à des grecs et à des romains.

(4) De tous les noms propres *Riga* est presque le seul qui soit le même en letton, en russe et en allemand.

commencèrent des échanges avec les habitants du pays. C'était *le commerce* (1).

Au récit de ses expéditions, le vieux chanoine Meinhard résolut d'aller évangéliser les païens de ces contrées découvertes. Il s'y transporta en 1180. C'était *la religion*.

Mais le succès répondit peu à son zèle, et tout était fort compromis, quand les apôtres allemands eurent recours à la guerre. Le successeur de Meinhard, l'abbé Berthold, se fit donner une bulle pour organiser une croisade.

L'abbé resta sur un des champs de bataille. Alors parut le fameux évêque Albert, le vrai fondateur de la domination germano-balte. Il créa Riga, et de là (comme s'exprime naïvement le Manuel allemand), fut « poursuivie *la conquête et la christianisation* du pays» (2). En

---

(1) Les Allemands apportaient *leur* christianisme comme *leur* commerce, mais ils n'apportaient pas plus *le* christianisme que *le* commerce. Déjà en 1044, donc 110 ans avant l'envahissement des Allemands, le roi de Danemark Sven III Estritson avait fait bâtir une église chrétienne en Courlande. Et, en 1104, on trouve le titre de duc d'Esthonie donné par le pape dans une bulle adressée au roi de Danemark, Erick le Bon. Un peu plus tard il est question d'un évêque nommé en Courlande par le roi Waldemar. — Tandis que les Danois fondaient des Eglises à l'Ouest, les Russes en fondaient à l'Est, 200 ans avant l'arrivée des premiers Allemands. L'ouvrage letton de Fr. Rosinch, *Le paysan letton*, 1906, p. 9-10, cite à l'appui de ces faits toute une série de documents allemands.

(2) Tornius. *Die baltischen Provinzen*, p. 26. On lira avec intérêt le récit suivant : « A l'époque de l'arrivée des premiers Allemands catholiques, une partie des Lettons avaient déjà été convertis au christianisme par les Russes orthodoxes... Les Lettons, agriculteurs pacifiques, souffraient des invasions continuelles des Esthes et des Lituaniens. Les Allemands s'offrirent comme des protecteurs. Ils offraient leur aide contre les pillards en échange d'une faible rémunération en dîme et en hommes. Les institutions lettones, leurs chefs, tout fut respecté ». Et cela dura jusqu'à ce que les Allemands fussent solidement établis.

1204, l'évêque créa l'Ordre « des Frères porte-glaives de la chevalerie de Christ ». Sur le côté gauche de leur manteau blanc, ils portaient une épée rouge, et au-dessus une croix noire : et c'était *la guerre*.

Le commerce, la religion et la guerre : les instruments de la conquête allemande étaient au complet, comme le fait observer très naïvement l'Album allemand. « Ainsi étaient réunies *les trois grandes forces*, auxquelles la colonie de la Livonie doit sa naissance, et qui ensuite ont dominé son développement : l'esprit d'entreprise commerciale, le zèle missionnaire ecclésiastique, qui devint le transmetteur de la *Kultur* allemande et de la vie intellectuelle allemande, et la poussée d'action des chevaliers » (1). Au bout de 60 ans tout le pays était soumis.

II

De la Conquête au Servage.

1. Le pays était « soumis au christianisme » *(unterworfen und christianisiert)*, dit l'Album de propagande (2).

Soumis ? Soit. Mais comment ? par la croisade. Le Manuel allemand s'exprime en ces termes : « Infatigable, l'évêque Albert se voua à sa tâche de transformer le pays en une colonie allemande, *et* d'amener les indigènes au christianisme [d'abord faire des allemands, en-

---

« Mais une fois le pays définitivement conquis, les Lettons virent dans les Allemands des maîtres exigeants et sévères. La féodalité faisait son apparition en pays letton ». Kruger Krodzneck, professeur à Moscou, *L'Histoire lettone*, dans les *Annales*, p. 234, 235.

(1) Alf. Geiser, *Die deutschen Ostseeprovinzen Russlands*, p. 12.

(2) Alf. Geiser, *o. c.*, p. 12.

suite faire des chrétiens]. Toujours de nouveau, il voyagea et amena des forces nouvelles. [Quelles forces?] Une croisade succédait à l'autre, et aux chevaliers bas-saxons et westphaliens se joignirent prêtres, commerçants et artisans. Ainsi progressa systématiquement et sûrement la colonisation du pays » (1).

Or cette conquête des Provinces baltiques est précisément un des faits auxquels nous faisions allusion, quand nous disions qu'ils intéressent le peuple letton, et tout le monde moderne; un de ces faits petits et immenses, qu'il importe de connaître pour se rendre compte des évènements actuels. La conquête des provinces baltiques est inséparable de la constitution de la Prusse. Savoir comment furent conquises les provinces baltiques, c'est savoir comment fut conquise la vieille Prusse, celle qui, peuplée de Prussiens, frères, par le sang et la langue, des Lettons, fut transformée par les Allemands, devenus les Prussiens modernes; c'est remonter à la source du fleuve, dont nous voyons aujourd'hui les flots déborder sur le monde. — Et en cela réside l'intérêt et l'importance de l'histoire de la Lettonie.

Il se trouve qu'ici nous avons la bonne fortune de trouver un guide, sur les renseignements duquel aucun Prussien, — surtout aucun pangermaniste, — ne saurait élever la moindre contestation, von Treitschke, le principal créateur du pangermanisme lui-même.

« Ce sont, dit-il, les débuts de la grande œuvre de notre peuple comme dompteur (*Bezwinger)*, instituteur et éducateur (*Zuchtmeister)* (2)». L'on ne saurait comprendre l'his-

(1) Tornius, *o, c.*, p. 26.

(2) Dans ce mot de *Zuchtmeister*, il y a bien l'*éducation*, mais il y a aussi le *dressage*.

toire ultérieure « si on ne se plonge pas dans ces combats sans merci des races, combats dont les traces se sont mystérieusement encore conservées, consciemment ou inconsciemment, dans les habitudes de la vie du peuple ». C'est « typique » (1). — Ecoutons attentivement et réfléchissons.

Le peuple vieux-Prussien (avant la venue des Allemands, et de l'Ordre) menait « une vie sans souci et à part ». « Ceux qui devaient donner leur nom aux Spartiates allemands [C'est ainsi que Treitschke désigne les Prussiens actuels, lesquels, comme nous l'avons dit, ont pris son nom à la peuplade dépouillée et détruite], vivaient comme un peuple tranquille, paisible, de bergers et de paysans, à leur aise, abrégeant les longues nuits d'hiver par le charme d'une poésie douce et élégiaque. — Cependant un peuple d'hommes libres, fixés sur le sol depuis des temps immémoriaux » (2). — Idylle très belle.

Alors on songe à les christianiser. La Curie romaine prend possession légale, — selon la loi du temps, — du pays ; et c'est ainsi « qu'une armée de croisés est introduite sur la terre païenne », par le duc, seigneur de Kulmerland. — Les indigènes se lèvent comme un seul homme, et « détruisent toute trace d'établissement chrétien ». Dans sa détresse, le duc appelle à son secours l'ennemi mortel de la Pologne, l'Allemagne » (3), c'est-à-dire les chevaliers teutoniques.

Les Allemands s'établissent, à la place de ceux qui les ont appelés, et ainsi est assuré

---

(1) Von Treitschke. *Das deutsche Ordensland Preussen*. (Le pays de l'Ordre allemand, la Prusse), étude publiée en 1862 dans les *Preussiche Jahrbücher*, et reproduite dans *Historische und politische Aufsätze*, 5e éd. 1867.

(2) *Ibid.*, p. 9.

(3) *Ibid.*, p. 10.

« le point de départ de la politique allemande de conquête » (1).

Les chevaliers de l'Ordre étaient, dit Treitschke, « des hommes énigmatiques, en même temps soldats avides de pillage *(raublustig)*, et administrateurs calculant exactement, moines ascètes et marchands aventureux, et plus que tout cela, hommes d'Etat audacieux, aux grandes vues ». Quant aux croisades elles-mêmes, Treitschke les décrit ainsi : « Celui qui prenait part à la croisade, même s'il était coupable d'incendie, ou de violence sur des ecclésiastiques [le crime suprême à cette époque] était exempt de toute pénitence ; et le pape accordait volontiers le divorce aux maris qui voulaient s'enrôler dans les rangs des nouveaux Macchabées, à l'époque du salut (2).

Alors, continue Treitschke, « une guerre se poursuit d'une cruauté monstrueuse *(unmenschlicher Grausamkeit)*. Toute la dureté de notre propre peuple *(alle Härte unsrer eigenen Volksgeister)* se développe ici, où le conquérant se dresse contre le païen avec le triple orgueil du chrétien, du chevalier et de l'Allemand. La sauvage et majestueuse poésie du haut Nord grandit le charme romantique de ces combats » (3).

Et je ne sais si, à la réflexion, on peut imaginer des lignes et des pensées plus terribles, de nature à faire davantage frissonner le chrétien et l'homme !

En 1234, grande victoire des Chevaliers, et

(1) *Ibid.*, p. 11.

(2) *Ibid.*, p. 2, 11.

(3) De Bray dit : « Les luttes sanglantes des évêques et des chevaliers, ou des deux réunis contre les Russes ou les Suédois n'offrent que des scènes sanglantes, sans intérêt, ou des combats, dont l'ambition ou cette inquiète férocité qui, à des époques reculées travaillaient les peuples du Nord, étaient les seuls mobiles ». *Mémoire*, etc., p. 9.

d'écho en écho résonne à travers le pays la chanson orgueilleuse *(übermüthig)* des conquérants : « Nous voulons tous être joyeux, les païens sont en grosse peine (!) » (1).

Encore deux ou trois détails. « Le sauvage prévôt de l'Ordre, à Lenzenberg, invite chez lui une troupe de nobles Vieux-Prussiens suspects ; il met le feu au château, qui les ensevelit sous les ruines « (2). Naturellement, nouvelle guerre, nouveaux massacres. « Toutes les horreurs des guerres précédentes s'évanouissent devant les terreurs de ce combat ». Déroute. Victoire. « Après dix ans, au milieu des assassinats, des incendies, de la dévastation, la gloire *(Herrlichkeit)* de l'Ordre est rétablie » (3).

Les nobles sont réduits en servitude, les paysans dévoués aux Allemands reçoivent des privilèges. Des villages sont évacués, transplantés ailleurs, remplacés.

« La nouvelle Allemagne était fondée... » « La Prusse était germanisée ; mais en Courlande, en Livonie et en Esthonie il y avait seulement une légère *(dünne)* couche d'éléments germaniques sur la masse des indigènes » (4).

Et Treitschke se prononce pour la méthode de conquête de la vieille Prusse contre la méthode de conquête des provinces baltiques. Car, dit-il, « dans le malheureux choc de races mortellement ennemies, la sauvagerie sanglante *(die blutige Wildheit)* d'une rapide guerre de destruction *(eines raschen Vernichtungskrieges)* est plus humaine, moins révoltante que la fausse douceur de l'inertie *(die Trägheit)*, qui retient les vaincus dans l'état de l'animalité, et ou bien endurcit le cœur

(1) Treitschke, p. 12.
(2) *Ibid.*, p. 14.
(3) *Ibid.*, p. 15.
(4) *Ibid.*, p. 18.

des vainqueurs, ou les rabaisse à l'hébétement *(Stumpfheit)* des vaincus ».

Tel est d'après Treitschke le « type » de la vraie conquête. Il regrette seulement que ce « type », complètement réalisé dans l'ancienne Prusse, ait été incomplètement réalisé dans les Provinces baltiques. « Ces peuples, dit-il, moins capables d'éducation (les Lettons et les Esthes) ne pouvaient pas, au milieu de l'anarchie du pays, et du petit nombre des Allemands, être familiarisés avec la langue et la culture allemande. Le vainqueur tient les vaincus éloignés de l'éducation allemande ; il leur suffit que l'Esthonien subisse le dur servage et obéisse. Ainsi se maintient vivace la nationalité illégitime [!] d'un peuple d'esclaves, tandis que le paysan prussien gagne peu à peu avec la langue allemande la liberté de l'Allemand... Pendant des siècles s'est maintenue la haine des serfs, et la dureté des maîtres. C'est seulement pendant la domination russe que la noblesse allemande s'est décidée à délivrer le paysan du servage (1). Par ce contraste nous apprenons à comprendre ce que signifie la germanisation de l'ancienne Prusse » (2).

Six ans plus tard von Treitschke précisa encore plus nettement les deux procédés de la conquête allemande, l'un dans la vieille Prusse, l'autre dans les Provinces baltiques. « Après avoir écrasé la grande révolte prussienne (des vieux Prussiens) en 1281, l'Ordre forma le dessein conscient *(mit bewusster Absicht)*, d'exterminer *(ausrotten)* en Prusse les indigènes ou de les germaniser (3), et il

---

(1) Voir plus loin.

(2) *Ibid.*, p. 19. — Ainsi le procédé est clair, anéantir un peuple, et puis faire son bonheur. Alors il ne se plaint pas, parce qu'il n'existe ni de corps ni d'âme.

(3) Encore le procédé : exterminer les corps et puis les âmes.

atteignit si complètement son but que l'ancienne langue prussienne, comme on le sait, était déjà mourante du temps de Winrich's von Kniprode. — En Livonie et en Esthonie la puissance moins forte des Allemands ne pouvait s'enhardir jusqu'à songer soit à anéantir soit à fondre les indigènes. *Elle dut se contenter* de maintenir sa domination » (1).

A plus de cinquante ans de distance les théories et les sentiments de von Treitschke se trouvent répétés dans les pages qu'a publiées sur les provinces baltiques la revue ultra-pangermanique, *Das Neue Deutschland*, sous la plume du germano-balte Silvio Broederich (2) : « Lorsque l'Allemand pénétra dans la terre magnifique de la mer orientale

---

(1) Lettre du 5 août 1868, dans les *Preussische Jahrbücher*, 1868, p. 255.

(2) Ce Silvio Broederich est un des germano-baltes qui, aux yeux des Lettons, incarnent toutes les culpabilités du pangermanisme dans les provinces baltiques. Il a commencé sa carrière comme fonctionnaire russe en Courlande. Au moment de la contre-révolution (1906) il se serait distingué en qualité de policier, de « gendarme d'honneur », et aurait dirigé la répression la plus cruelle. Puis il se distingua dans les efforts de colonisation allemande sur la frontière de la Lettonie. Dès que les armées allemandes se sont approchées, il a passé dans leurs rangs, et des Lettons affirment l'avoir vu faire le coup de feu contre ses concitoyens légaux. Il est en ce moment à la tête de la progagande pangermanique pour l'annexion des provinces baltiques par l'Allemagne. Il a signé l'appel des peuples allogènes de la Russie au président Wilson ! — Voici un échantillon de sa propagande. « Il y a chez les Lettons quelques hommes infâmes (*verworfen*), comme le député letton à la Douma, Goldman, une personnalité dépravée, qui dans un appel invitait ses concitoyens, à lui faire connaître tout ce qui pouvait compromettre les germano-baltes aux yeux du gouvernement russe. Mais il est tombé dans le mépris de ses concitoyens » (*Das Neue Deutschland*, p. 63). Or ce Goldman, député à la Douma, est, d'après les Lettons, une des personnalités les plus estimées par eux. Très patriote et très actif, il veille sur les intérêts de son peuple. D'un côté il a dénoncé les

il trouva les Koures et les Lives belliqueux, qui ne se soumirent pas, *et durent être exterminés (ausgerottet werden mussten)* » (1). — Ils « durent être exterminés ! »

Quoi qu'il en soit de ces théories et de leur mérite, si les panégyristes parlent ainsi, on peut pressentir ce que disent l'histoire et les historiens impartiaux. Un germano-balte, un de ceux qui ont voulu parler impartialement, le baron Otto von Rutenberg, a écrit : « Les nobles, brigands à qui la besogne avait été donnée en Allemagne, s'enrôlèrent donc en masse, dans les Ordres allemands, et s'élan-

---

trahisons de certains germano-baltes ; de l'autre, il a provoqué la formation des bataillons volontaires des Lettons. Il a reçu le nom de « père des tirailleurs ».

Silvio Broederich a écrit un *Mémoire* (que j'ai eu entre les mains), intitulé : « *La nouvelle terre d'Orient* (*Das neue Ostland*), transmis à titre de manuscrit-imprimé ». Il est encore spécifié que ce n'est pas pour la presse, et qu'il est défendu d'en rien publier. Et tout cela est de nature à piquer la curiosité, et à souligner les affirmations du dit *Mémoire*.

On y lit : « Arriva le jour incomparable où les cavaliers de l'empereur allemand chevauchèrent à travers le pays comme autrefois, il y a sept cents ans, *les Chevaliers de l'Ordre*, et nous les saluâmes avec des cœurs tressaillant de joie, et nous sûmes que nos peines et nos efforts n'avaient pas été vains ». — Si on se rappelle ce que Treitschke a dit des *Chevaliers de l'Ordre*, on reconnaîtra que Silvio Broederich ne pouvait pas rappeler un souvenir plus opportun. C'est comme il y a sept cents ans. — Du même coup nous voilà renseignés sur le loyalisme de certains germano-baltes. Silvio Broederich s'écrie : « Vienne le peuple allemand. Dans notre solide obstination nous lui avons conservé la grande colonie... Maintenant nous avons les bras et les mains libres pour le grand travail national ».

Ce travail va consister à faire disparaître les Lettons et ce ne sera pas difficile. Broederich estime que le paysan letton, étant devenu riche et ayant plus de besoins que le paysan allemand, celui-ci n'aura pas de peine pour venir à bout de celui-là.

(1) *Das Neue Deutschland*, o. c., p. 64.

cèrent en Prusse et en Livonie, où ils avaient la permission d'exercer le pillage et la violence sur les païens, comme un privilège particulier de leur classe, selon leur ancienne habitude » (1).

Et Herder, une des gloires de la littérature et de la pensée allemandes au 18e s. : « Le sort des peuples sur les bords de la Baltique constitue une triste page de l'histoire de l'humanité... L'humanité frissonne d'horreur devant le sang qui a été ici répandu, dans des guerres longues et sauvages, jusqu'à ce que les Vieux-Prussiens aient été presque anéantis, jusqu'à ce que les Koures et les Lettons aient été réduits en un esclavage sous le joug duquel ils languissent encore maintenant. Peut être que des siècles s'écouleront, jusqu'à ce qu'ils en soient délivrés, et que, comme compensation des atrocités par lesquelles on a ravi à ces peuples paisibles leur pays et leur liberté, on les forme de nouveau, par respect pour l'humanité, à la jouissance et à l'usage d'une liberté meilleure » (2).

Notre pensée n'est pas du tout de faire croire que ce qui s'est passé en Prusse au Moyen-Age ne s'est passé nulle part ailleurs. Le Moyen-Age est malheureusement plein de ces histoires de croisades. — Notre pensée n'est pas davantage de faire croire que ce qui s'est passé un peu partout au Moyen-Age ne s'est reproduit nulle part dans les temps modernes. Hélas! presque toutes les nations dites chré-

(1) Von Rutenberg. *Geschichte der Ostseeprovinzen Liv., Esth., und Kurland*, p. 247. — Merkel n'avait donc rien exagéré, quand il avait écrit : « Des bandes d'assassins consacrés affluèrent en Livonie. Ils se baignèrent dans le sang, et s'en retournèrent purifiés ». *Die Letten*, p. 22.

(2) Herder, *Ideen zur Philosophie der Menschheit* (l'ouvrage a paru de 1784 à 1791), IVe partie, XVIe livre, éd. de 1853, t. XXX, p. 14, 15, 16.

tiennes ont usé, pour coloniser en terres païennes, des procédés employés pour coloniser en pays letton. Dans tout cela il n'y a rien d'absolument spécifique et caractéristique. Ce qui est spécifique et caractéristique, c'est de vouloir ramener les temps modernes au Moyen-Age ; c'est, au lieu de regretter, de condamner, de déplorer, c'est, dis-je, de louer et de recommander cette « sauvagerie sanglante », et de préconiser comme « plus humaine et moins révoltante » la « rapide guerre de destruction ».

2. C'est donc ainsi que les Lettons furent « soumis », « christianisés ». Les procédés de christianisation correspondent aux procédés de soumission. Quand les évangélistes ont à la main une croix de fer, lourde comme une massue, tranchante comme une épée, les corps peuvent être écrasés, et les têtes coupées. Mais les cœurs peuvent-ils être changés? Le peuple fut baptisé. Seulement du christianisme, tout ce qu'il savait, c'était le *Pater noster*, en latin, une langue qu'il ne comprenait pas, et le signe de la croix, de cette croix qu'il connaissait trop, celle qui tachait de noir le manteau de ses bourreaux et de ses assassins. — Le clergé du reste ignorait la langue du peuple. Trois cents ans après la conquête, en 1414, un Landtag, après avoir interdit de nommer prêtres ceux qui ne savaient pas la langue du peuple, ajoute : « s'il y a des candidats qui la savent ». Ce même Landtag interdit de se marier aux gens qui ne sauraient pas les Dix commandements, l'*Ave maria* et le *Pater noster*. Mais l'on abandonna ensuite cette « évangélisation » ; et clergé et peuple s'enfoncèrent de plus en plus, l'un dans sa corruption, l'autre dans son ignorance.

3. Avec son inconsciente naïveté notre ma-

nuel pangermanique n'en écrit pas moins : « Le 13e s. fut l'époque héroïque de l'Ordre. *C'était une chaîne presque ininterrompue de combats ; ils coûtèrent beaucoup de sang* ; mais ils montrèrent la capacité et la force de l'Ordre(!). Il était devenu une puissance » (1).

Or voilà que l'éclat de cette gloire si brillante se ternit. L'Ordre et le clergé entrent en lutte (cette lutte qui, selon Treitschke, empêche l'Ordre d'anéantir les Lettons comme il avait anéanti les Vieux-Prussiens). Et le 15 juillet 1410, l'Ordre voit s'écrouler sa puissance à Tannenberg.

Heureusement, sinon pour l'Ordre proprement dit, du moins pour les seigneurs, la Réformation vint rétablir leurs affaires.

Les Frères de l'Ordre embrassèrent le Luthéranisme pour abattre la puissance des évêques, avec qui ils étaient en lutte ; pour leur enlever leurs propriétés, et pour conclure une alliance solide avec les pasteurs, qui devinrent leurs serviteurs (2).

C'est ici, de nouveau, un de ces faits qui justifient l'étude de l'histoire des provinces baltiques ; car ici, de nouveau, on voit saillir, avec un relief incroyable, un autre trait caractéristique du pangermanisme allemand, la césaropapie. On sait que peu à peu, après Luther, le luthéranisme est devenu en Allemagne césaropape. Dans les provinces baltiques

---

(1) Tornius, o. c., p. 30.

(2) C'est ce que dit très clairement de Bray, l'ami des seigneurs baltes : « L'envie de se soustraire à la domination offensive des évêques influa surtout sur les habitants de Riga, de Reval et de Dorpat, et l'exemple des villes entraîna ensuite la défection de tout le pays. Mais *la jalousie des grands maîtres de l'Ordre contre les évêques fut la principale cause* des succès des villes que je viens de nommer. *L'opinion des peuples n'influa en rien sur cette révolution* ». *Mémoire*, p. 10.

cette césaropapie a atteint un degré inouï de développement. C'est un des griefs les plus gros et les plus unanimes des Lettons. « L'introduction du luthéranisme, dit l'un d'eux, avait uniquement pour but de fortifier la puissance de la noblesse et de lui assurer l'exploitation paisible du peuple. A cette tâche il est resté fidèle jusqu'à aujourd'hui. Et voilà pourquoi les barons se sont efforcés de maintenir la pureté de la foi luthérienne. Voilà pourquoi, avec violence, ils ont étouffé le mouvement populaire des frères Moraves, la pénétration des idées calvinistes, de tout christianisme apportant une religion plus libre, plus vivante et plus sociale » (1). Dans les *Preussische Jahrbücher* de sept. 1897, on lisait : « Ils tiennent haut le christianisme ; mais il faut que ce soit *leur* christianisme. Leur christianisme est pour eux le moyen héréditaire de maintenir le peuple dans les anciennes ornières ».

Le seigneur nomme le pasteur en vertu de son droit, — droit sacro-saint, — de patronat. Et il le nomme sans s'occuper des parois-

(1) Un letton protestant (et les lettons tiennent à leur protestantisme, ils n'ont aucune tendance catholique), écrit : « Le clergé catholique de Livonie et de Courlande a commis beaucoup de fautes ; il a montré plus d'attachement pour les biens terrestres que pour sa mission spirituelle ; mais on doit lui rendre justice sur ce point qu'il ne fut jamais servile ni lâche. Il fut toujours suffisamment indépendant pour intervenir avec autorité dans les conflits entre la noblesse et les paysans. Sans être un défenseur ardent des droits des classes inférieures, il respectait les coutumes et les intérêts populaires. A la suite de la Réforme, les terres ecclésiastiques furent confisquées et partagées entre les nobles. Les nouveaux directeurs des âmes, les pasteurs, étaient trop sous la dépendance des nobles pour que leur courage fût réellement chrétien. A quelques exceptions près, nous voyons le clergé évangélique appuyer servilement les exigences de la noblesse ». A. Sterste, avocat à Mitau, dans les *Annales*, o., c. p. 252.

siens. Dans la littérature lettone, on rencontre souvent le mot d'un baron germano-balte, le baron von V.-S., il y a quelques années. A la communauté qui s'opposait à la nomination d'un pasteur trop peu sympathique, il répondit : « Mes brebis ne doivent pas savoir quel chien je leur donne pour les garder ». — Il y a aussi une autre expression courante, empruntée à un chroniqueur allemand : les pasteurs sont « des chiens muets ».

On peut ajouter que presque toujours les pasteurs allemands ignorent, ou à peu près, la langue du peuple, et quand ils lui prêchent en letton, souvent ils le choquent ou le font rire. — Il est vrai qu'il y a eu de très brillantes exceptions (1).

Mais voici qui est beaucoup plus grave. Chaque cure pastorale fut constituée par une propriété, un bien, qui, presque sans exception, contenait des serfs, comme la propriété, le bien du seigneur. Les pasteurs étaient eux-mêmes des seigneurs. On les appela les *seigneurs* d'Eglise, on les traita de *gracieux* seigneurs, et plusieurs se firent baiser la robe.

---

(1) Insistons, et très volontiers, sur ces exceptions, et nommons tout particulièrement le pasteur Gluck, qui traduisit la Bible en letton. On rencontre cette Bible, plus ou moins revisée, avec le recueil de chants religieux, dans toutes les familles lettones. « Si l'on peut parler de la christianisation de la Lettonie, ce sont Furecker (un poëte) et Gluck, qui en furent les artisans ». (T. Seifert, rédacteur de la *Revue littéraire Druwa*, à Riga, *Annales*, o. c., p. 239). Il faut toutefois noter que Gluck, comme Furecker, vivait pendant la période suédoise. Le roi de Suède lui-même, Charles IX, favorisa de tout son pouvoir la publication de la Bible, et donna 10.000 thalers. (*Baltische Burgerkunde*, o. c., p. 232). — Et cela permet de juger la manière dont parle Sylvio Broederich, quand, au sujet des pasteurs, il se borne à dire : « Leurs fidèles pasteurs allemands leur créèrent par la traduction de la Bible une langue écrite ». (*Das Neue Deutschland*, o. c., p. 64).

Ils étaient donc l'ennemi, celui qui n'aime pas et qui n'est pas aimé (1).

« Il n'est pas rare, disait le comte de Bray, l'ami des seigneurs baltes, de voir des pastorats, qui rapportent 10.000 roubles et au-delà » (25.000 fr. au 18e s., c'est-à-dire peut être 50.000 de notre argent actuel) (2). Et Merkel s'écrie : « Aucun pays protestant ne présente un pareil exemple d'une pareille déformation de cette classe si importante. Que des pasteurs de la campagne cessent d'être des savants, qu'ils négligent leurs communautés, que quelquefois ils aient des mœurs corrompues, cela se trouve évidemment aussi. Mais où le pasteur regarde-t-il, de haut en bas, avec mépris, les ouailles qui lui sont confiées ? où se ligue-t-il avec la noblesse pour les tyranniser ? C'est un privilège de la Livonie » (3).

---

(1) Duckmeyer concède que « les cures pastorales étaient un héritage qui se transmettait dans les familles », que « les pasteurs étrangers à leurs paroisses étaient en même temps grands propriétaires, et résidaient dans leurs fermes pastorales aussi fiers et indépendants que les nobles dans leurs châteaux ».

(2) De Bray. *Essai critique*, 1817, p. 21. — « Ces diverses circonstances doivent rendre le pasteur assez étranger à ses paroissiens. On ne voit point en effet s'établir ici de douces relations d'amour et de charité. Les pastorats sont des espèces de sinécures, occupées souvent par des hommes instruits et respectables, mais qui sont forcés de s'isoler, parce que la distance entre eux et les âmes qui leur sont confiées, est encore trop grande ». (*Mémoire*).

(3) G. Merkel, *Die Letten*, 1797, p. 329. Merkel a tracé du pasteur germano-balte à la campagne un portrait que nous ne comptions pas reproduire. Mais nous l'avons retrouvé dans l'*Essai critique* (III, p. 128), du comte de Bray, qui était parfaitement à même d'être bien renseigné, parce qu'il a vécu des années dans la contrée. Et il fait précéder sa citation des lignes suivantes : « L'auteur est lui-même livonien, et s'il n'a pas saisi le beau côté du modèle (la classe des pasteurs renferme beaucoup de personnes d'un grand mérite), *on ne peut cependant pas prétendre qu'il ait tout imaginé* ». « La vie d'un pasteur

4. Et tout cela aboutit au fameux *Privilegium Sigismundi Augusti*, du 28 nov. 1561 : privilège garanti aux seigneurs lors de l'incorporation de la Livonie à la Pologne.

Le « premier » article déclarait que la confession de foi d'Augsbourg serait inviolablement maintenue (1).

En même temps, le *Privilegium* mit le sceau à la décision prise en 1552 par le Landtag de Prusse. Sur la demande de « toute la noblesse », il fut alors décidé que tous les seigneurs et toutes les villes rendraient à tout seigneur qui le réclamerait, un paysan qui se serait enfui de sa terre. Et ainsi fut constitué le « servage ».

---

livonien ordinaire, à la campagne, écrit Merkel, est à peu près celle-ci. En été, il va, s'il n'est pas trop gras, du lundi bon matin au samedi soir tard, avec ou sans pipe, dans les champs, prairies ou jardins, et il injurie (*schimpft*) ses ouvriers, où il visite ses voisins de campagne, ou en reçoit quelques-uns, s'il est un galant homme. En hiver, pendant le jour, en toute commodité, il tient son registre d'église, ou fait ses comptes économiques. Le soir il lit les journaux, ou fait une partie de boston, ou fait un peloton de fil. Seulement le dimanche matin, en voyant la toilette de fête de sa femme, il se rappelle qu'il est... pasteur. Tout en prenant son café, il regarde sur le calendrier, sur quel texte aujourd'hui il doit bavarder, et peut être il feuillette pendant une petite demi-heure une concordance, pendant le temps que sa perruque ou son crâne sacré est frisé. Ensuite, enveloppé de son manteau noir et de sa haute dignité sacerdotale, il monte dans son carrosse, ou sa droschka, et se transporte à l'église. Comment va-t-il parler ? il n'en a aucun souci. Le Seigneur est là pour inspirer à ses serviteurs ce qu'ils doivent dire. Quand le sermon, le baptême, la communion sont achevés, il invite ses auditeurs à sa table, ou se transporte en voiture chez l'un d'eux, et cause, pendant une paire d'heures, entre le vin et le rôti, sur les peines de la cure d'âme, sur les champs, le troupeau, etc. Ainsi s'écoule sa vie, et il estime qu'il n'a pas été un médiocre ouvrier dans la vigne du Seigneur et dans l'Etat, quand il a ainsi vécu trente ou quarante ans ».

(1) *Baltische Bürgerkunde*, o. c., p. 230.

Ce servage ne datait pas de l'origine de la conquête. Au début l'Eglise avait réservé la liberté personnelle des paysans. — Ce ne fut que peu à peu que la grande masse de la population perdit sa liberté, à mesure qu'augmentèrent les charges à elle imposées par les seigneurs. Et la pente fut glissante (1). Enfin « la servitude des paysans fut organisée d'une façon de plus en plus rigoureuse, quand l'affaiblissement de l'autorité de l'Etat par la Réformation laissa les mains libres aux seigneurs ». Le paysan lui fut complètement livré. C'est alors qu'il chercha à s'enfuir, et sa restitution fut arrêtée par le Landtag de 1552. — De là l'importance décisive de cette date.

Le Privilegium du 28 nov. 1561 vint consacrer ce nouveau droit, que par une fiction il fit remonter à l'antiquité (2).

L'édifice de la féodalité germano-balte avait sa solide clef de voûte, et cette clef de voûte (si l'on permet cette incohérence de comparaison) était la pierre tombale de la nation lettone. — Après quoi une série d'articles consacraient l'omnipotence des seigneurs et le servage des Lettons. Les seigneurs ont droit d'héritage seigneurial non seulement en ligne directe, mais en lignes collatérales, tant du mari que de la femme : ce qui fait du serf une possession du seigneur. — Le serf n'est obligé qu'au service de son seigneur et possesseur. Les paysans fugitifs doivent être rendus à leur seigneur. Toutes les places d'honneur et d'administration doivent être occupées par les seigneurs du pays. Et la justice criminelle est aux mains des seigneurs (3).

---

(1) En 1495, 1497, 1500, il est question de la vente des paysans

(2) Ce paragraphe est le résumé des pages 21-27, consacrées à ce sujet par l'historien allemand Prutz.

(3) A. Agthe, p. 13, 14. On a essayé de contester l'authen-

III

Les Amis et l'Ennemi.

Donc la pierre était scellée sur la tombe, et scellée solidement. Pendant 300 ans des mains amies allaient essayer de soulever cette pierre plus ou moins, sans y réussir, tant était bonne la garde, que, autour, les seigneurs montaient. —Ces amis ont été très divers, poussés par des esprits et des motifs différents. Peut-on faire un reproche aux Lettons d'avoir dit de tous : ce sont des amis? Le seul ennemi héréditaire et implacable ce fut lui, le baron, le seigneur germano-balte (1)?

1. Une première tentative pour améliorer le sort des Lettons fut faite, en 1586, par Stephan Bathory, roi de Pologne et de Lituanie. Il envoya dire par son représentant aux seigneurs assemblés, qu'ils exerçaient sur leurs paysans une oppression telle « qu'on n'en avait jamais entendu parler dans tout le vaste monde, même chez les païens et les barbares ». — Mais Bathory régna peu (2).

---

ticité de ce *Privilegium* parce que le roi de Pologne Etienne et le gouvernement suédois ont refusé de le confirmer. Il y a matière à discussion. Mais Agthe maintient l'authenticité. Il a été confirmé le 19 déc. 1761 par le roi Auguste III, etc. *Ibid.*, p. 13, n. 2.

(1) On ne parle guère des germano-baltes qu'en leur appliquant le titre de *barons*. Il n'y en a pas moins une bourgeoisie germano-balte, à laquelle ce titre ne s'applique pas. — L'organe ultra-pangermanique, qu'est *Das Neue Deutschland*, n'hésite pas à déclarer qu'on a fini par donner le nom de *barons* à tous les germano-baltes, parce que tous en sont dignes : « Voici l'explication de l'énigme. ... En appelant tous les baltes allemands du nom de barons, on a voulu dire que tous les baltes se comportaient comme des seigneurs », (o. c., p. 55). Comment se sont comportés ces seigneurs? C'est ce que nous allons voir.

(2) Il mourut six jours après son ultimatum à la ville de Riga et aux seigneurs, par la faute, dit-on, de son médecin Simonius.

2. Gustave-Adolphe, après avoir conquis la Livonie de 1621 à 1629, ouvrit « une ère nouvelle pour les Lettons ». La Suède était un pays constitutionnel, et le roi Gustave Vasa avait été appelé le « roi des paysans ». Le premier soin des princes suédois « fut de relever la situation des serfs lettons, par raison d'Etat d'abord, à cause des considérations religieuses ensuite » (1).

Pour éveiller l'esprit et pour relever la moralité du paysan, le roi commença par améliorer l'instruction populaire ; il fonda des écoles et s'occupa de la vie religieuse des Lettons et des Esthoniens. « Précisément dans ce dernier domaine, presque rien n'avait été fait, bien que la noblesse et la bourgeoisie fussent très fières de leur protestantisme évangélique... Ce fut l'autorité suédoise qui rendit la Bible accessible aux Lettons, le Nouveau Testament en 1685, et toute la Bible en 1689. C'est alors que la traduction lettone fut achevée. Les intentions de Gustave-Adolphe allaient plus loin. Il rendit les hautes écoles accessibles aux Lettons et aux Esthoniens, et certainement il n'a pas fondé l'Université de Dorpat pour les quelques Allemands qui étaient dans les provinces baltiques (2).

En même temps, dès 1630, Gustave-Adolphe entreprit une réforme agraire, extrêmement profonde. Il mourut. La réforme fut reprise par le roi Charles IX, avec des procédés trop radicaux, selon notre historien allemand. Cependant le même historien constate les bienfaits de cette réforme, qui ramenait les seigneurs à la légalité, et assurait aux paysans une série de garanties. Il n'étaif plus permis de leu r donner plus de 36 coups de verges.

(1) J. Kruger-Krodzneck, o. c., p. 239. Voir Agthe, o. c., p. 34.

(2) Prutz, o. c., p. 28-35.

La résistance des germano-baltes fut acharnée. Ils parlèrent de la « méchante nature » des paysans, lesquels « n'étaient pas, par nature, faits pour la liberté ».

Ce qui surexcita le plus les germano-baltes, ce fut la *revision* agraire qui enleva aux seigneurs les 5/6 de leurs domaines. — Aussi tandis que l'époque suédoise devait rester dans la mémoire des Lettons un peu comme le souvenir d'un paradis perdu, cette époque resta dans la mémoire des barons comme le souvenir d'un enfer ; et, dans leur effroi, ils se tournèrent du côté de la Russie.

La grande guerre du Nord dura de 1700 à 1721. Charles XII fut vaincu à Poltava, 1709, et les provinces baltiques furent incorporées à l'empire russe (1). Voici où en était le pays, d'après le rapport du maréchal Cheremetieff à Pierre-le-Grand. « Il n'y a plus rien à détruire. Nous avons fait captifs une énorme quantité d'Esthoniens et de vaches. On peut acheter les vaches à 3 kopecks la pièce, les brebis pour 2 kopecks, les petits enfants pour un kopeck, les plus grands pour dix » (2).

3. C'est le 4 juillet 1710, qu'eut lieu la prétendue capitulation de Riga, par laquelle la noblesse balte, faisant semblant de livrer volontairement la ville, reçut en échange la confirmation de ses privilèges, 30 sept. 1710 (3). Heureux d'avoir ouvert à la Russie « la fenêtre sur la Baltique », Pierre-le-Grand ne marchanda pas. Tous les droits et tous les privi-

---

(1) Kruger-Krodzneck, o. c., p. 235-236.

La Livonie et l'Esthonie furent réunies à la Russie en 1710. La Courlande, mise d'abord sous le protectorat de la Russie, lui fut réunie à la fin du 18e s.

(2) Un kopèque vaut deux centimes et demi. Il est vrai que l'argent avait alors plus de puissance qu'aujourd'hui.

(3) Duckmeyer, o. c., p. 17, 18.

lèges de la noblesse lui furent restitués, et la domination suédoise ne fut plus qu'un épisode désagréable, une parenthèse bien fermée. Ce qui avait été fut de nouveau, et même fut pire (1).

De cette incorporation des provinces baltiques à la Russie, et de la manière dont cette incorporation eut lieu date une ère tout à fait nouvelle, en un sens, pour les germano-baltes.

La noblesse conservait ses privilèges, ce qui pour elle était l'important. Mais ces privilèges, elle ne les tint plus de son origine allemande ; elle les tint de la concession de ses nouveaux suzerains. La noblesse allemande eut une situation assez particulière entre l'Allemagne et la Russie. C'est ce qu'un historien allemand dit en ces termes : « Depuis cette époque les seigneurs baltes ont eu le cœur partagé ; et il y a eu de la fausseté dans leur situation intime » (2). — Et ce fait a entraîné jusqu'à aujourd'hui toute une série de conséquences et parfois d'accusations contradictoires.

Mais voici un autre fait plus important encore. — Grâce à cette nouvelle situation les seigneurs germano-baltes commencèrent à pénétrer en Russie, spécialement à la cour, mais aussi dans l'armée et dans l'administration. Et de cette époque datent les origines de l'emprise allemande sur la Russie, une emprise dont nous n'avons pas en général une idée, et qui a exercé sur l'histoire de la Russie et du monde une influence, dont on ne saurait exagérer l'importance. — On peut dire, sans exagération, que l'invasion germano-balte a façonné l'esprit de la bureaucratie russe, laquelle est le quatrième état, et le plus important, à

(1) Prutz, o. c., p. 28-35.

(2) Duckmeyer, p. 16 : « Es haftet den baltischen Herrn eine Halbheit, eine innere Unwahrheit an ».

côté du tzar, de l'armée et du peuple. Dans la bureaucratie et ses actes néfastes, que revient-il à la Russie, et que revient-il à l'Allemagne, c'est-à-dire au pangermanisme allemand? C'est ce qu'il faut savoir avant de juger la Russie vraie (1).

Au commencement du 19e siècle, le comte de Bray, ami des Baltes, et admirablement placé pour être bien renseigné, s'exprime en ces termes : « La noblesse fournit à l'empereur un grand nombre de serviteurs marquants, soit dans le civil, soit dans le militaire... très propres à la carrière diplomatique » (2). — Et tout récemment le pamphlet le plus démesurément pangermanique que l'on puisse imaginer, rédigé par des barons baltes ou par leurs hommes de confiance, a écrit : « On trouve partout dans l'empire russe des Baltes [des germano-baltes] comme fonctionnaires et officiers ; ils sont particulièrement nombreux à la Cour et dans les plus hautes charges, où par leur autorité et leur grande influence ils ont fait infiniment pour la conservation de l'Allemanité [du *Deutschtum*] dans les pays baltiques » ; et dans tout l'empire. Et c'est encore dans la *Neue Deutschland* que nous lisons : « Dans la première moitié du 19e s., les germano-baltes occupaient dans la vie mili-

(1) « La vérité est que la bureaucratie détestable, qui opprime la Russie, la bureaucratie des Sturmer, est d'origine germanique. Les Allemands, appelés par Pierre-le-Grand, pour appliquer ses réformes, sont restés étrangers à la nation. Ils ne l'ont pas organisée, ils ont arrêté son évolution normale. » Gabriel Séailles, dans *la Dépêche*, du 3 janv. 1917.

(2) *Mémoire*, p. 51. — « La Russie possédait un pouvoir au-dessus de l'autocratie du Tsar, c'est l'oligarchie allemande. Elle paralysa souvent ses meilleures volontés. Et il me semble profondément injuste qu'on couvre d'opprobre la grande nation slave en l'accusant des crimes qu'elle n'a fait que subir. » J. Finot, *La Russie allemande et la Russie russe*, p. 9. (Extrait de *la Revue*, 3-4, 5-6, 1916).

taire et gouvernementale de la Russie une situation tout à fait prédominante ; par là ils ont été plus utiles à l'Etat russe que ne l'ont été les Alsaciens-Lorrains à la France. Quoique les germano-baltes, à cause de leur honnêteté, de leur loyauté et de leur entière supériorité, fussent secrètement haïs, personne n'osait s'élever contre eux publiquement (1).

Le Dr Seraphim, historien balte très germaniste : « Beaucoup de nobles servaient dans la garde ; beaucoup dans la diplomatie, ou dans la haute administration (2). C'était le rêve vers 1840. — Un autre historien allemand : « Les nobles et les autres baltes étaient allés en grand nombre en Russie. Grâce à leurs liaisons avec la Cour à Saint-Pétersbourg, et dans l'entourage des Grands-Ducs et des Grandes-Duchesses, ils trouvèrent de bonnes protections et arrivèrent facilement aux plus hautes charges et dignités » (3). — Voici des détails plus complets et non moins curieux, donnés par un autre auteur allemand : « Les Allemands de la Livonie se sont persuadés qu'ils avaient été particulièrement utiles, et qu'ils étaient encore indispensables à la Russie en leur qualité de porteurs d'une plus haute culture. Est-ce qu'on n'a pas pensé, avec exagération, que « la somme des forces intellectuelles et morales des Baltes, avaient formé jusqu'à ces derniers temps l'épine dorsale (4) morale, militaire et administrative de

---

(1) *Das Neue Deutschland*, o. c., Friedrich von Haken, *Das Baltentum und Russland*, p. 53, 54. *Die politische Bedeutung der baltischen Adels*, p. 60. — Presque tous les auteurs de ces articles signent : « en résidence momentanée à Berlin ». Ce sont des « barons baltes » réfugiés dans ce Berlin, qui est pour eux ce que la Mecque est pour les Musulmans.

(2) Cité par Duckmeyer, p. 28.

(3) Duckmeyer, o. c., p. 40.

(4) Cette traduction mot à mot n'est pas d'un français correct : mais elle donne mieux le sentiment de l'auteur

l'Etat russe?... ». Schmeidler, *Das russische Reich unter Kaiser Alexander II*, dit que, en 1871, les germano-baltes formaient le 24 0/0 des sous-officiers russes, le 58 0/0 des officiers russes d'état-major et le 74 0/0 des généraux russes » (1). Et ce qui est vrai de l'armée doit être à peu près vrai de l'administration.

Ce fait étant ainsi surabondamment établi par les auteurs allemands eux-mêmes, il nous est permis de citer les auteurs français qui se sont le plus préoccupés de la question, et tout d'abord M. Finot, dans une série d'articles de *la Revue* (2). « L'invasion allemande en Russie ressemble sous maints rapports à celle des Tartares au XIIIe s. Le péril est aujourd'hui non moins grave... *Une des sources les plus importantes de la germanisation gisait dans les provinces baltiques*... Les « barons allemands » ont créé et alimenté la fameuse citadelle réactionnaire. Les fonctionnaires les plus inhumains se recrutaient dans ce milieu. C'est à l'intervention [de cette caste] que l'on doit les persécutions de religions et de nationalités dans le vaste empire slave. Livrés à eux-mêmes, les Russes se montraient, de tout temps, magnanimes, justes et tolérants... (3) Les pré-

(1) Prutz, o. c., p. 19 et n. 1.

(2) Ces articles ont été réunis sous ce titre : *La Russie allemande et la Russie russe*, avec cette note : « Cette étude étant interdite par la censure, et adressée à titre absolument privé, ne peut être communiquée ni mise dans le commerce. » Extrait de *la Revue*, nos 3-4 et 5-6, 1916.

(3) Voici deux ou trois faits montrant la douceur native de l'âme slave. Mme Tatiana Alexinski, qui a vécu pendant un an au milieu des ambulances russes, raconte : « Durant mon travail du soir et de la nuit, je n'ai entendu aucun gémissement, aucun cri. Seulement plusieurs hommes ont appuyé la tête au mur, et perdant connaissance se sont affaissés sur le plancher ». — « J'entrai dans la gare, les salles étaient pleines de blessés. Au milieu des nôtres, il y avait des Autrichiens. Les nôtres m'en-

tendus « *vrais russes* », qui ne cessaient d'appuyer la doctrine allemande, sont, pour la plupart, recrutés parmi les gens suspects au point de vue de leur moralité publique ou privée. Les écrivains classiques russes sont là-dessus unanimes... La plus haute académie de Pétrograd, celle des « sciences » ne cachait point ses préférences allemandes et publiait, jusqu'au début de cette guerre, ses comptes-rendus en allemand ». M. Finot donne des pages entières de noms allemands, appartenant aux plus hauts fonctionnaires. Tous ont des *von* allemands devant leur nom (1). — En Pologne, où devait se produire le choc allemand, presque tous les fonctionnaires avaient des noms allemands. Le général-gouverneur civil, le général-gouverneur de la police, les attachés à la chancellerie, le directeur de la censure policière, etc., etc. Citons le cas de von Plehve, ce dernier chef suprême de la police secrète russe, dont l'assassinat dramatique émotionna l'Europe ; il s'était vanté ouvertement d'être au-dessus des Russes, en raison de ses origines allemandes. Il avait reçu le sobriquet de « sans cœur et sans honneur » ; et c'est sous son règne que fleurirent les po-

---

tourèrent et nous causâmes. Ils me prièrent de demander aux Autrichiens leur lieu d'origine. s'ils avaient des femmes, des enfants, des mères, et si leurs femmes pleuraient en leur faisant leurs adieux. – « Bien ! bien ! Celui-ci a donc une femme, disaient les nôtres. Il a trois enfants, et sa femme pleurait, quand il est parti pour la guerre. Tout à fait comme chez nous, remarquent-ils attendris ». — « Après avoir pansé les Russes, je dis : « Que les ennemis viennent se faire panser maintenant ». Et les soldats russes de me répondre sur un ton de reproche : « Quels ennemis, sœurette ? Quand on est blessé, on n'est pas ennemi. » (*La Dépêche*, 3 janv. 1917).

(1) Un auteur allemand Duckmeyer (o. c., p. 67) observe que « pendant la guerre plus d'un noble balte a été saisi de crainte, et ils ont vite changé leur *von* allemand en un *de* français. Il s'appellent *de* Meyer, *de* Schulze, etc. »

gromes, les persécutions des Polonais, des Finlandais, etc.

Il y a là une histoire, qui après la guerre, fournira d'étranges surprises.

Nous citerons encore quelques lignes d'une étude fort documentée de M. Emile Haumant, sur *Allemands en Russie* dans la *Revue de Paris,* du 15 janv. 1917 : « La cohue d'aventuriers qui suit Pierre-le-Grand. à son retour d'Europe, est formée surtout d'Allemands ; et quand il aura ouvert, à Pétersbourg, une fenêtre et une porte, moins sur l'Europe que sur l'Allemagne, les Allemands en profiteront si bien qu'à sa mort, ils feront plus de la moitié de la *Généralité*, le corps des hauts fonctionnaires de tout ordre. Et comme, en conquérant les provinces baltiques, il a non seulement confirmé, mais étendu les privilèges des seigneurs allemands, ceux-ci ont afflué à sa Cour. En 1737, les enfants de leurs quelques centaines de familles détiennent le 5e des places au corps des Cadets, le séminaire de la *Généralité.* — Au 19e s., sauf une exception, à chaque changement de règne, la nouvelle impératrice est Allemande. — « Sire, faites-moi Allemand, pour que j'avance », fait-on dire au tzar par un général russe. — Au 19e s., c'est l'opinion courante que, sans les Allemands, il n'y a pas de salut. — On calcule, en 1914, que les terres possédées par les Allemands dans les provinces les plus riches, ou le long des routes les plus importantes, formeraient réunies un carré d'à peu près le 1/5 de la France Les Allemands envahissent de même l'industrie, ... le commerce ».

Du reste rien ne peut égaler l'impression que fait un rapide examen des relations familiales entre les souverains russes et les souverains allemands depuis Pierre-le-Grand. Les souverains russes ont dans les veines plus

de sang allemand que de sang russe, et, comme presque toutes les tzarines ont été allemandes, si l'influence de la femme n'est pas un vain mot, on peut s'imaginer quels éléments ont fini par composer la mentalité des maîtres de la Russie. Voici cette liste, après Pierre-le-Grand 1682-1825, et sa veuve Catherine I, 1725-1727 :

Pierre II, 1727-1730, fils d'Alexis (le fils de Pierre-le-Grand), et de l'allemande Charlotte de Brunswick ; — *Anna Ivanovna*, 1730-1740, nièce de Pierre-le-Grand ; — *Elisabeth Pétrovna*, 1741-1762, fille de Pierre-le-Grand. Et à ce moment la descendance de Pierre-le-Grand était éteinte et par conséquent la vraie dynastie des Romanof était finie.—Ce fut un prince allemand qui devint le chef de la dynastie nouvelle, le duc Ch.-Fred. Holstein-Gottorp, qui épousa Anna Petrovna, fille de Pierre-le-Grand, et dont le fils, — donc un Holstein-Gottorp, — monta sur le trône des tzars, 1762-1762, sous le nom de *Pierre III*. Il resta allemand de sang et de cœur. Il prit comme modèle, le roi de Prusse, Frédéric II, pour lequel il manifestait à toute occasion une admiration bruyante, et avec lequel il avait activement correspondu avant son avènement au trône. Dès qu'il fut tzar, il prouva son origine et ses sentiments allemands, en rendant au roi de Prusse une partie des conquêtes opérées par la Russie, et en lui envoyant un corps d'armée auxiliaire. Il périt vite assassiné. Ce nouveau fondateur allemand de la dynastie actuelle des Romanof, avait épousé une allemande, Catherine d'Anhalt-Zerbst ; — *Catherine II* la Grande (1762-1796) ; *Paul I* (1796-1801), qui épousa d'abord l'allemande Nathalie de Hesse-Darmstadt, et puis l'allemande Dorothée de Prusse ;—*Alexandre I* (1801-1825), qui épousa l'allemande Marie-Louise de Bade ;—*Nicolas I*

(1825-1853), qui épousa l'allemande Charlotte de Prusse ; — *Alexandre II* (1855-1881), qui épousa l'allemande Marie de Hesse-Darmstadt ; — *Alexandre III* (1881-1894), qui épousa une danoise, la princesse Dagmar ; — enfin *Nicolas II* (1894-1917), qui épousa l'allemande Alix de Hesse. Si bien que Nicolas II est en réalité un Holstein-Gottorp et non un Romanof (1).

4. Les pauvres serfs lettons étaient tombés dans une situation effroyable. L'auteur allemand, qui a pris une fois la défense des barons baltes contre Treitschke, Eckard, parlant de la première moitié du 18e siècle, écrit : « La plume du petit-fils frémit en décrivant l'existence du paysan en Livonie dans la première moitié du 18e s. Régulièrement il y avait en automne du tapage *(Böllerei)* ; au printemps, de la famine. L'esclave devait être

(1) Si bien qu'il vient, paraît-il, de demander la permission de ne pas être obligé de porter le nom de Gottorp, et de pouvoir porter le nom de Romanoff. — La publication de notre volume sur les Lettons a été retardée par une série de circonstances indépendantes de notre volonté.... Les pages que l'on vient de lire (comme les suivantes) ont donc été rédigées avant la fin de l'année 1916. La révolution russe leur donne une actualité et un sens saisissants. Nous venons de voir se terminer, sous nos yeux, cette emprise allemande, qui avait commencé sous Pierre-le-Grand, en 1710. Mais en même temps que nous en voyons la fin, nous en découvrons l'importance exceptionnelle. C'est dans le présent, et ce sera dans l'avenir un des plus gros événements pour l'histoire extérieure, — et peut-être pour l'histoire intérieure de l'Allemagne. — En apprenant la Révolution à Pétrograd, le *Journal de Genève* écrit : « La Russie suivra-t-elle sa capitale ? En ce faisant, la nation russe tenterait de se débarrasser *du virus*, que, pour avoir méconnu les conditions du progrès, Pierre-le-Grand inocula à l'empire, virus d'autoritarisme bureaucratique, qui a engendré à la fois un nationalisme étroit et une servilité déconcertante envers l'Etat prussien, inventeur et propagateur du système. » (*Le Journal de Genève*, 17 mars 1917).

forcé par le fouet de l'inspecteur à accomplir les corvées dûes au seigneur. La peste de l'eau-de-vie et la bastonnade, les deux horribles sœurs du servage, étaient les deux pôles autour desquels se mouvait l'existence du paysan » (1).

C'est alors que les Frères Moraves *(Herrnhüter)* apparurent aux paysans comme des envoyés de Dieu (1735). Zinzendorf lui-même vint en 1736. Partout où ils s'établissaient, les Moraves créaient des maisons de prière, des écoles pour apprendre à lire au peuple. Une école normale fut ouverte pour former des instituteurs : les élèves y étaient logés, nourris, habillés gratuitement. Même les Moraves appelaient le peuple à prendre part aux affaires religieuses. — C'étaient des procédés si nouveaux ! Le peuple accourut.

L'église officielle inquiète eut recours à la persécution, et en 1743, l'impératrice Elisabeth fit fermer écoles et maisons des frères. — Deux fois rappelés, ils furent chassés deux fois (2). — Mais l'âme du peuple avait frémi dans ses plus intimes profondeurs, et la semence jetée fructifia malgré tous les orages. On raconte qu'il y a à peine 20 ans, on constatait encore une différence d'intelligence et de progrès social entre les communes, où les Frères Moraves avaient séjourné, et les autres (3). — On peut dire que les Frères Mo-

(1) Cité et approuvé par Duckmeyer p. 19.

(2) Les Moraves arrivèrent vers 1735 : ils furent réduits au silence en 1743. — Catherine II leur permit de revenir en 1763, mais leurs communautés ne purent subsister, en Livonie, que secrètement. — Alexandre Ier, en 1817, leur accorda le droit d'exister ; mais en 1840 leurs communautés furent si cruellement persécutées que plusieurs fois les Moraves essayèrent de se sauver en entrant dans l'Eglise orthodoxe.

(3) Telle n'est point l'opinion du comte de Bray, pour qui « les lettoniens moraves sont les plus mauvais sujets

raves ont suscité en Lettonie les premières tendances vers une autonomie nationale (1).

5. Alors qui eut pitié des Lettons? L'impératrice Catherine II, ayant fait un voyage en Lettonie, constata l'épouvantable situation des paysans, et résolut, pour y remédier, « de rétablir les droits de l'humanité et de ne pas permettre que d'hommes on fît des bêtes ». En coquetterie avec les idées du 18e s., elle eut peut-être une vague idée de revenir au programme suédois.

Sur sa demande, son préfet, résidant en Livonie, Rosen, lui envoya les résultats de son enquête dans sa fameuse *Déclaration* de 1739, — dont les seigneurs ont essayé vainement par la suite d'ébranler l'autorité si terriblement accusatrice (2).

Rosen déclara que « les paysans, en leur qualité de serfs, sont adjoints aux propriétés, sont cédés avec elles. Ils sont dans un complet servage, et comme serfs et *terræ adscripti*, ils sont hérités par un héritier après l'autre, transférés par vente ou autre contrat, cédés et réclamés *jure domini*. A ce moment

de la contrée ». Mais nous avons ici l'opinion d'un catholique, ami des seigneurs baltes, et qui donne la mesure de son jugement en matière religieuse quand il écrit : « Il faut en général se méfier de tous ces prétendus perfectionnements, qui n'ont point lieu d'une manière orthodoxe dans la ligne et les limites des quatre grandes divisions de la religion chrétienne ! ! » *Essai critique*, III, p. 117.

(1) « Cette secte le réveillait de la léthargie, lui enseignant la dignité humaine, en plaçant tous les hommes égaux devant le seigneur. Les serfs connurent la joie de savoir, de croire que tous les hommes sont égaux devant le maître de tous les seigneurs. Il est difficile de traduire par des mots l'enthousiasme qui s'empara du peuple ». — J. Kruger-Krodzneck, professeur à Moscou. *L'histoire lettone*, dans les Annales des Nationalités, p. 236.

(2) Agthe, p. 44, 45.

le servage revêtit sa forme la plus dure et la plus inhumaine... Le paysan était abaissé au rang d'une chose » (1).

Catherine fit faire des propositions de réforme aux seigneurs, qui les repoussèrent. « Le servage est fondé, dirent-ils, sur la nature des paysans, et les privilèges des seigneurs ».

Le gouverneur menaça les seigneurs ; il les avertit que, s'ils ne proposaient pas des réformes, l'impératrice les réaliserait toute seule. — Les seigneurs s'accommodèrent en apparence, et encore avec toutes réserves. Si bien que les seigneurs de Courlande pensèrent n'avoir plus rien à perdre en se mettant tout à fait sous le sceptre russe, 1795. Alors la Courlande devint « la petite terre du bon Dieu », non plus pour ses enfants, mais pour ses ravisseurs. Et le chroniqueur, parlant de la Livonie, dit : « C'est le ciel pour les nobles, le paradis pour les pasteurs, la mine d'or pour les étrangers, et l'enfer pour les paysans » (2).

6. Le luthéranisme officiel était complice des despotes. Les Frères Moraves avaient été chassés. Il n'y avait plus que la philosophie humanitaire du 18e siècle pour essayer de venir en aide aux Lettons. Un baron germano-balte (3), Karl-Friedrich Schoultz von Ascheraden (1720-1782), essaya de remédier, au moins personnellement, à la détresse du pays. Il n'abolit pas le servage dans ses terres, mais

(1) Prutz, o. c., p. 37, 38.

(2) Il paraîtrait que le « jus primae noctis » était conservé. Toute espèce de « jolies anecdotes » seraient racontées par un livre germano balte, paru en 1915 : *Das Land der Balten und der Krieg*, de Dr Hopfen, p. 39 et 55. Je n'ai pas eu ce livre entre les mains.

(3) Encore un des barons baltes qui ont fait exception à la règle, et ont mérité la reconnaissance des Lettons.

il renonça au droit de vendre ses paysans, et leur concéda la propriété de ce qu'ils gagnaient par leur travail. Il fit imprimer son règlement en langue lettone et le distribua à ses paysans, sous le titre *Règlement des paysans d'Ascheraden*, 1764 : c'était donc l'acte particulier d'un baron particulier.

Ses motifs étaient au nombre de trois : le servage est contraire à la lumière de la raison ; le servage est contraire aux intérêts bien entendus de la noblesse ; et enfin cette réforme est nécessaire, car si les nobles ne la font pas eux-mêmes, elle sera faite d'une façon « qui ne nous agréera pas *(die uns nicht accomodiren)* » (1).

Il y a lieu de remarquer que cette réforme, insuffisante dans ses principes et restreinte dans son application, n'offrait rien de très original. « C'était une tentative modeste de faire revivre les lois agraires suédoises, et sur bien des points elle restait en arrière du modèle suédois » (2).

La nouvelle tentative n'en renouvela pas moins toutes les colères anciennes. Le Landtag de 1765 entendit avec indignation le discours du baron Schoultz exposant que le gouvernement « ne permettrait pas que les droits de l'humanité rétablis fussent anéantis (3) de nouveau, et que pour ainsi dire on fît d'hommes des bêtes ». Ce fut un terrible murmure et on faillit jeter l'orateur par la fenêtre.

La noblesse répondit au gouvernement : Les paysans « sont *servi* selon toute l'étendue du droit romain, autant qu'il peut subsister avec

(1) Agthe, o. c., p. 52.

(2) Agthe, p. 52.

(3) La phraséologie de l'orateur est curieusement empreinte d'esprit et de style français. Dans l'espace de deux ou trois lignes on note les mots *retablierten*, pour rétablir, et *anneansirt* pour anéanti.

la religion chrétienne » (1). Et encore : « le servage actuel n'est pas une barbarie ; mais il est fondé dans le genre naturel de la nation et peut très bien s'accommoder avec l'humanité » (2).

Le baron dut donner sa démission de préfet, et les exemplaires de son règlement furent recueillis et détruits (3).

Ici il faut noter une déclaration de l'auteur allemand Prutz, que nous invoquons souvent dans ce chapitre. Elle montre que Prutz est un historien très partial en faveur de l'Allemagne, et donne à ses critiques de la conduite des Allemands en provinces baltiques une autorité particulière.

Après avoir rapporté l'appel fait par les barons baltes « au génie de la nation » pour justifier leur barbarie, Prutz s'écrie : « Sûrement ce n'était pas le génie de la nation allemande, c'était le génie de la nation russe que les seigneurs invoquaient » (4). — Et nous avons là un exemple du fait que nous avons indiqué : on fait porter à la Russie la responsabilité de la conduite de l'Allemagne ! — Prutz voudrait faire croire que le servage a été une imitation pure et simple du servage russe par les barons baltes.

Or nous n'avons qu'à invoquer contre Prutz, l'ouvrage de Prutz. Il est obligé, à chaque instant, de montrer que la conduite du gouvernement russe fait avec celle des barons

(1) Prutz, o. c , p. 39.

(2) *Ibid.*, o. c., p. 41.

(3) Après l'avoir combattu, proscrit, annihilé, les barons baltes ont essayé d'en profiter. Est-ce qu'ils n'ont pas eu des vues humanitaires ? Sous le baron Schoultz, si on a repoussé ses propositions, ce n'était pas à cause du fond, mais à cause de la forme. Il agissait en son nom particulier, et n'avait pas consulté la noblesse.

(4) *Ibid*, p. 41.

baltes le plus parfait contraste. « En face de la conduite des barons, écrit-il, le gouvernement russe avec ses tentatives plusieurs fois renouvelées pour améliorer la situation des paysans, apparaît comme le représentant de l'humanité et du progrès » (2). — Les auteurs allemands ont eu une logique à eux.

7. Fils d'un pasteur luthérien, mais profondément imbu de la philosophie du 18e s., Garlieb Merkel (1769-1850), se plongea tout jeune encore dans l'étude des écrivains français « éclairés ». Il avait beaucoup de cœur, un esprit assoiffé de justice, et un grand talent d'écrivain. Il raconta les souffrances des Lettons dans son livre célèbre, et qui fit époque, *Les Lettons* (3). « Je ne suis ni Lette, ni seigneur, disait-il dans ce livre, dont la première phrase est : « la raison a vaincu, et le siècle de la justice commence ». Livre curieux, plaidoyer naïf à la fois et ardent, vibrant, entraînant, d'un membre de la classe persécutrice en faveur de la classe persécutée. Il veut être « impartial » (1). Et il fait des Lettons un portrait moral très triste. Mais c'est pour mieux attirer sur eux la pitié. Car, dit-il, ce n'est pas mal d'être un nain; mais ce qui est mal, c'est d'enfermer les enfants dans un moule pour produire des monstres. Et avec courage, le sachant et le voulant, il parle, risquant non-seulement son repos, mais tout ce qu'il a. — Voici ce qu'il raconte, à la fin du 18e s. : « Si quelqu'un voulait dire aux seigneurs de Livo-

---

(1) *Ibid.*, p. 43.

(2) G. Merkel, *Die Letten*, vorzüglich in Liefland am Ende des philosophischen Jahrhunderts, 1797.

(3) Prutz déclare « que son récit, pour l'essentiel, correspond à la réalité. Il n'en faut pas douter, d'autant plus que souvent il en appelle à des autorités dignes de confiance ». O. c., p. 44.

nie : « ces hommes, qui se courbent sous les coups de ton fouet, qui sont les jouets de tes caprices souvent stupides, ne sont liés à toi que par un contrat, en vertu duquel ils doivent travailler les champs et se nourrir. Ils sont des hommes comme toi, tes frères, et ils ont apporté en naissant tous les droits, que tu réclames, au bien-être et au honheur. Ils t'ont été accordés, pour travailler les champs, mais non pas pour que tu les ruines, que tu les maltraites, ou que tu les gaspilles. Ils sont à toi, en tant que tu as acheté le droit de leur réclamer des prestations mesurées et précises, mais ils ne sont pas à toi en tant qu'hommes », si quelqu'un parlait ainsi, il courrait le risque d'être injurié comme un fou, ou d'être soupçonné d'être un fauteur de révolte. D'après la conception de la plupart des nobles, leurs droits sur les serfs sont toujours, non pas ceux du suzerain sur son serviteur, mais ceux du boucher sur son troupeau, qu'il a acheté. Tout règlement destiné à améliorer le sort des Lettons leur paraît un attentat contre leur propriété. Ils suivent ces règlements en murmurant, ou ils cherchent à les tourner, et soupirent sur la perversion des temps, qui leur a enlevé le droit complet à leur atrocité seigneuriale. « Est-ce que je ne puis pas faire ce que je veux avec ma propriété » ? disaient les hommes inhumains prêts à combattre dans les tournois, quand ils faisaient torturer ou décapiter leurs sujets. — C'est ce que répètent leurs successeurs, quand ils sucent la vie du bon paysan par de capricieuses corvées (1).

On trouve le portrait de Merkel, dans les maisons, à côté de celui de Luther. Une histoire de la littérature lettone de 1909 dit : « Merkel introduisit de nouveau les Lettons dans la vie et dans l'histoire ».

(1) O. c., p. 73-75.

8. Du reste si les projets formés à l'époque de Catherine II étaient fort beaux, ils ne donnèrent lieu à aucun résultat pratique. Le sort des paysans empira. Une circulaire de 1765 permit aux seigneurs d'envoyer leurs paysans aux travaux forcés en Sibérie, sans jugement. — D'après une autre circulaire de 1767, les paysans pouvaient être fouettés et envoyés aux travaux forcés, s'ils osaient se plaindre de leurs seigneurs. Et pour que ceux-ci n'éprouvassent aucune perte, le paysan envoyé en Sibérie était compté dans le nombre des recrues que les seigneurs étaient tenus de fournir.

Nous avons du reste le témoignage du témoin oculaire, ami des seigneurs, le comte de Bray. Bien qu'il s'efforce de présenter la situation des serfs, comme bien supérieure à celle créée par le système féodal en Allemagne et en France, avant la Révolution, il écrit : « L'état des paysans en Livonie et en Esthonie était vraiment déplorable ; ils n'avaient aucun siège fixe, et, selon le caprice de leurs maîtres, ils pouvaient être expulsés du lieu qu'ils avaient défriché, et que leurs travaux avaient rendu fertile, pour être transportés dans des terrains neufs sur le bord des marais, ou dans le fond des bois. Là ils devraient travailler à féconder les nouveaux champs, sans savoir s'ils resteraient, quand ils les auraient améliorés. Sans doute les bons maîtres ne se permettaient pas de pareilles injustices ; mais le droit de les commettre était un grand abus (1) ».

Heureusement que sur le trône des tzars monta un philanthrope, un libéral, Alexandre I. Il visita la Livonie en 1802. Le baron Sivers (2) (encore un baron balte, mais qui

(1) De Bray. *Mémoire*, p. 23.

(2) « Ses efforts trouvèrent leur plus grand ami dans le tzar Alexandre I, qui vit dans la délivrance des paysans

comprenait les exigences de son siècle) devint son conseiller, et on arriva ainsi à la loi de 1804 (1). (Ukase du 20 février). « L'union de ces deux hommes, — le noble Sivers, une haute intelligence, secondée par une volonté de fer, et l'empereur Alexandre I, le Généreux, — malgré tous les obstacles, dota la Livonie de la loi de 1804, la plus grande, la plus remarquable loi que nous connaissions dans notre histoire. Les droits de l'homme, le droit de la propriété furent garantis par la loi. Les paysans furent préparés en vue de pouvoir exercer librement tous leurs droits politiques » (2).

Le comte de Bray déclare que le paysan jouit dès lors « d'une indépendance absolue », ce qui ne l'empêche pas d'ajouter, avec plus d'exactitude : « cependant le paysan n'est point pour cela propriétaire, il ne peut ni aliéner, ni troquer son héritage, ni se déplacer pour aller ailleurs » (3). — En fait, comme le dit le comte lui-même, « le gouvernement avait voulu combiner deux choses incompatibles, l'indépendance et le servage... Il faudra aller plus loin ou revenir sur ses pas » (4).

Et tout de suite les germano-baltes essayèrent de faire revenir sur ses pas le gouvernement. La loi était promulguée en russe. Il fallait la traduire. Et ici se vérifia le dicton : *traduttore, tradittore*. Par des additions et des suppressions, c'est-à-dire par une série de

---

sa plus importante mission ». Ainsi parle Prutz (o. c., p. 48), oubliant une fois de plus qu'il veut faire porter aux Russes toute la responsabilité de l'odieux servage !

(1) Prutz. « La loi de 1804 ne contenait rien de nouveau : elle étendait seulement aux biens des particuliers ce que la loi suédoise avait prescrit pour les biens domaniaux ». (O. c., p. 49).

(2) J. Kruger-Krodzneck, o. c., p. 237.

(3) *Mémoire*, p. 23.

(4) *Ibid.*, p. 34, 35.

faux, les barons germano-baltes réussirent à dénaturer et à paralyser la loi.

Un seul exemple. Le texte officiel a pour but d'accorder au paysan la propriété de sa terre. La traduction allemande introduisit les mots : « pour sa jouissance » ; et fit croire que la loi accordait la *jouissance* et non la *propriété* (1).

Et quelque disposé que le comte de Bray se trouve à peindre sous les couleurs les plus favorables l'état du paysan letton, il écrit en 1817 ces lignes caractéristiques :

« Le paysan des Duchés est-il heureux ? Heureux ! Je n'admets point qu'on puisse l'être, lorsqu'on n'est ni libre, ni propriétaire. Cependant, *sous un maître humain et généreux*, dans les cantons fertiles, et dans les bonnes années [que de conditions et de restrictions !], le paysan laborieux et intelligent, qui a assez de bon sens pour ne point abuser, à son préjudice, et à celui de son seigneur, des dispositions des nouvelles ordonnances [que de conditions et de restrictions !], acquiert de l'aisance et même de la fortune. L'homme physique, au moins, jouit alors des avantages que cette aisance procure. Mais ce genre de bonheur passif, et en quelque sorte machinal, exclut la réflexion. L'homme-serf qui refléchit ne peut que déplorer son sort » (2).

9. Enfin la noblesse germano-balte en arriva à son dernier stratagème : elle proposa *la libération* des paysans ! — On voit que le pangermanisme balte n'a rien laissé à inventer à son successeur et initiateur actuel, le pangermanisme allemand. Même le procédé de la

(1) Ad. Agthe a cité les deux textes, les a rapprochés, comparés, et a mis en une lumière crue toute cette série de falsifications.

(2) *Mémoire*, p. 45, 46.

« libération », qui vient d'être essayé en Pologne, en Lituanie, etc., etc., n'est qu'un simple plagiat.

Les difficultés avaient continué, s'étaient multipliées. En 1806, il y eut un soulèvement (1). La cour impériale dut intervenir une fois de plus, et parla d'une revision des titres de propriété. Or, depuis la revision suédoise, la revision était toujours le grand cauchemar des barons. Pour exorciser le spectre troublant, ils proposèrent la « libération personnelle » de tous les serfs. Seulement, en échange, ils obtenaient la complète possession du sol (qu'ils occupaient à tort ou à raison), 26 mars 1819. — Et cette « libération » fut l'anéantissement de tous les efforts de libération, depuis l'époque suédoise (2). Ce que les paysans cherchaient à obtenir, c'était la propriété de leurs terres ; ils en étaient définitivement dépossédés.

Et les conditions et restrictions ! Il y en avait cinq. En voici trois : Il y avait une commune, mais elle ne pouvait se réunir sans l'autorisation du seigneur (3). — La commune avait une caisse, mais elle ne pouvait l'ouvrir sans l'autorisation du seigneur. — La commune désignait ses administrateurs, mais pour

(1) Comme Français, je note avec intérêt que le premier grand soulèvement des paysans eut lieu en 1806, lorsque le tzar ordonna de lever des troupes contre les Français. Certes, la misère et l'ignorance de ces paysans étaient profondes. Et cependant ils avaient entendu parler de ce qui se passait en France, et ils attendaient Napoléon comme un Sauveur. Un écrivain anonyme raconte que lorsqu'ils apprirent les désastres de l'armée française dans les marais de la Russie, les paysans pleurèrent à chaudes larmes. *Der Zustand des freien Bauerstandes in Kurland*, von einem Patriot, Leipzig, 1869. Cité par Rosinch, *Le paysan letton*, 1906 (en letton).

(2) Agthe, p. 96.

(3) *Ibid.*, p. 98.

un, elle en devait désigner six au seigneur, qui choisissait celui qui lui plaisait.

Et les devoirs. Ils étaient plus nombreux encore que les restrictions. Agthe en énumère huit ou neuf. La commune devait entretenir une école ; mais cette école dépendait du seigneur et du pasteur et elle ne devait enseigner qu'à lire, pas à écrire (1). — Toute la commune était solidaire des impôts. — La commune devait cultiver gratis les terres des pasteurs.....

Pour arriver à leur but, les barons recoururent au moyen, qui leur avait si bien réussi à propos de la loi de 1804; ils falsifièrent la traduction de la loi de 1819. Agthe a encore montré cette nouvelle série de faux.

Finalement, la commune devait fournir des recrues. Or jusqu'en 1874, en Russie, le service des recrues était aussi long que pénible, à tous les points de vue (2).

Les paysans ne pouvaient quitter la communauté sans l'autorisation de leur seigneur ; — et le seigneur conservait l'exercice de la police dite domiciliaire. Il mettait au pain et à l'eau ; il donnait des coups de fouets. Les femmes, les enfants au-dessus de 14 ans, pouvaient recevoir des coups de fouet, etc., etc. (3).

(1) Il y a des Lettons qui vivent encore, — des vieillards de 70 à 80 ans, — dont les parents, depuis des générations, savaient lire, et dont aucun ne savait écrire. Eux-mêmes ont appris à écrire à l'âge de 30 ou 40 ans.

(2) Agthe, p. 108.

(3) Les seigneurs, dit Rutenberg, rendent toutes les lois illusoires. Les uns louent les terres pour un an, et augmentent chaque année le fermage : et les fermiers payent pour éviter de plus grands malheurs. Les autres ajoutent de nouvelles corvées. Les autres parcellent les domaines. Et la justice ? « Cette odieuse période de transition, où la violence est remplacée par la ruse, existe en Livonie et en Esthonie jusqu'à aujourd'hui ». (Von Rutenberg, II, préface, p. VIII et I, p. 424).

C'était la « libération (1) ».

Après cette « libération » qu'est-ce qu'il restait de la « liberté ? » « Le fermier était « autorisé » à se séparer de son ancienne ferme. On l'autorise à abandonner le sol dont il était le légitime héritier ! (2)

Et voilà la « libération » que les barons baltes (naïvement approuvés par quelques-uns de leurs très honnêtes avocats) se vantent d'avoir accordée aux Lettons. — Or cette « libération » qui n'était pas une libération, ils ne l'ont accordée que malgré eux, et pour éviter des mesures gouvernementales qu'ils estimaient plus dangereuses pour leurs privilèges. C'est ce qui ressort, en particulier, des recommandations faites par les seigneurs à leurs représentants auprès du gouverneur. « Si la propriété des propriétaires est menacée », ou bien si on leur demande de nouveaux sacrifices, ils « devaient réclamer la convocation d'un Landtag extraordinaire », où l'on « dresserait le plan d'une suppression du servage » (3). — Tout plutôt qu'une revision (4).

(1) Le lecteur fera bien de méditer les lignes suivantes de l'ami des barons baltes, le comte de Bray : « L'existence d'un seigneur Livonien sur ses terres est donc absolument celle d'un *colon des Antilles* sur son habitation. L'indépendance dont il jouit, la vaste étendue de ses domaines, qui lui permet de disposer largement de ce qu'ils fournissent, imprime à son genre de vie un caractère d'abondance et d'aisance qui a de véritables attraits. Mais *l'état de servitude des paysans*, le défaut de culture qui en est la suite, et l'uniformité qui résulte du mode de civilisation et de l'état industriel existant dans le pays, répandent je ne sais quel vernis mélancolique sur sa surface ». (*Mémoire*, p. 84). — Voilà ce qu'était la Courlande « libérée ».

(2) Voici le texte allemand de la loi de « libération ». « Jeder... wirth... und... befügt... seine bis herige gesindstelle... auf zu sagen ». Agthe, p. 112 et n° 4. — Ajoutons enfin que la noblesse réussit à faire traîner cette « libération » de 1819 à 1832. — *Ibid.*, p. 96, 97.

(3) Agthe, p. 93.

(4) « Il n'est donc pas conforme aux faits historiques,

IV

Est-ce vrai ?

Peut-être une question se presse-t-elle sur les lèvres de quelques lecteurs. Tout ce que vous nous racontez est-il bien vrai ? Ne nous avez-vous pas donné de cette histoire une version lettone ?

Nous pourrions nous contenter de répondre : non. Et la preuve, c'est que nous avons invoqué l'autorité du roi de Pologne Bathory, du roi suédois Gustave-Adolphe, du pieux Zinzendorf, et de ses Frères Moraves, du baron germano-balte Schoultz, du baron germano-balte Sievers, du tzar Alexandre I, sans compter toute la série des historiens allemands.

1. Mais comme, en bonne critique, on ne saurait user de trop de précautions, nous allons rapporter la version germano-balte : *audiatur et altera pars*. — La *Neue Deutschland* raconte : « Ce n'est pas le gouvernement, mais tous les seigneurs allemands, qui ont délivré les paysans lettons et esthoniens du servage (18 déc. 1819), et c'est la législation agraire allemande, promulguée en 1849-1866, qui a rendu possible la prospérité actuelle des paysans ». Et la même *Neue Deutschland* ajoute : « Ce sont les seigneurs baltes qui ont délivré du servage les provinces baltiques, après avoir vaincu la résistance d'Alexandre I, pendant des années » (1).

Si je n'avais à citer que « la Nouvelle Allemagne « je crois bien que je ne l'aurais pas

---

d'affirmer que la libération des paysans en Esthonie soit le fait des seigneurs éclairés et humanitaires. La noblesse esthonienne l'accorda pour détourner des mesures plus pénibles du gouvernement ». Prutz, o. c., p. 50.

(1) O. c., p. 53, 54.

fait. — Cette revue est aussi disqualifiée pour être un témoin à charge contre les Lettons, qu'un témoin à décharge en faveur des germano-baltes. — Mais j'ai eu l'occasion de causer avec une baronne balte qui m'a parue distinguée à tous les points de vue. Avec une conviction, avec une émotion, dont la parfaite sincérité était évidemment incontestable, elle m'a fait à peu près le récit suivant (1).

Les Lettons sont redevables aux Baltes de leur entière civilisation. Ce sont les Baltes qui ont donné aux Lettons l'instruction, le bien-être, et la liberté, sans compter le protestantisme : — Mais les Lettons sont menteurs et peu intéressants. Comment ont-ils répondu à ces bienfaits ? — « Après les horreurs de la Révolution, après ce qui s'est passé chez mes parents, il m'est impossible de croire à la sincérité des Lettons. C'est précisément aux paysans, sur lesquels on croyait pouvoir le plus compter, que l'on doit l'incendie du château et le reste ».

Amère critique des défauts lettons ; vif éloge des qualités germano-baltes. — Je croyais relire les lignes du comte de Bray : « C'est avec une douce conviction, écrivait il, que je puis assurer que la famille L*** [celle dans laquelle il était entré par le mariage] se distingue par son humanité et sa bienfaisance » (2). — De même la baronne me disait, au nom de son expérience personnelle : « Ils ont un profond sentiment du devoir et de grands égards pour leurs subalternes. Ceci surtout m'a frappé comme étant supérieur, à bien des égards, à la façon dont j'ai vu traiter les domestiques dans certains milieux français

(1) Je complète ce récit par une lettre qu'elle a bien voulu m'écrire, et par un article qu'elle a fait insérer dans le *Journal de Genève*. « Le sort des Baltes », 25 sept. 1915.

(2) *Mémoire*, p. 52.

et allemands. A Riga, il y a 14 ans, un cas de mauvais traitement infligé par un de ces messieurs à un inférieur s'étant présenté, il fut discuté comme constituant un scandale ».

Comme je l'ai dit, je suis convaincu de la parfaite sincérité des sentiments de la baronne balte ; et certainement, à l'appui de chacune de ses assertions, elle pourrait fournir des faits, bien ou mal interprétés. Cela modifie-t-il en quoi que ce soit l'histoire telle qu'elle vient d'être racontée ? Je ne le pense pas.

Première observation. — Il faut distinguer profondément entre les théories et les personnes. *A priori*, il faut admettre que, parmi les germano-baltes, il y en a eu de très bons, et que, parmi les paysans lettons, il y a en a eu de très mauvais. Ce que l'on peut et doit condamner ce sont les théories : on les connaît. Mais juger les personnes, les individus, c'est impossible : on ne les connaît pas. Donc en parlant des germano-baltes, nous parlons de la mentalité, que nous attestent les amis et défenseurs des germano-baltes, les Treitschke, les Harnack, les Rohrbach, etc., etc. Ici il n'y a pas de doute. Nous ne jugeons pas tel ou tel baron, qui a vécu au 16e, au 17e, au 18e, au 19e, ou qui vit au 20e s. A la règle, qui est la mentalité historique, nous admettons toutes les exceptions légitimes, que sont tels ou tels individus. La règle, c'est la règle.

Seconde observation. — Dans le plaidoyer que nous venons de reproduire, — ou dans tout autre du même genre, s'il est de bonne foi égale, — nous admettons la réalité, l'authenticité des faits particuliers qui sont affirmés. Tel baron a été généreux, doux, etc. Tel germano-balte a été loyalement dévoué à la Russie, etc. Tel germano-balte est plein d'affection pour la France, même pour la cause des Alliés. Mais autre chose sont ces faits

particuliers, dont le défenseur des germano-baltes a été le témoin, autre chose sont les grands événements de l'histoire, qui se sont succédés pendant sept siècles. Et même nous ne remontons pas à l'origine, et nous ne faisons pas un crime spécial aux germano-baltes d'avoir dépouillé des peuples païens de leurs biens et de leur patrie, il y a 700 ans. Hélas ! que d'autres hommes en ont fait autant ! Ce que nous leur reprochons, c'est d'avoir pendant 700 ans aggravé l'acte initial ; — et, au lieu de se le faire pardonner, d'avoir tout fait pour en rendre le souvenir plus vivant et plus amer encore. — Et c'est ici que nous ne pouvons admettre les illusions du plaidoyer, d'après lesquelles les Lettons seraient redevables aux germano-baltes de tous les bonheurs dont ils jouissent, instruction, fortune et liberté. Ces illusions, — si naïves soient-elles, — sont démenties par 700 ans d'histoire : nous en avons fourni les preuves.

Troisième réflexion. — Nous sommes même prêts à admettre que parmi les germano-baltes, il y en a aujourd'hui, dont le sort est pénible, et risque de devenir plus pénible encore. — On nous dit : « Au point de vue du caractère, les Baltes ne sont ni Russes ni Allemands, c'est-à-dire qu'ils ont en eux des éléments trop russes pour pouvoir jamais être heureux sous le régime allemand, et trop allemands pour s'adapter à la mentalité russe, et c'est là peut-être ce qu'il y a de plus tragique dans leur situation ». — Il peut y avoir du vrai dans cette plainte, et nous avons déjà vu un historien allemand parler de cette dualité intime, — il parle même de duplicité, lui, — qui, depuis la capitulation, dite volontaire, des germano-baltes et leur soumission à Pierre-le-Grand, a, volontairement ou involontairement, été au fond de

la vie des germano-baltes. Ils ne sont pas devenu lettons, et ils ne savent pas toujours s'ils sont allemands ou s'ils sont devenus russes. L'un et l'autre, ni l'un ni l'autre. Aujourd'hui, à l'heure de la grande crise, pour tels ou tels, — les meilleurs sans doute, — la situation peut être pénible. Et leur souffrance, — pas plus qu'aucune autre, — ne saurait nous réjouir. Mais à qui la faute ? et n'est-ce pas le cas de répéter le jugement d'un savant allemand, un allemand très désireux d'annexer, de s'assimiler les provinces baltiques : « Etre toujours seigneur et toujours commander, n'est donné à aucun peuple ; et si un peuple, grâce à certaines circonstances, peut commander un certain temps, et s'il en conclut que commander est sa vocation, son droit inné ; et s'il s'organise d'après cette idée, il se nuit surtout à lui-même. Car il lui est trop facile d'oublier le devoir qu'il a de servir les intérêts à lui confiés. La justice arrive tôt ou tard ; l'histoire enseigne qu'il trouve finalement son maître et qu'il est doublement puni ». — Et encore : « La justice immanente de l'histoire, qui punit les fautes des pères sur les générations ultérieures, a puni chez les neveux et les arrière-neveux les injustices que les conquérants allemands de la Livonie ont commises sur leurs sujets, et que, en les baptisant du nom de droit dans leur orgueil de seigneur, leurs descendants se sont efforcés de maintenir. Les ombres du passé pèsent, sombres, sur le présent de la Livonie » (1).

2. Restent dans le plaidoyer deux ou trois accusations contre le caractère letton. — Que les Lettons aient des défauts, cela pourrait bien être ; et cela ne les distinguerait guère des autres hommes. Même leur grand ami, Merkel,

(1) Prutz, o. c., p. 18, 19.

leur a reproché bien des vices, ceux dont il fait remonter la cause à leur servitude.

Que penser de leur défaut, la dissimulation? Leurs adversaires le soulignent spécialement. — Or, au 19e s., de Bray, l'ami des seigneurs, signale chez les Lettons des « formes humbles dont l'excès fatigue ». Mais il y voit « le résultat de la servitude ». — Et il ajoute « la dissimulation et le manège ne sauraient être les défauts d'un peuple encore grossier » (1). — Il déclare avoir été frappé de la « franchise » des femmes. « Les femmes ont généralement plus d'assurance que les hommes ; leur entretien dénote de la naïveté, *de la franchise*, de la bonhomie, souvent de la finesse » (2). — Et surtout de Bray admire l'honnêteté foncière de ces paysans : « Un trait qui honore la plus grande partie de la population de la Livonie et de l'Esthonie, c'est le respect que généralement le peuple y professe pour les personnes et les propriétés... Il y a des cantons, où la sûreté règne au point que les serrures et les verroux y sont des précautions en quelque sorte superflues, et qu'effectivement personne ne songe à fermer sa maison, parce que personne se songe à dérober ce qui s'y trouve » (3).

Comment une pareille honnêteté serait-elle compatible avec une profonde déloyauté? — En réalité tout doit s'expliquer assez facilement. Maint paysan letton, par crainte, a pris l'habitude des attitudes obséquieuses et des paroles ultra humbles. Quand il en a la liberté, il manifeste ses vrais sentiments, qui sont autres. Et les seigneurs ont eu tort tout simplement de forcer leurs serfs à de telles

(1) *Essai critique*, III, p. 108.

(2) *Ibid.*, p. 109.

(3) De Bray, *Mémoire*, p. 44.

manières, et puis de les tenir pour expression de la vérité exacte (1).

Aussi bien la guerre nous a apporté le témoignage d'un témoin peu suspect, un officier allemand, installé en conquérant dans le pays. Voici ce qu'il écrit : « On entend souvent dire par les germano-baltes que les Lettons sont des hommes qui se répandent en manières amicales et soumises, mais que, de sang-froid, ils sont capables de jeter du poison dans la tasse de café de quelqu'un avec lequel ils ont entretenu des rapports d'amitié pendant des années et des dizaines d'années. Leur conduite serait perfide et lâche. Pour le reste ils sont dignes d'éloge. Ils sont laborieux (leur force leur facilite le travail), propres et honnêtes. Autrefois on ne songeait pas à fermer les portes... Que les germano-baltes, qui ont eu à souffrir des Lettons [au moment de la Révolution ?] en parlent mal, c'est facile à comprendre. Mais est-ce que, à cause de cela, le portrait qu'ils peignent de leurs ennemis n'est pas trop sombre ? Il me semble que oui. Le propos toujours répété sur le poison est naturellement une exagération, on n'a pas pu me citer un cas positif.

« Personnellement je ne puis pas trouver que les Lettons soient perfides. — Le dictionnaire de conversation de Meyer [c'est le célèbre dictionnaire allemand] les déclare francs *(offenherzig)*. On le conteste beaucoup. Mais un cas, que j'ai cité, semblerait le confirmer. Quand

(1) Et surtout il ne faut pas, même ici, généraliser. — Le pasteur esthonien, Christian Kelch, très dévoué à la domination suédoise, parle, en 1695, des violences exercées par les Allemands, et ajoute : « Beaucoup d'entre les Lettons ont suivi leurs maîtres allemands dans les guerres et dans d'autres services dangereux : et ils leur ont donné de telles preuves d'amour et de fidélité, qu'on n'en attendrait pas facilement de tels de la part de serviteurs d'autres nations ». (Cité par Duckmeyer, p. 19).

j'ai parlé avec des Lettons et avec des Lettones, ils ne m'ont pas du tout dissimulé leurs sympathies russes. J'ai vu des Lettones, dans les tramways, se retirer, quand les soldats allemands leur posaient une question insignifiante. Elles ne répondaient pas dans la rue au salut qui leur était adressé » (1).

Un autre exemple de ces accusations lancées contre les Lettons, et qui, à l'examen, s'évanouissent, est le récit fait par le comte de Bray sur la moralité des Lettones. Dans son *Mémoire*, 1814, il disait : « Il n'est peut-être pas une seule Lettone, qui attende le mariage pour user des plaisirs qu'il autorise. Mais c'est moins le libertinage ou la vivacité du tempérament, que l'habitude ou le genre de vie qui amènent ces résultats ». — Toutefois il ajoutait : « Du reste la fidélité conjugale n'est presque jamais violée » (2). — Evidemment il avait recueilli ces renseignements, assez contradictoires, de la bouche de ses amis les seigneurs baltes.

Mais voici que, peu après, le comte se rétracte, et il écrit : « Cependant nos propres informations nous portent à regarder cette assertion (sur la conduite des jeunes filles) comme hasardée » (3). Et il donne les résul-

(1) Karl Friederich, *Aus dem befreiten Russland* dans les *Preussische Jahrbücher*, nov. 1915, 319-321.

(2) *Mémoire*, p. 42, n°3.

(3) Il y a rien d'étonnant à ce que les Lettons, traités comme nous l'avons vu pendant 700 ans, aient eu à souffrir d'autre chose que de mauvais traitements corporels. — En tout cas le sujet dont nous parlons a fourni à un *professeur* l'occasion de montrer jusqu'à quel point un *professor* peut pousser l'esprit de système. Dans les *Beiträge zur liefländischen Geschichte*, un savant, Hupel (Riga, 1791), s'efforce de prouver « que les peuples de ces duchés ignorent l'existence de la virginité, et n'ont pas même le mot pour l'exprimer. Il va jusqu'à assurer que la nature ne produit point de vierge dans ce pays ». De Bray, *Mémoire*, p. 42, n° 4.

tats de son enquête : « Nous avons acquis la certitude que dans une paroisse, la plus grande de la Livonie, pendant une période de près de 30 ans, le cas qu'une fille fut devenue grosse avant le mariage ne s'est présenté que 3 fois. Les informations prises dans divers autres endroits ont abouti aux mêmes résultats » (1). — Et qui dira l'influence des seigneurs sur la moralité des jeunes filles? Ils choisissaient, nous a-t-on raconté, les plus jolies pour domestiques ; et puis les renvoyaient en donnant en dot une ferme, avec un bon emploi pour celui qui voulait bien les épouser. Et le *jus primae noctis* qui a été si longtemps maintenu, paraît-il?

3. Mais il y a un moyen plus simple et plus court, nous semble-t-il, que toutes ces discussions : c'est de mettre sous les yeux du lecteur le portrait du « baron balte », peint uniquement par des germano-baltes, ou en tout cas par les pangermanistes les plus authentiques. Le lecteur n'aura ainsi qu'à comparer. Il verra lui-même si ce portrait-là et celui que nous avons dessiné, sont ou ne sont pas identiques. Nous nous en remettons à son jugement.

Il nous faut revenir à Treitschke. Nous avons tout au long cité ses paroles. Elles déplurent à quelques germano-baltes, et elles plurent à quelques « moscovites ». Contre ceux-ci, Treitschke déclara avec mépris « qu'il déclinait toute responsabilité pour l'abus frivole et déshonnête que l'on faisait de ses paroles ». Mais contre ceux-là, il maintint ses paroles. « Le vainqueur, dit-il, tient le peuple soumis à l'écart de ce qui est allemand. Il lui suffit que l'Esthonien remplisse ses dures corvées et obéisse. Ainsi se maintient avec téna-

(1) De Bray, *Essai critique*, III, p. 110, 113.

cité cette *nationalité illégitime (die unberechtigte Volksthum)*, d'un peuple d'esclaves, tandis que le paysan allemand avec la langue allemande arrivait peu à peu à la liberté de l'Allemagne. Les enfants crient, les chiens se cachent en rampant lorsqu'un Allemand entre dans la hutte, pleine de fumée, de l'Esthonien. Dans les nuits claires de l'été court et chaud, les malheureux sont assis sous un bouleau, l'arbre préféré de cette pâle poésie, et chantent derrière le dos du seigneur le chant de la haine contre le voleur allemand des troupeaux. « Vous l'emportez, vous Allemands, sur tous les peuples de la terre, rien ne vous plaît chez le pauvre peuple esthonien. C'est pourquoi, à bas! allez-vous-en au plus profond de l'enfer ». Pendant des siècles telle a été la haine des sujets ; telle a été la dureté des seigneurs... » (1).

En 1868, tout en se réjouissant du changement « récemment *(jüngst)* survenu », de la réconciliation « *qui commence (beginnende)*, entre les indigènes et les seigneurs allemands », après avoir indiqué toutes les excuses que les seigneurs peuvent invoquer, le même Treitschke ajoute : « Mais les circonstances défavorables ne suppriment pas cependant toute responsabilité morale. La haine terrible qui, à travers les siècles, a enflammé l'âme des assujettis contre leurs seigneurs allemands, ne peut absolument pas être sans motif. Si encore, l'an 1859, nous avons dû

(1) Nous donnons le texte non de 1862, mais de 1867. *Das deutsche Ordensland Preussen*, dans les *Historische und politische Aufsätze*, 1867, p. 19. — Texte adouci, dit Treitschke lui-même : « Je me suis efforcé, écrit-il en 1888, dans chaque nouvelle édition, d'adoucir la dureté et le caractère exclusif de la première rédaction. Cependant je n'ai pas pu taire les sombres taches de l'ancienne histoire balte ». Lettre du 5 août 1868, dans les *Preussische Jahrbücher*, p. 259). — Aveu précieux. Au premier abord Treitschke avait été plus sévère encore !

voir un soulèvement des paysans esthoniens, il me semble qu'il est par là démontré que les seigneurs, même dans cette époque postérieure, alors qu'il ne pouvait plus être question d'une expulsion des Allemands, n'ont pas toujours rempli *leur droit d'humanité* (1) (*ihre Menschenpflicht*). »

Aussi peu suspect que von Treitschke en personne est le célèbre théologien de Berlin, von Harnack. Dans le volume rédigé par des germano-baltes, sous la direction de Paul Rohrbach, von Harnack a défini le caractère des professeurs germano-baltes à l'Université germano-balte de Dorpat. Et voici ce portrait :

« Par la prédominance des savants baltes, l'Université de Dorpat fut une Université vraiment balte, et son caractère se montra surtout en ceci, que les professeurs dans leur manière de vivre, dans leur caractère social, et jusque dans leur conception, reflétaient le type, propre au germanisme *(Deutschtum)* balte, d'être un peuple de seigneurs *(Herrenvolk)*.

« Ce caractère particulier, qui est celui de la couche de la société constituée par les Chevaliers, avec ses vertus et ses défauts, avec sa franchise *(Freimut)* et son arrogance *(Ubermuth)*, avec son peu de compréhension pour les autres classes, avec sa présomption, sa capacité de dévouement, donnait à l'Université son empreinte.

« Si Mars gouvernait la marche de l'Université balte, ce n'était pas un Dieu de la guerre, des querelles, des petitesses, des partis, c'était un Dieu frais et joyeux (2), qui de cette façon

(1) Altpreussen und die deutsch-russischen Ostseeprovinzen, dans les *Preussische Jahrbücher*, 1868, p. 254, 255. Lettre du 5 août.

(2) On sait que l'expression : une « une guerre fraîche et joyeuse », est devenue une expression proverbiale en Allemagne, surtout pendant cette guerre, du moins au début.

favorisait la science et la vérité » (1).

Von Harnack parle de ce qu'il sait et connaît très bien. Il est lui-même germano-balte, né à Dorpat en 1851, fils d'un professeur de Dorpat, ultra luthérien, comme Paul Rohrbach est germano-balte, étant né dans le domaine d'Irben, en Courlande, 1869.

Encore deux traits.

Dans l'église de Verro, en Esthonie, un recueil de cantiques a été édité par les pasteurs germano-baltes, en 1816, recueil qui est resté depuis en usage, et le n° 374 contient cette strophe :

« Si tu es fait esclave, sers avec plaisir aussi, et pense que d'être seigneur n'est pas l'affaire de tout le monde. L'un a reçu un grand honneur, l'autre un tout petit. Le but de celui qui a tout partagé est plein de sagesse vraiment. N'aie pas honte non plus d'être corvéable. Quand tu fais ce que l'on te commande, tu as en cela assez d'honneur. Pour que tous puissent vivre, sois toujours soumis à la loi, comme modèle pour ton prochain. Considère Jésus, qui obéit bien, qui remplit toujours la loi, qui s'humilie jusqu'à la mort. Ne méprise pas les supérieurs, quand ils se trompent, et pense qu'ils sont aussi des hommes. Honore, fais tes corvées, et paie leur volontiers les impôts » (2).

Nous enregistrerons ici sans réflexion le jugement de Bismarck. Le 11 août 1867, il tint au rédacteur en chef du grand journal de Pétrograd, la *Deutsche S.-Petersburger Zeitung*, organe attitré de l'ambassade allemande, les propos suivants : « C'est une vérité généralement reconnue que l'Allemand devenu

(1) Adolf v. Harnack. *Baltische Professoren* dans le *Das Baltenbuch*, édité par Paul Rohrbach.

(2) Cité par A. Grenzstein, *Herrenkirche oder Volkskirche*, 1890, p. 7.

Russe est pire que le Russe lui-même. Le Russe vole pour subvenir à un besoin momentané. Mais quand l'Allemand vole, il pense à l'avenir, et prend soin de sa femme et de ses enfants. A cela s'ajoute l'énergie teutonique, comme un Russe spirituel me le disait » (1).

Enfin, dans le reste de notre récit, le lecteur verra qu'un des plus gros reproches faits par les Lettons aux barons baltes, c'est, lors des répressions de 1906, d'avoir dirigé les violences, en « qualité de gendarmes d'honneur ». Il semble bien qu'il y a là quelque chose de particulièrement odieux. Or, — non pas l'acte, dont ils ne parlent pas, naturellement, — mais ce qui est pire, la mentalité qui a inspiré cet acte, les germano-baltes la louent et s'en vantent. Avec une naïveté « colossale », un admirateur des germano-baltes voit dans les goûts policiers de l'aristocratie germano-balte un titre d'honneur tout spécial, unique, et que le reste du monde peut envier. « Les nobles sont ici habitués à régler eux-mêmes les affaires du pays.

« Le service, aussi *dans les forces exécutives de la police* [voilà une périphrase qui donne un frisson], a toujours été regardé comme un devoir et un honneur *(Ehrenpflicht)*, et comme une école pour l'autorité féconde dans le service administratif ; et c'est dans ce service qu'ont commencé leur carrière les plus importants et les plus hauts représentants de la noblesse. Vouloir exiger un pareil service de la noblesse d'un autre gouvernement serait impossible ; et cela montre combien ailleurs le gouvernement propre *(Selbstverwaltung, self-government)* a jeté des racines peu profondes. Se gouverner soi-même, ne consiste pas dans une représentation brillante, extraordinaire,

(1) Cité par Duckmeyer, p. 21.

mais dans le travail quotidien pour la sûreté, l'ordre et la prospérité du pays » (1).

Encore une fois que le lecteur juge. Si l'idéal avoué, proclamé, est tel, qu'y a-t-il, dans tout ce que nous avons raconté, qui puisse paraître invraisemblable ou illogique? Est-ce que, au contraire, tout ne paraît pas naturel? Etant donné cet idéal, la réalité ne pouvait pas être autre que ce que nous avons dit, et qu'elle a été.

Serait-il, par hasard, nécessaire de donner ce surcroît de preuve? — Le voici: notre opinion a tout simplement été l'opinion courante en Allemagne même, jusqu'à ces derniers temps. Qui le reconnaît, qui le déclare? toujours les ultra-pangermanistes avec leur incroyable inconscience: « A l'idée seule d'incorporer dans l'empire les frères d'abord abandonnés, et puis oubliés, entre la Memel et la Narowa, la plupart d'entre nous étaient saisis d'un léger frisson. Combien souvent des gens, d'ailleurs tout à fait sérieux et raisonnables, ces dernières années, ont raconté des histoires sur la sauvagerie indomptable des barons baltes, qui n'apprendraient jamais à courber leur tête fière et revêche sous la discipline rigide d'un Etat véritable et vivant? (2) Les uns se rappelaient que, dans les Universités allemandes, ils avaient rencontré des jeunes baltes, qui cherchaient beaucoup plus les disputes, et vidaient avec plus de persévérance les chopes, qu'ils ne supportaient l'or-

(1) Prof. Engelmann, cité par Carl von Schiller et Burchard von Schrenck, *Baltische Bürgerkunde*, 1908, p. 159. 160.

(2) C'est de la bouche d'un défenseur même des barons baltes, baron balte lui-même, que j'ai recueilli cette déclaration : « Les Baltes sont très bien reçus en Allemagne, mais ils n'y restent pas longtemps, parce qu'ils ne peuvent y vivre. *Ils sont trop habitués à faire tout ce qu'ils veulent* ».

dre de la corporation. Un autre avait eu affaire, en voyage, à table d'hôte, avec un baron balte un peu fanfaron, sur un ton rude, etc. » (1). Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que le frisson d'horreur, qui était léger chez des amis, ait été profond chez des victimes — et que les Lettons, au moment de la guerre, n'aient pas cru devoir changer d'avis comme les pangermanistes d'Allemagne ?

Pour que l'Allemagne, en effet, ait changé d'idée sur les barons baltes, il a fallu qu'elle changeât elle-même et se laissât dominer par le pangermanisme. Alors, en voyant les barons baltes, elle a pu s'écrier, comme nous le dit la *Nouvelle Allemagne* : « Mais ces gens chez eux sont tout à fait Allemands », c'est-à-dire tout à fait pangermanistes. Et c'est vrai. — Aussi bien est-ce des provinces baltiques que viennent les Paul Rohrbach, les von Harnack, les Ostwald, les Seeberg… (2).

En résumant ses observations sur les « barons baltes », un « baron balte » dit : « Les Baltes envisagent la question de nationalité plus comme une question de caractère que comme une question de race, parce que *ici on tend à l'idéal pour lequel bien agir et agir en allemand, c'est identique*. (*Recht handeln, und deutsch handeln identisch ist*) (3).

---

(1) O. c., p. 49, 50.

(2) *Das Neue Deutschland*, p. 50. — N'oublions pas de noter, pour faire plaisir « à toutes les âmes sensibles », comme s'exprimait le comte de Bray, que c'est en Livonie que vit le jour « le charmant auteur de *Valère, Madame la baronne de Krudener, née baronne de Vietinghoff* ». — *Essai critique*, III, p. 233-234.

(3) *Das Neue Deutschland*, p. 57. — Voici ce que dit un Allemand : « Les Baltes commencèrent par s'estimer bien supérieurs aux Lettons et aux Lituaniens, puis aux Russes, et, finalement, ils pensèrent être un peuple élu ». — Duckmeyer, p. 32.

V

La Résurrection d'un peuple

1. Alors se passa un des événements les plus curieux sans doute dans l'histoire de la civilisation. En cinquante ans, le peuple letton franchit tous les stades, et de l'un des derniers rangs passa à l'un des premiers ; c'était un petit peuple de parias, ce fut un petit peuple d'élite.

C'est étonnant, étonnant à entendre et à dire ; mais c'est bien plus étonnant à voir. Car cela peut se voir, même sans aller en Courlande. Parmi les Lettons, que la guerre a chassés de leurs pays, on en rencontre qui, dans leur famille, ou même dans leur propre personne, incarnent les différentes phases de cette civilisation, depuis la plus inférieure jusqu'à la plus supérieure (1). Par exemple, j'ai rencontré une dame, fort distinguée à tous les points de vue, par sa physionomie, son intelligence, sa culture intellectuelle, la générosité de ses sentiments ; or, son père, qui vit encore, était un simple paysan qui savait lire, mais pas écrire, et qui a reçu les coups de fouets habituels de son seigneur ! — Tel Letton

---

(1) Deux dames, qui ne se connaissent pas, voyagent dans un express allant de Riga à Berlin, en 1907. Elles causent en allemand. A ce moment, le train traverse une contrée très pauvre de la Lituanie. — Une des dames est une riche Américaine qui, vers 1877, épousa un Germano-Balte, et vint voir le pays de son mari dans son voyage de noces. Devenue veuve, elle était, en 1907, revenue pour revoir le pays, et, sa visite faite, elle s'en retournait. Alors, en voyant la triste misère de la Lituanie, elle s'écrie : « Il y a un peuple devant lequel je voudrais me mettre à genoux, ce sont les lettons. En 1877, la Courlande était dans cette misère. Aujourd'hui (30 ans après), il est impossible de la reconnaître ». L'interlocutrice de l'Américaine était, — ce que celle-ci ignorait, — une Lettone. C'est d'elle que je tiens le récit.

a commencé à gagner sa vie dès l'âge de six ans en gardant les oies chez un paysan. Il a fait, à ses propres frais, toutes ses études primaires, classiques, supérieures, et est arrivé à une des premières situations intellectuelles : c'est un pédagogue, un homme politique, un poète, etc.

Sans doute, on rencontre partout des « parvenus », mais ce sont des exceptions ; ici ils sont comme la règle, et n'ont rien du « parvenu ». La classe instruite, qui a une haute situation, ne se trouve pas dépaysée quand elle se trouve chez des paysans, ses parents, et ceux-ci ne se trouvent pas dépaysés quand ils viennent dans la maison et les salons très modernes de style et de vie de leurs enfants.

Un de ces « parvenus » qui n'a jamais fréquenté aucune école, qui n'a rien hérité de ses parents, compte aujourd'hui parmi les plus importants fabricants de Riga. Mais jamais il ne s'est laissé impressionner par sa richesse. Cette richesse ne lui sert qu'à réaliser les projets les plus grandioses pour la culture intellectuelle de son peuple. Il a fondé des écoles, une maison de retraite pour les auteurs, les artistes, et surtout il a bâti une magnifique Maison du Peuple, qui ferait honneur à n'importe quel pays. Il a gardé ses habitudes simples. Et dans son activité inlassable, il trouve le temps de se tenir au courant des événements intellectuels du monde entier, même en philosophie.

On est un peu étonné par de tels récits. A chaque instant, dans la conversation, on entend des propos comme ceux-ci : une telle a été la première à aller au gymnase, une telle a été la première à aller à l'université, et ce sont des personnes de 40, 50 ans. C'est comme si une famille étant à table, un de ses membres avait vécu au moyen âge, un autre au

dix-neuvième siècle, un autre aujourd'hui, et tous seraient vivants...

L'impossible est réel. — Du reste, le fait est incontesté.

2. La fameuse « libération » de 1819 avait peu à peu créé une situation plus difficile, plus insupportable que toutes les situations précédentes. Il y eut des soulèvements ; de 1841 à 1866, il fallut envoyer six fois des troupes pour apaiser les révoltes agraires. Pendant ce temps l'état économique du pays se transformait.

En 1840, après plusieurs mauvaises récoltes, il y a une famine. Les paysans, qui n'ont pas le droit de sortir de chez eux, vont à Riga. Ils se mettent à genoux devant le gouverneur. Ils sont fouettés et renvoyés.

Les esprits se troublent. Y aurait-il avantage à se convertir au rite russe orthodoxe ? à émigrer ? Certains popes favorisent ces illusions. La désillusion est cruelle. La répression parcourt les campagnes le fouet à la main. C'est en 1840-1848.

Enfin arrive la grande date, 1860, l'année où le tzar Alexandre II, le Libérateur, abolit le servage en Russie.

Pour la Lettonie, 1860 n'est pas, comme pour la Russie, une date précise. C'est une époque, à laquelle aboutit un mouvement faussé, entravé, et de laquelle part une série de mesures qui régularisent et transforment le mouvement.

En 1856, il y a quatorze étudiants Lettons à Dorpat. — Alors est fondé le premier journal letton.

En 1863 une loi permet aux paysans d'aller d'un gouvernement dans un autre. — En 1864 une loi règle la vente des terres. En 1865 une loi interdit de punir les valets *(Knechte)* de peines corporelles. — Cette interdiction avait

déjà été faite en 1861-1862 au sujet des fermiers.

1866 est une date capitale ; elle inaugure l'autonomie, une certaine autonomie des communes rurales. Et dès lors, il y a, en haut, le *Landtag*, en bas, l'assemblée de la commune. — Le Landtag est l'organe de la noblesse ; il est la représentation de tous les seigneurs baltes immatriculés, et parfois de quelques autres nobles. Il s'occupe de « tout ce qui concerne les droits, les intérêts, et les institutions de la noblesse, ou le bien de tout le pays » (1). D'abord eux, les nobles, eux à part, et au-dessus des autres, puis tout le pays. Le *Landtag*, c'est un faux parlement, car il ne représente qu'une classe de la population, les nobles. *Land-tag* veut dire « journée du pays », où se réunit le pays, ceux qui le représentent. Il semble dès lors que, dans le pays, les nobles seuls comptent.

La commune, instituée par la loi de 1866, entretient l'école primaire, l'asile des pauvres. Elle élit un tribunal qui fonctionne dans la maison communale. Aux élections, pour les différentes fonctions dans la commune, prennent part les seuls paysans propriétaires. Quant aux paysans qui ne sont pas propriétaires, ils fournissent un électeur par 10, et ne peuvent être eux-mêmes élus. — Le seigneur ne fait pas partie de la commune. Mais jusqu'en 1888-1889 l'administration des communes est sous l'inspection de la noblesse. C'est la russification qui a soustrait les communes aux seigneurs, et les a placées sous l'inspection de fonctionnaires russes.

Quant aux villes, jusqu'en 1860 elles avaient gardé un caractère allemand, par le fait que les Lettons, étant rivés au sol par les lois féodales,

(1) Selon le manuel allemand de Tornius, o. c., p. 65.

ne pouvaient émigrer dans les villes. De plus, dans les villes, les allemands seuls pouvaient avoir les droits du citoyen. Les Lettons n'étaient pas admis dans les corporations de métier. — Après les réformes agraires, le nombre des Lettons, habitant les villes, croît d'année en année. Par exemple, en Courlande, il y en a 17,3 0/0 en 1863; 29,4 0/0 en 1881; 40,7 0/0 en 1897. Avant la guerre, en prenant toutes les villes de la Lettonie, il y avait en moyenne 50 0/0 de Lettons, contre 50 0/0 de Russes, d'Allemands, de Polonais, de Lituaniens, de Juifs, etc. — En 1875, la loi russe détruisit le caractère allemand des villes.

Dès lors apparaît une bourgeoisie lettone, qui croît et s'enrichit très vite, grâce à son intelligence, son ardeur au travail et son esprit d'entreprise. Elle commence à lutter aux élections contre les allemands, pour les places dans les conseils des villes. Dans la plupart de ces conseils, les Lettons avaient fini, avant la guerre, par conquérir la majorité, et ils l'auraient eue presque partout, s'ils ne s'étaient pas trop souvent divisés entre eux, et si les allemands n'avaient usé de procédés semblables à celui que nous révèle, avec sa naïveté inconsciente et habituelle, le manuel allemand que nous avons cité. Le voici : « Comme la plupart des allemands sont propriétaires, ils ont plus d'avantages dans les élections. De plus on se sert d'une manœuvre habile [le manuel dit bien : *ein geschicktes Manöver*] pour procurer aux allemands qui n'ont pas de biens immobiliers, le droit de voter. Ceux qui ont de grands biens, les parcellent et cèdent des parties valant le prix exigé par la loi, en propriété *nominale (nominell als Eigentum)* à ceux qui ne possèdent rien. De cette façon on est arrivé dans les grandes villes à conserver la prépondérance

dans l'administration » (1).

3. Si insuffisante, si compliquée, si capricieuse, si variable, et souvent si incohérente que puisse nous paraître toute cette législation, il n'en est pas moins vrai qu'elle a permis aux paysans de devenir riches entre 1870 et 1880, grâce à leur caractère, et tout particulièrement grâce à leur travail intense, qui n'est certes pas une de leurs aptitudes les moins caractéristiques. Il faut bien comprendre, en effet, ce que signifient ces mots : *travail intense*. En été, il arrive souvent au paysan letton de travailler de 3 heures du matin à 11 heures du soir avec une sorte de fébrilité. Une paysanne lettone se trouvait, il y a quelques mois, en Suisse avec une famille lettone. Et un des principaux amusements de la dite paysanne était de se mettre à la fenêtre du chalet, et de regarder travailler le paysan suisse. Celui-ci est un rude travailleur. Mais la paysanne lettone n'en pouvait rassasier ses yeux, et elle riait : il lui semblait que ces gens-là passaient leurs journées à s'amuser et à se reposer (2).

---

(1) Tornius, p. 71. — Depuis une dizaine d'années, les Lettons ont la prépondérance dans les petites villes.

(2) Un letton a bien voulu m'envoyer la traduction d'un article paru dans le journal letton *la Nouvelle parole*, du 26 août (8 sept.) 1916. Il me fait observer qu'il aimerait mieux dire *Latvien* que *Letton*, parce que depuis des siècles ceux que nous nommons Lettons, appellent leur pays *Latvia* et non *Lettonia*. Cependant, pour ne pas troubler mes lecteurs, je conserve le nom usuel.

Le journal letton a reproduit un article d'un journal russe, dans lequel un russe, dont le père a donné asile à la famille lettone, Leepa, réfugiée de Courlande, raconte ce qu'il a vu de ses propres yeux. « Jusqu'à ces derniers temps, je n'avais des Lettons qu'une impression confuse, et tout à fait fausse... Contrairement à ce que je croyais d'après des livres d'enseignement mal informés, cette nationalité est polie, honnête, énergique, aime le travail...

En 1868 est fondée à Riga la Société lettone la plus importante, qui sera le centre, le foyer de la vie lettone. Les sociétés se multiplient, en particulier les sociétés de chant, — qui donnent des fêtes, où tous les chœurs de la Lettonie se rencontrent et chantent pendant deux ou trois jours, — et les sociétés de crédit mutuel, qui fournissent de l'argent aux activités lettones.

En même temps un groupe de patriotes créait toute une petite littérature en russe et même en allemand. De 1860 à 1870, les bro-

---

Nous pouvons beaucoup apprendre des Lettons. Quand je suis arrivé du Midi vers les régions baltiques, j'ai été frappé de la grande détresse des refugiés lettons. Il fallait une très forte volonté pour résister à l'insurmontable émotion produite par ces scènes qui désespèrent l'âme. D'accord avec les miens, j'ai offert à un refugié courlandais, M. Leepa, cultivateur, et à sa famille (femme, fils et fille), l'hospitalité chez mon père. Dès que M. Leepa et sa famille ont été au village, j'ai commencé à recevoir des miens des lettres pleines d'étonnement. On constatait chez ces Lettons un amour du travail tel qu'on n'avait jamais rien vu de pareil. Le jardin qui était très mal tenu fut en peu de temps tout transformé. M. Leepa apporta quelques perfectionnements aux charrues, et aux herses du pays, et les habitants du village les imitèrent bientôt. Avec des tiges de bois, dont personne ne faisait rien, M. Leepa se mit à confectionner des paniers. Il indiqua l'usage d'un séparateur de la crème et du lait. Sa femme et sa fille tricotaient des bas, des gants, etc. Elles étaient très habiles à tisser. M. Leepa avait apporté de Courlande de la laine d'une qualité telle qu'elle étonna tous les habitants. On m'écrivait : « C'est de la soie et non de la laine », et on m'a demandé d'en envoyer à n'importe quel prix ».

Un peu plus loin, l'auteur russe cite la lettre d'un de ses amis lui écrivant que les réfugiés lettons sont considérés au village, comme des gens extraordinaires. On ne pouvait pas croire qu'en Russie il y eût des travailleurs si intelligents. Ils ont fait pousser des légumes tellement merveilleux qu'ils paraissent meilleurs cultivateurs que « les petits frères » bulgares eux-mêmes... Après avoir reproduit cet article russe, le journal letton ajoute : « Cet éloge flatteur, dicté par l'enthousiasme, est, dans une certaine mesure, exagéré ».

chures sur les questions lettones se succèdent rapidement, et initient le public des pays voisins à l'histoire lettone. Ces brochures aujourd'hui sont épuisées. « Elles conservent le premier rang dans la littérature allemande pour ce qui concerne la vie de la Lettonie. »

En tête de ces grands patriotes, il faut placer Kr. Waldemars. Entré au Gymnase, à l'âge de 28 ans, par une autorisation spéciale du gouverneur, c'est lui qui fonda le premier journal letton, lequel fut imprimé à Pétrograd pour échapper à la censure des germano-baltes. L'influence de ce journal fut immense. Après quatre ans, les germano-baltes obtinrent sa suppression.

Waldemars attira l'attention du gouvernement russe sur le développement de la marine. Il fut chargé d'élaborer un projet qui fut adopté. Et c'est lui qui organisa sur des bases solides la marine russe. Il fit fonder une série d'écoles maritimes sur les bords de la Baltique. — Waldemars, né en 1825, est mort en 1891. Sous son nom, il écrivait toujours le mot *letton* (1).

A côté de lui se trouvait son ami Barons, né en 1835 (il vit encore), qui a passé sa vie à recueillir les chants nationaux.

Le groupe des patriotes fut dispersé sur la dénonciation des germano-baltes.

4. Si nous ne notions pas ici l'année 1880,

---

(1) Un Letton m'écrit : « Si vous parlez de Waldemars, soulignez le fait que c'était notre premier homme avec une tête d'homme d'Etat. Il a compris la signification des provinces baltiques pour la Russie ; il a compris le rôle important de la Lettonie pour l'avenir, s'il lui était donné de travailler d'accord avec le gouvernement russe. Il a été le premier à entamer la force allemande dans les provinces baltiques, et à poser les bases du relèvement matériel des Lettons, en créant dans les provinces baltiques des écoles de navigation et une flotte marchande ».

les germano-baltes nous accuseraient de taire précisément ce qui, à leurs yeux, légitime leur réclamation et leur conduite actuelle. 1880 est l'année de la *russification*. Nous en dirons... ce qu'ils en disent eux-mêmes : « Si cette brusque et violente destruction de tous les moyens allemands de culture n'était pas intervenue comme une catastrophe, il se serait produit une germanisation (*Eindeutschung*) si vaste et si naturelle, que les buts d'avenir, auxquels tendaient les conducteurs prévoyants du développement allemand de la Kultur dans les provinces baltes, auraient été atteints à peu près au moment où a éclaté la terrible guerre mondiale (1) ». Ainsi s'exprime le plus violent pangermaniste, le « gendarme d'honneur » de l'abominable répression de 1906. D'après lui, la russification est intervenue juste à temps pour déjouer les plans des pangermanistes annexionnistes (2).

Naturellement, tout en reconnaissant que, de l'aveu même des germano-baltes, la russification des provinces baltiques était une nécessité vitale pour le gouvernement russe, nous sommes loin de vouloir faire entendre que cette russification nécessaire a été accomplie par des moyens parfaits et eux-mêmes nécessaires. En réalité, la russification des écoles eut les effets les plus fâcheux. Il s'agissait d'apprendre à l'enfant à parler russe, beaucoup plus que de développer son intelligence. Il devait ou parler russe, ou rester muet. Les

(1) *Das Neue Deutschland*, o. c., p. 65.

(2) Notons cet autre aveu : « Jusque vers 1860, la plupart des Baltes n'avaient pas l'idée qu'ils appartenaient à la Russie ». Et dès qu'ils s'en aperçoivent, ils désirent en être délivrés par les Allemands. « En conséquence, on pensa que la Prusse et l'Allemagne, après avoir délivré le Schleswig-Holstein et l'Alsace-Lorraine, se souviendront aussi de leur ancienne colonie de l'Est. » *Das Neue Deutschland*, p. 54.

inspecteurs ne parlaient pas (et ne parlent pas encore) letton. Beaucoup de maîtres lettons furent obligés de donner leur démission. Et il y eut recul en fait d'instruction. Ajoutons qu'à la Cour de Justice les juges ne parlent pas letton. C'est par l'intermédiaire d'un interprète que le Letton peut défendre sa cause...

A un excès répondait un autre excès, et bien que les Lettons préférassent les Russes aux Germano-Baltes, la vie nationale lettone traversa une crise.

Et alors, comme un malheur ne vient jamais seul, commença à s'introduire l'idée de classe. L'Allemagne fait à la Lettonie un nouveau don de sa Kultur, et pas le moins dangereux : le Marxisme (1). Dans les fabriques, il y a un prolétariat. En 1890, se crée un journal socialiste. Il va y avoir les démocrates et les social-démocrates.

Les Social-démocrates s'organisent admirablement en Marxistes ; fidèles au programme d'Erfurt, ils se dressent contre tous ceux qui ont des buts nationaux. Ils s'efforcent de persuader au peuple que tous les « nationalistes » sont des réactionnaires, et qu'il faut secouer leur influence. — Dans les meetings de 1905 les chefs socialistes n'admettent pas qu'on chante l'hymne national : « Dieu, bénis la Lettonie ». Anti-nationalistes et anti-religieux, ils combattent la bourgeoisie démocratique lettone plus encore que l'aristocratie allemande. — Au surplus, les proclamations social-démocrates de 1905 s'impriment dans une imprimerie allemande, là même où s'imprime un

---

(1) La Révolution actuelle attire l'attention sur ce fait. En réalité, il n'y a pas eu une seule emprise de l'Allemagne sur la Russie, il y en a eu deux : l'emprise par en haut, bureaucratique, et l'emprise par en bas, révolutionnaire. Actuellement, c'est dans cette seconde emprise que l'Allemagne met son espoir pour restaurer la première : par l'anarchie extrémiste à la réaction.

journal allemand très réactionnaire. — Et d'une manière générale (volontairement ou involontairement) le mouvement socialiste-internationaliste et anti-nationaliste fait le jeu des Allemands.

Sans doute, et surtout dans les campagnes, le mouvement reste national. Malgré tout, les internationalistes marxistes en avaient troublé la pureté. Et avec la révolution, il y eut les excès de la Révolution de 1905 (1).

5. Que fut cette révolution? Naturellement, il y a deux versions. Selon la version germano-balte, ce fut un simple mouvement révolutionnaire, — voire républicain! On peut penser l'effet que ce mot et cette idée pouvaient faire en Russie. — Selon la version lettone, la cause profonde fut celle-ci : l'organisation politique était devenue un vêtement, qui n'allait plus à la taille et à la force de la nation, rajeunie et grandie. Le vêtement craqua. Ce fut un mouvement confus, créé par les lois mêmes de l'évolution sociale, qui était contrecarrée. Quand le cours d'un fleuve est barré, le fleuve déborde.

En réalité, nous avons ici, une fois de plus, affaire à l'épisode d'un vaste mouvement poli-

(1) Les événements actuels donnent à ces événements de 1905 une signification singulièrement instructive. Ce qui se passe, c'est ce qui s'est passé. Alors et aujourd'hui, d'abord un mouvement de simple libération. Puis, alors comme aujourd'hui, les éléments plus ou moins allemands et ultra-révolutionnaires se mêlent aux éléments nationaux. — Puis, alors comme aujourd'hui, l'anarchie, servant les intérêts allemands, en veut à la bourgeoisie et à tout ce qui est national. Espérons que la ressemblance s'arrêtera-là. — C'était l'emprise allemande par en bas, laquelle en ce moment menace la fortune de la Russie. — Aujourd'hui le parti socialiste letton est divisé comme partout en internationalistes ou pacifistes, et en socialistes nationaux. Parmi ceux-ci, les patriotes trouvent de fermes et puissants soutiens.

tico-social qui affecte toute la Russie. Et, une fois de plus, c'est singulièrement important (1).

La malheureuse guerre russo-japonaise se déroulait en 1904 et 1905. Les désastres provoquèrent des barricades à Moscou, une émeute à bord du vaisseau de guerre le « Prince-Potemkin », et amenèrent le gouvernement à songer à des réformes.

Déjà, en 1903, avait paru un Manifeste promettant une certaine tolérance pour les croyances non orthodoxes, une revision des lois sur la presse. — En 1904 (12 décembre), un autre Manifeste promit d'améliorer les conditions de la vie des paysans, de la vie des ouvriers, d'introduire l'assurance de leur vie, d'établir les bases d'un ordre général et de sécurité personnelle. — En 1905 (18 juin), une résolution ministérielle permit de fonder des écoles privées, avec les langues nationales comme langues d'instruction. — Et enfin, le 17 octobre 1905, parut le fameux Manifeste qui promettait une constitution et les réformes les plus nécessaires.

Ce fut un enthousiasme indescriptible ; les gens devenaient comme fous.

Les social-démocrates répandus et organisés dans les provinces baltiques, profitèrent de cette effervescense, convoquèrent des meetings, prêchèrent le changement radical dans la vie sociale, politique, économique, et dirent au peuple de prendre lui-même toutes ces libertés. Les journaux commencèrent à paraître sans se soumettre à la censure. Du 10 au 13 novembre, eut lieu le congrès général des maîtres d'école, qui décida d'introduire l'enseignement nouveau en langue lettone. Du 19 au 20 décembre eut lieu le congrès des

(1) On peut faire dater de cette tentative de révolution en 1905, les débuts de l'agitation révolutionnaire qui a abouti à la grande révolution de 1917.

délégués des communes. On décida d'écarter les administrations en exercice, et de les remplacer par des comités d'exécution, à l'élection desquels participeraient les hommes et les femmes adultes.

Dans ces congrès il y avait jusqu'à 1.800 participants et les social-démocrates y étaient les maîtres. Toute opposition était étouffée par des cris et des sifflets.

De son côté l'administration restait silencieuse et immobile. Beaucoup de délégués retournèrent chez eux, ayant la conviction que le gouvernement ne désapprouvait pas ces résolutions. — Les comités furent élus. Le gouvernement continua à se taire. — Le désordre commença.

Ces désordres furent particulièrement graves en Lettonie : 1° parce que la Lettonie était le pays le plus avancé économiquement et intellectuellement, et le plus en retard politiquement. Il n'y avait pas même les Zemstvos, introduits dans le reste de la Russie en 1860 ; 2° parce qu'en Lettonie, il y avait l'opposition nationale entre les Lettons et les barons baltes ; 3° parce que, ajoutent les publicistes lettons, les barons baltes avaient excité les passions, avaient dénoncé les Lettons comme des séparatistes, etc. — Ainsi fut amenée la catastrophe.

Les révolutionnaires fervents arrachèrent l'aigle impérial pour montrer qu'une ère nouvelle commençait. Il y avait des grèves d'ouvriers des chemins de fer, de la poste. Pendant quelques semaines les communications furent suspendues dans toute la Russie. Et les rumeurs étranges se répandaient.

Là où les seigneurs avaient, d'avance, fait venir, pour les défendre, des Cosaques ou des Circassiens, une foule irritée incendia des châteaux, sous la conduite d'un agitateur venu on ne sait trop d'où. — D'autres châteaux,

auxquels la population avoisinante ne voulait pas de mal, eurent le même sort. Les révolutionnaires entraient dans les églises, troublaient le culte. Il y eut un certain nombre de meurtres et d'incendies.

Ce qui est certain, d'après le témoignage des plus violents adversaires des Lettons, d'après le témoignage des barons baltes eux-mêmes, c'est que les barons baltes furent furieux de la prudence et de la condescendance dont le gouvernement russe fit preuve dans la grande crise. Ils virent dans le ministre Witte un traître, ni plus ni moins.

« En temps ordinaire, raconte le porte-voix des barons baltes, le mouvement aurait été combattu par les tribunaux et la police. Cela ne parut pas possible. Plus fâcheuse encore fut la conduite des gouverneurs Swerbejew et Paschkow, qui maintinrent obstinément la fiction qu'il s'agissait seulement de « troubles agraires ». Le gouverneur de Livonie, Paschkow, déclare que « plus importante que toutes les mesures de répression était l'amélioration immédiate de la situation des travailleurs de la campagne ». Tous les efforts des barons baltes pour persuader au gouverneur que le sort des paysans était excellent furent vains. « Il en resta là obstinément ; dans son gouvernement ce n'étaient que des troubles agraires, et l'administration pouvait les apaiser, à la satisfaction générale, par des concessions des seigneurs et par un traitement bienveillant ». Et le gouverneur « ne voulut pas même essayer d'écraser avec énergie le mouvement » (1).

Et voici le portrait que trace du gouverneur

(1) *Die lettische Revolution*, 2e édit. 1908. — L'ouvrage est anonyme, mais il est pourvu d'une introduction par le fameux professeur, d'origine balte, Dr Theodor Schiemann, II, p. 171, 172, 200, 289.

Ssologub, le gros pamphlet germano-balte : « C'était un officier d'état-major savant, et un doctrinaire pédant, sans énergie, *par principe humain (aus Princip human)*, un homme de la table verte et des discours fleuris, à peu près la personnalité la moins qualifiée pour le poste nouvellement créé de gouverneur balte. En tout cas un homme selon le cœur de Witte, qui l'avait « inventé », et qui, comme nous l'avons appris de sources dignes de confiance, lui avait *donné* l'ordre de traiter avec grands ménagements *(fein säuberlich)* les « révoltés ».

« Humain par principe », donc disqualifié ! — Il n'est pas besoin de lire entre les lignes pour se rendre compte de la violence des sentiments qui animaient les germano-baltes. Et si tel est l'aveu, que devait être la réalité ? Ainsi se trouve vérifiée l'accusation des Lettons : les germano-baltes ont tout fait pour exciter les esprits.

Un second fait qui ressort des récits germano-baltes eux-mêmes, c'est que s'il y a eu trop de violence et d'attentats, les révolutionnaires ont parfois montré de curieux sentiments. — En général rien n'enivre comme la vue du sang. Au contraire, la vue du premier sang dégrisa les révolutionnaires lettons, d'après le pamphlet germano-balte. « Dès que la première fumée du sang se fut dissipée, les révolutionnaires reculèrent devant une exécution en masse, et se contentèrent de multiplier les réunions populaires et les séances des tribunaux, jouant avec la vie des personnes » (1).

Et voici un des cas les plus célèbres. Un

---

(1) *Ibid.*, p. 252. — La question de fusiller les barons prisonniers fut discutée. On décida de les relâcher. Parmi eux, plusieurs sont accusés par les Lettons de s'être faits « gendarmes d'honneur » et d'avoir dénoncé, ou même fusillé, quelques-uns de ceux auxquels ils devaient la vie.

certain nombre de barons, avec des Cosaques qu'ils avaient loués, s'étaient défendus les armes à la main. Ils furent obligés de capituler. Pris en pleine bataille, allaient-ils être passés par les armes? Pas du tout. Les chefs révolutionnaires, pour les sauver de la fureur populaire, les conduisirent dans le château de Kokenhusen et les y gardèrent prisonniers. C'est un des héros de la bataille et de la captivité, un *Oberleutenant*, qui a raconté cette captivité dans la *Strassburger Post*, 1906. « La nourriture était simple, mais abondante et propre... Le comité vint tous les jours nous voir et s'informa de notre état; et demanda si nous désirions quelque chose. Je ne puis pas faire autrement que de le reconnaître, les chefs se sont conduits très convenablement, et ont cherché toujours à améliorer notre situation » (1). — C'est un ennemi violent et frémissant qui parle.

6. Finalement, au milieu de décembre 1905, l'état de guerre fut proclamé dans les Provinces baltiques, et à la Révolution, qui avait duré environ deux mois, succéda la réaction. Les Lettons prétendent que 3.000 d'entre eux furent tués.

C'est déjà à partir du 13 mars 1905, — donc avant que la révolution eut vraiment éclaté, — que les germano-baltes, outre les Cosaques et les Circassiens qu'ils avaient appelés, avaient introduit un régime de « *protection* renforcée », avaient occupé des postes de policiers et de gendarmes (depuis le 7 juillet), avaient pratiqué des perquisitions, attaqué des paysans, etc.

Cette organisation des barons germano-baltes en corps de policiers et de gendarmes

---

(1) Le récit est reproduit dans le pamphlet, p. 250-252.

est ce que les révolutionnaires ont le plus reproché aux seigneurs (1). Or nous avons vu que les défenseurs des germano-baltes les félicitent tout spécialement d'avoir manifesté cet instinct de policier et de gendarme. C'est, disent-ils, leur originalité et leur honneur spécial.

Un « *appel au monde civilisé, relativement aux férocités commises dans les provinces baltiques* » fut lancé par « l'union sociale-démocratique lettone ». — On croirait lire un appel en faveur des Arméniens. Naturellement on ne peut accepter comme une histoire sans exagération ces pages accusatrices. Mais si la moitié, le quart est vrai, c'est encore effrayant. Je ne citerai qu'un alinéa : « Jamais les « expéditions de châtiment » n'auraient atteint ce degré de férocité, si elles n'avaient pas été dirigées par les hobereaux allemands de ces provinces (2). Ces féodaux corrompus voyageaient par toutes les provinces baltiques, habillés en officiers, en compagnies de cosaques et de dragons ivres pour rédiger les listes des « coupables ». Ce sont eux qui de leurs propres mains, incendiaient les maisons, et fusillaient ou pendaient les paysans, là où les cosaques eux-mêmes refusaient d'obéir (3).

(1) « Au premier jour de la contre-révolution les barons baltes demandèrent et obtinrent la permission de se mettre, en qualité de « gendarmes d'honneur », à la tête des détachements de l'expédition pénale, envoyée dans le pays par le gouvernement russe ».

(2) Les localités visitées par les dragons, conduits par des officiers d'origine russe, purent s'estimer heureuses, car où ceux-ci infligeaient des coups de fouet, les fils des hobereaux des provinces baltiques ordonnaient la mort. « Ce ne fut pas une bataille, ce fut une tuerie, s'écrie avec enthousiasme, dans une brochure allemande, l'un de ces tristes héros ».

(3) Un « baron balte » a protesté en ces termes : « Quelques feuilles ont osé affirmer : Les méfaits et les horreurs des Cosaques, des Kalmyckes et des Circassiens doivent être mis au compte des barons baltes ». *Das Neue Deutsch-*

Ils portaient, comme coupables, sur leurs listes les gens les plus paisibles, dont le crime était d'avoir refusé autrefois, dans des temps pacifiques, de s'humilier devant le seigneur, ou d'avoir eu quelque procès avec lui ». — Suivent des noms propres et des précisions, que nous supprimons.

La violence imposa vite la paix. Et l'on recommença à relever les ruines. Mais que d'hommes manquaient ! Ils étaient dans les prisons qui regorgeaient, ou bien ils étaient en exil. A partir de ce moment, on trouve dans les grandes villes d'Europe ou d'Amérique des colonies lettones plus ou moins importantes. — Et puis, en Lettonie, il n'y avait guère de route au bord de laquelle ne se dressât pas quelque pin, orné de petites couronnes de fleurs des champs. Là quelque Letton avait été fusillé.

La vie reprenait son apparence normale. Mais les épreuves n'avaient fait que changer de forme. Les social-démocrates avaient un programme, celui qu'ils avaient reçu d'Erfurt (1), et auquel ils obéissaient, comme si ç'eût été les dix commandements de la Bible. — Les autres groupes lettons essayèrent de fonder divers partis politiques. On se groupa suivant les tempéraments autour de diverses institutions nationales, journaux, banques, sociétés, et l'on se divisa pour des personnes plus

---

land, p. 55. — Et le 14 fév. 1906, à la tribune du Reichstag, au moment où les barons baltes s'illustraient dans la répression sanglante, Bebel s'écria : « La noblesse balte est particulièrement haïe dans la Russie entière, parce qu'elle a toujours fourni au gouvernement russe ses pires oppresseurs ». Et Bebel nommait ces « hommes de violence », les Plehwe, les Wahl, etc. (Cité par Duckmeyer, o. c., p. 41, qui accuse Bebel d'exagération démocratique et de non sens).

(1) Toujours l'emprise allemande par en bas.

que pour des idées. Les ambitions se heurtèrent.

En même temps la réaction avait enlevé beaucoup d'illusions, surtout aux jeunes. Les jeunes avaient été très entraînés par les social-démocrates. Collégiens et étudiants avaient joué un grand rôle au moment de la Révolution. Des centaines furent chassés, mis en prison. Ils avaient suivi les chefs comme des prophètes. Au moment du danger, les chefs disparurent. Et alors ce fut une profonde crise morale par laquelle passa la jeunesse. — La social-démocratie perdit son influence, elle la perdit entièrement à la campagne.

Pendant ce temps que devenait la féodalité balte ?

A la fin de son travail si documenté, Ad. Agthe écrit comme conclusion : « Il ressort de notre étude que les ouvriers de la campagne en Livonie ont encore aujourd'hui à remplir beaucoup d'obligations, qui remontent à l'époque du servage *(Frone)* ; et que d'une façon générale leur situation montre beaucoup de traces de l'époque de la féodalité *(Gutsunterthänigkeit)*. Il suffit de rappeler la longueur de la journée de travail, les corvées sur les chaussées, le transport gratuit des produits, le service gratuit du travail de la terre *(Scharwerk)* pour les femmes domestiques, le système des permis de circulation, la bastonnade, etc. ».

L'aristocratie a encore les privilèges économiques que voici : le monopole des entreprises industrielles et commerciales, les foires, les distilleries, les moulins, etc., ne peuvent être établis que sur le sol appartenant aux seigneurs. — Les forêts appartiennent presque tout entières aux seigneurs. — Les seigneurs ont le privilège de la chasse, de la pêche, même sur la propriété des fermiers-paysans. Le seigneur a des privilèges en fait d'impôts, et le paysan

a des privilèges en fait de corvées (1).

« Et toutes ces servitudes sont aujourd'hui plus pénibles que du temps du servage, parce qu'elles correspondent à un régime économique disparu depuis longtemps » (2).

Alors le peuple Letton se tourna du côté de l'activité économique. Les sociétés de crédit grandirent en importance. Chaque année s'élevèrent à Riga de nouvelles maisons magnifiques, dont les propriétaires étaient Lettons. A la campagne les petites sociétés agraires se groupèrent en deux grandes sociétés. On appliqua les méthodes de culture les plus nouvelles. Et l'on se demanda si l'esprit national n'allait pas s'enliser dans un matérialisme pratique.

Pour être rassuré il n'y a qu'à voir ce qui s'est passé au moment de la guerre. « Les biens matériels se sont écroulés, le peuple s'est levé avec plus d'enthousiasme que jamais, plus que jamais il a foi dans son avenir ».

VI

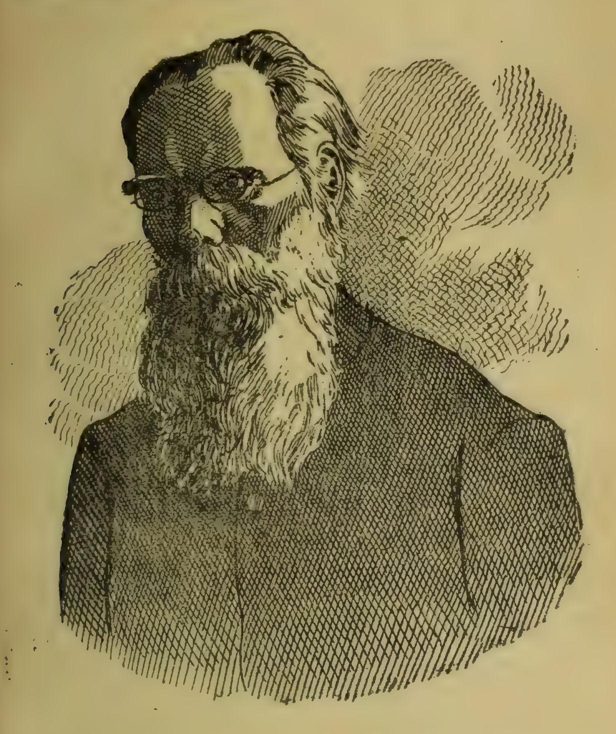
La Vie intellectuelle

Ce que les Lettons considèrent comme la

(1) Par un décret impérial de septembre 1916, ces privilèges viennent d'être abolis.

(2) Agthe, p. 175. — En nous séparant du Dr Agthe, notons que, très naturellement, les pangermanistes ont essayé de discréditer un témoin si important. Et la *wöchentliche Zeitschrift, der Osten* (Berlin, Heft 8, p. 279, dans un article intitulé *Letten und Esthen*), écrit : « Ce très jeune savant se vit prié, il y a peu d'années, d'abandonner le séminaire d'un des plus importants professeurs d'économie politique de Berlin ». Et quel était son crime ? « Parce que sa méthode d'investigation, à propos des questions agraires en Livonie, se montrait non scientifique ». En termes plus clairs cela veut dire que Agthe ne professait pas le *credo* pangermaniste. Il n'y a là rien de nature à le disqualifier : au contraire. Et nous savons qu'il a eu beaucoup à souffrir des pangermanistes.

plus belle « fleur » de toute leur culture, intellectuelle à la fois et sociale, c'est leur poësie et leur musique.



KR. BARONS

1. Le vénérable collectionneur des chants lettons, Krischjanis Barons, a réuni plus de 30.000 chants populaires qui, avec leurs nombreuses variantes, forment plus de 200.000 chants distincts. « Leurs origines se perdent dans un passé peut-être plus reculé que celui de la poésie des Indes ». Cette collection a été publiée par l'Académie des Sciences de Pétrograd, et remplit 5 gros volumes, avec 5.900 pages.

Il y a des chansons pour les enfants, les berceuses, « avec une forme très riche et une

imagination délicieuse ». — Il y a des chansons sentimentales, « que les gars dédient aux belles filles, travailleuses et vertueuses. Partout éclate le sentiment profond, la conviction de la nécessité d'un corps sain et d'une âme saine pour avoir droit au mariage. Et quelle ironie mordante, quelle gaîté ! » — Il y a des chansons de mariage; car, pour les anciens Lettons, ce n'est pas une affaire facile, ni simple. Passion des jeunes, sagesse des vieux. « Est-ce que la belle-fille sera une bonne épouse et une bonne mère, d'un esprit vif et gai ? Est-ce que le futur gendre sera un homme courageux, sérieux, vertueux ? »

Parmi les autres chansons, il y a lieu de signaler celles où il est question de la mort. « La mort est attendue avec le calme le plus philosophique ». « Coutumes et conceptions de la vie et de la mort, se rapprochent d'une manière frappante des idées hindoues ». — Et les chansons, où il est question de la terre. « La terre s'ouvre pour accueillir l'homme, comme la mère accueille son enfant fatigué, et berce sa tête en le caressant avec douceur. La poésie lettone a trouvé les plus belles paroles pour exprimer tout l'amour illimité pour la sainte terre, notre mère à tous (1) ». Les Lettons, comme on sait, sont avant tout un peuple de paysans.

A côté du jugement du letton K. Barons, il faut placer celui de l'Allemand Herder. « Les Lettons ont un penchant irrésistible à la poésie, et ma mère ne contestait pas que la langue lettonne, ne fût déjà à moitié de la poésie. Elle ne pouvait pas nier que les plus vulgaires Lettons, quand ils sont joyeux, « prophétisent », c'est-à-dire parlent en vers. —

(1) Ces réflexions sont empruntées à la petite étude de K. Barons lui-même, « *Les chansons populaires lettones* », dans les *Annales*, o. c., p. 241-243.

La poésie et la musique des Lettons sont originales, et témoignent de la nature, qui a été et est encore leur maître. — En dehors de leurs chants politiques, c'est-à-dire de ceux qui sont chantés dans des occasions particulièrement solennelles, ils improvisent la plupart de leurs poésies. Celles-là ont tout l'humour satyrique, parfois aussi mordant, des chants de la rue en Angleterre. Par contre, dans leurs chants d'amour, ils ont tout ce que peut donner la plus délicate mélancolie amoureuse. Ils savent noter si adroitement les plus petits détails secondaires, les premières et les plus simples émotions du cœur, que leurs chants émeuvent extraordinairement ». — Herder signale ensuite tout particulièrement les énigmes lettones. « Cette agréable occupation, qui exerce l'intelligence par les preuves de l'humour vrai, est très familière aux Lettons, et l'était sans doute encore plus à leurs pères ». « Les lecteurs sachant combien il faut faire exactement attention à la nature de deux choses, dont l'une doit être cachée dans l'autre, quelle exactitude il faut observer pour ne pas dépasser le troisième terme de la comparaison, de quelle prudence il faut user dans le choix des expressions pour composer une énigme, de façon que celui qui écoute comprenne tout de suite la parfaite ressemblance entre l'image et l'original, ces lecteurs-là, dit-il, s'étonneront que chez un peuple ignorant et sans culture, on rencontre des preuves d'une plaisanterie qui ferait honneur aux nations les plus intelligentes » (1).

Il faudrait donner des exemples. Malheureusement — pour l'étranger — la poésie lettone est surtout populaire et lyrique. Dès lors presque tout son charme est dans l'expression,

(1) Ces citations se trouvent dans Herder, *Lebensläufe nach aufsteigender Linie*, et dans *Gelehrte Beiträge*, 1764.

dans les mots particuliers, qui réveillent dans le cœur du peuple des sentiments d'une intimité dont l'étranger ne peut se douter. Il n'y a pas de vraies traductions. — Cependant parmi la cinquantaine de chansons très courtes — elles le sont presque toutes — que l'on a bien voulu me traduire, je vais citer quelques chansons de travail, quelques chansons sur les seigneurs, et une chanson de fiancés.

« Tant de travail, tant de travail !
Quand pourrais-je le finir ?
Je ne peux célébrer ni le soir sacré,
Ni le dimanche.
— Quand tu auras fini ta rude journée
Va-t-en, ma fille, à la maison.
Jamais il ne manquera du travail pour le sei-
[gneur,
Comme il ne manque jamais de tourments dans
[l'enfer.
— Il fait sombre, il fait sombre.
Comment arriverai-je à la maison,
Les étoiles ne scintillent pas,
La lune ne brille pas.
Il n'y a que du chagrin, il n'y a que du chagrin.
Où prendrai-je de la joie ?
Et Dieu gronde encore
Au delà de la grange du château.
Déchire l'air, ô tonnerre !
Donne de la lumière,
Pour qu'en traversant la forêt de pins
Je puisse gagner la maison ».

⁂

Tous les châteaux sont sur la colline,
Le nôtre est dans la plaine.
Il est dans la plaine,
Dans un marais de larmes.

⁂

Que l'aube meure,
Que le soleil monte.
Mon sort reste dans l'ombre
Par la volonté de mes durs seigneurs.

⁂

La terre pleure, et se plaint au laboureur
Qu'on la laisse en jachères.
Le laboureur pleure et se plaint à Dieu.
Qu'il n'a pas de bon cheval.

***

La Daugava (1) aux yeux noirs
S'écoule toute noire le soir?
Comment ne serait-elle pas noire,
Elle est pleine d'âmes douloureuses.

***

Les montagnes sont hautes;
Le soleil est très chaud,
Et les chars du seigneur sont très lourds.
Mon cheval ruisselle de sueur,
Et mes yeux ruissellent de larmes.

***

Oh ! Allemand, enfant de l'enfer,
Un jour tu iras en mendiant,
Et ce seront mes frères
Qui te donneront un morceau de pain.

***

Venez, seigneur, regardez
Quelle est notre vie.
L'eau coule dans la chambre,
Les grenouilles sautent dans le lit.

***

On travaille le jour, on travaille la nuit,
On ne peut rassasier les seigneurs.
Oh ! riche mère des morts,
Aide-moi à rassasier les seigneurs.

***

Les travaux du seigneur
C'est l'enfer, c'est l'enfer !
Il n'y manque que le chaudron.
Hobereaux, gouverneurs,
Achetez donc le chaudron.

***

Château des chênes, château des serfs,
Que tu t'effondres !
Que tu tombes
Au fond de l'enfer.

---

(1) La Dvina.

Les jeunes pleurent en venant,
Les vieux pleurent en partant.
Le fleuve qui passe
Est plein des larmes des serviteurs.

⁂

Doucement, doucement j'ai écouté.
Qui parle dans la chambre ?
Mon père avec ma mère et un jeune homme.
Ils parlent dans la chambre.
Mon père ne veut pas me donner.
Ma mère le veut bien.
Le jeune homme les supplie, en pleurant.
— Eh ! jeune homme, c'est moi que tu dois sup-[plier.
Ne supplie pas tant mon père et ma mère,
Je ne suis pas l'enfant d'un oiseau,
Que l'on peut prendre sur la branche.
C'est nous deux qui devons marcher ensemble,
En causant avec amour.

2. — Peut-être est-il un peu plus facile de sentir les mélodies sur lesquelles sont chantées ces vieilles chansons.

On a recueilli environ 2.000 mélodies anciennes, pour chansons, rondes, danses, ou pour des instruments nationaux ; mélodies de deux sortes, les unes faites pour être récitées comme des mélopées, les autres pour être proprement chantées. Les théoriciens de la musique peuvent, paraît-il, trouver là un intéressant sujet d'étude, puisque cette musique contient tous les éléments qu'on suppose avoir été presque uniquement dans la musique de l'ancienne Grèce.

Quant à la nouvelle musique nationale elle a pris son essor après 1860. Les mélodies populaires, arrangées pour plusieurs voix, sont chantées avec enthousiasme. Partout des chœurs s'organisent, et il y a des fêtes de plus en plus nationales. Celle de 1873 compta 900 chanteurs ; celle de 1880, 2.000 ; celle de 1887, 3.000 ; celle de 1895, 5.000.

Il est assez naturel qu'il y ait accord entre le caractère de la poésie et le caractère de la musique : « simplicité, pureté de forme, prédominance de la mélodie sur l'harmonie, et une certaine mélancolie ».

Ainsi parle le *Dictionnaire letton.* Et une Revue allemande de 1915, par la plume d'un soldat momentanément établi en vainqueur dans le pays : « Les mélodies de leurs chants populaires sont aimables et caressantes, en partie d'une très grande délicatesse, et originales (1) ». Peut-être, autant que j'en ai pu juger par quelques auditions, y aurait-il dans ces mélodies un peu de monotonie. Certaines phrases musicales reviennent presque inévitablement, surtout celles qui soupirent la mélancolie. Souvent aussi on dirait d'un très beau chant d'église, grave et grand, et l'on se prend à désirer que quelques-uns de nos cantiques soient mis sur ces notes impressionnantes.

Nous sommes heureux de pouvoir citer à nos lecteurs le jugement d'un critique tout particulièrement compétent. M. Jacque-Dalcroze, de Genève, a bien voulu nous écrire

---

(1) *Preussische Jahrbücher*, nov. 1915. L'auteur constate que les jeunes filles repoussent les mélodies des soldats allemands, et il reconnaît la supériorité musicale des Lettons. « Les Lettons, dit-il, étant un peuple encore plus près de la nature, ont évidemment le sens musical moins corrompu ». — Les Lettons ont deux théâtres à Riga, mais ce ne sont pas des édifices faits uniquement pour cette destination. Leurs théâtres sont bâtis par eux-mêmes et ne peuvent être comparés aux deux théâtres (un allemand, l'autre russe) bâtis aux frais de la ville. Et cependant, il n'y a guère que 18 0/0 de russes et 13 0/0 d'allemands. — Les grandes et belles salles de la ville sont administrées par les Allemands, qui refusent de les ouvrir aux Lettons. Il y a une dizaine d'années, la ville de Riga vota un million de roubles pour construire un troisième théâtre, un théâtre letton. Mais depuis lors on a cherché, et on n'a encore pas trouvé d'emplacement pour le construire !

les lignes suivantes : « Certains *lieds* sont d'origine allemande, mais ils sont moins intéressants que les pures chansons lettones. Celles-ci ont une liberté de rythme toute particulière, ce qui leur communique un caractère d'originalité, du mouvement que n'ont pas, par exemple, les chansons polonaises, toujours très stylisées. Une étude de la musique lettone serait très intéressante à entreprendre. »

3. — La seconde période de la littérature ancienne va de 1585 à 1850.

Comme partout, ce sont les étrangers, les missionnaires, qui commencent à créer la langue écrite. Le premier livre connu en letton est la traduction du catéchisme de Canisius, et Canisius est un Jésuite. « Les Jésuites ont de grands mérites dans l'histoire de la littérature lettone. »

Au temps de la domination suédoise, nous avons déjà parlé de la traduction de la Bible en letton, par le pasteur Gluck. — A côté de Gluck est le poète Fürecker. « C'est le père de la poésie religieuse. Ses créations incomparables sont restées des modèles, et le temps sert uniquement à mettre en valeur toute la beauté de son œuvre de plus en plus resplendissante ». — Plus tard, il faut mentionner le pasteur allemand Stender aîné, fervent adepte des idées du 18e siècle. « Il devient le premier auteur profane... Sa grammaire et son lexique sont restés sans égaux pendant plus d'un siècle ». — « En vérité, dit un Letton, il a bien mérité de la nation lettone, et son ambition suprême est satisfaite : sa pierre tombale porte la seule inscription à laquelle il tenait : « *Latvis* », c'est-à-dire : le Letton ». Après cet hommage, le même auteur ajoute : « Les générations

suivantes de pasteurs sont, à de rares exceptions près, les adversaires du développement national des Lettons. La germanisation apparaît aux meilleurs, comme le seul moyen de réveiller les Lettons oppressés par un esclavage cruel. Cette idée de germanisation est restée si chère à leur cœur, que jamais plus nous ne rencontrerons les pasteurs allemands favorisant la culture lettone sans arrière-pensée germanisatrice (1) ».

4. — La littérature moderne commence, comme toute la vie nationale lettone actuelle, vers 1860.

La renaissance littéraire présente tous les caractères de la renaissance sociale, que nous constaterons tout à l'heure, et dont elle est un des éléments : c'est une soif d'apprendre ; c'est une fièvre de produire dans tous les domaines. On traduit Homère, Shakespeare, Gœthe, V. Hugo, Rostand, Beaudelaire, Verlaine, Verhaeren, Rodenbach, Maeterlinck, etc. ; on écrit des poésies, des drames, en foule. Peut-être plusieurs de ces œuvres pourraient-elles se comparer à certains chefs-d'œuvre des grands peuples les plus connus. En tout cas, plus d'une a été traduite (2).

(1) T. Seifert. La littérature lettone, dans les *Annales*, o. c., p. 238-241.

(2) Des ennemis du peuple letton ont traité la langue lettone de « langue de paysan », et l'ont déclarée incapable de se développer. Voici quelques faits. On a traduit en letton la plupart des grandes œuvres des littératures étrangères. La traduction de *Faust* par le poète Rainis passe pour une des meilleures traductions qui existent dans le monde. On a traduit Homère, Nietzsche. La littérature scientifique commence à se développer et déjà elle a produit des œuvres remarquables en philologie. — Le comte de Bray, dans son *Essai critique*, III, p. 245, a écrit : « On a tenté dans ces derniers temps de traduire en esthonien et en lettonien diverses poésies de Schiller. C'est vouloir faire voler un aigle avec les ailes d'un

Tant d'œuvres supposent beaucoup d'ouvriers. Et en effet, ceux qui nous parlent de cette littérature nous donnent de très longues listes de noms. Rien que parmi les poètes proprement dits, ils énumèrent Aspasia, Akuraters, Barda, Anna Brigader, Eglits, Fallys, Keninsch, Poruks, Pludons, Rainis, Skalbe, Wirsa, etc., etc. Et encore ces poètes sont polygraphes... (1) On cite aussi R. Blaumanis, et A. Sauleets, qui passent pour des nouvellistes tout à fait supérieurs.

Mais tous ces noms, et les autres, ne nous disent rien. Et nous nous bornons à deux courtes *notices*, l'une sur Needra, l'autre sur Rainis, les deux représentants typiques de la pensée lettone, tous deux également patriotes, bien qu'ils appartiennent à des partis opposés.

5. Typique est la vie d'Andreews Needra. Fils d'un petit fermier de Livonie, il fréquente jusqu'à 16 ans l'école rurale, et s'y distingue par son intelligence : mais à cause de son entêtement, on finit par l'exclure. Tout son désir est d'apprendre. Sa mère, devenue veuve, ne peut l'aider. Il part tout seul pour Mitau, avec quelques kopecks dans sa poche, un peu de pain et de beurre dans sa besace. Il réussit facilement à l'examen d'entrée dans le gymnase, et se loge chez un pauvre cordonnier, dont l'appartement consiste en une

---

passereau. » — Voilà une boutade qui sent son gentilhomme du 18e siècle, parent des baltes : elle n'est compromettante que pour la perspicacité de notre diplomate.

(1) Nous ne disons rien ni de la musique, ni de la peinture, ni de la sculpture, qui comptent cependant des artistes distingués. Peut-être, dans la jeunesse qui les caractérise, ont-ils trop sacrifié à l'impressionnisme. La sculpture lettone doit beaucoup à la France. Avant la guerre il y avait à Paris toute une petite colonie d'artistes lettons, et Rodin, en particulier, a eu des élèves remarquables.

pièce unique, pour tout et tous. Il donne des leçons. En classe, il est vite des premiers. Les nobles se moquent de lui ; mais les moqueries glissent sur son impénétrable orgueil national ; ou bien il les rembarre avec le plus vif esprit d'à-propos (1). Du gymnase il passe dans la Faculté de théologie à Dorpat, se sépare vite des étudiants qui boivent de la bière et se battent en duel ; gagne sa vie en étant précepteur. Il en profite pour étudier à fond les mœurs de la noblesse. Il se marie, a des enfants, et toujours pas de ressources. Son travail énorme commence à épuiser ses forces. Il devient rédacteur de journal. Son travail dure du matin jusque tard dans la nuit, souvent jusqu'à l'aube.

Déjà autour de lui se groupent des auteurs qui combattent le matérialisme socialiste. Il écrit des poésies, des nouvelles, des romans. Il publie des études sur la vie sociale. Et ses publications pénètrent dans les plus petits recoins de la Lettonie. A ses conférences, le public se presse avec enthousiasme. Il apparaît comme un prophète du néo-nationalisme et du néo-romantisme.

Parmi ses œuvres les plus populaires, on place son *Ame impuissante* et son *Fils de paysan* (2). Il décrit partout et toujours la lutte du peuple letton, qui émerge, avec ses

(1) Un jour les jeunes nobles lui prennent son manteau doublé d'une vulgaire étoffe rouge, et l'étendent dans la classe. En entrant Needra dit : « Je ne savais pas qu'il y eût ici tant de dindons ». — Les dindons sont connus pour se pavaner et glousser quand ils voient du rouge.

(2) Une œuvre très importante de Needra est intitulée : *La fumée du défrichement*. Quand on veut transformer une forêt en champ, on coupe les arbres, puis on brûle les troncs et les racines. Needra veut dire par ce titre que tout le peuple letton travaillle comme dans la fumée du défrichement, en créant une culture nouvelle, là où tout était inculte.

oppresseurs, les nobles et souvent les pasteurs ; et les ruptures qui se produisent dans les familles à la suite du trop rapide développement ; le fils, la fille deviennent étrangers aux parents, qui ont travaillé, qui se sont endettés pour donner à leurs enfants l'instruction, laquelle les éloigne d'eux. — Le fils part. Les parents meurent seuls. – La jeune intelligence lettone est sans passé ! — Cependant tout est dominé par la foi inébranlable aux forces morales de la nation. *Les forces morales* : voilà ce à quoi Needra accorde la première place... Plus importante que l'instruction extérieure est la moralité intérieure. C'est elle qu'il faut développer : religion nationale, art national, morale nationale !

Mais c'en est trop : le corps s'affaisse, brisé par la pensée et son travail. La poitrine est atteinte. Il faut aller vite à Davos. Needra en revient fortifié. — La Révolution éclate. Needra comprend et partage les espoirs de la révolte. Mais il s'efforce d'en prévenir les excès. Ses feuilles volantes vont de district en district. Il est traité de réactionnaire, et plusieurs fois menacé de mort, tandis que bientôt l'église germano-balte et le gouvernement russe, influencé par l'église germano-balte, interdisent une de ses œuvres qui dévoilait les causes profondes de la révolution (1).

Peu à peu il se retire de la vie politique et se voue tout entier à son activité pastorale, car il a pris une paroisse. Il est devenu le père et le frère des paysans, parcourant sans cesse la campagne, répandant à profusion les conseils de toutes sortes, religieux ou économiques : il est le pasteur des paysans, et presque le pasteur paysan.

(1) Le Consistoire, entièrement composé de germano-baltes, qui avait interdit son œuvre, lui fit aussi interdire de donner des conférences sur les questions morales.

6. Si Needra est surtout l'homme de la campagne lettone, *Rainis* est surtout l'homme de la ville lettone. Celui-ci est plus près que celui-là du socialisme(1). Tous deux se ressemblent par leur foi aux forces nationales, et à l'avenir de leur peuple.

Jean Rainis naquit le 12 sept. 1865, en Courlande, dans une famille de situation aisée, sur les rives de la Dvina (Daugava en letton), le grand fleuve mystérieux, que les poètes lettons appellent « la mère de la Lettonie ». Il fit ses études de droit, devint journaliste, fut emprisonné, exilé ; il s'est réfugié au bord du lac de Lugano.

Un de ses premiers appels fut *l'Etoile unique*, poésie saisissante, où il adjure le Letton de faire fi de soi-même, de ses souffrances, de tout, pour fixer ses regards et ses pensées sur le but unique à atteindre, sur l'étoile resplendissante de la liberté. Et sa carrière a été la marche à cette étoile unique.

« Dans ses créations son plan est toujours lumineux dans sa simplicité concentrée. Ses idées, ses sentiments, il les exprime par des symboles ou analogies tirées de la nature et de la vie réelle, et toujours sous une forme renouvelée et originale ; en quelques vers, il sait présenter d'immenses tableaux et horizons, et, en peu de mots, de profondes pensées philosophiques. Rainis a créé une quantité de mots, d'expressions et de rythmes nouveaux, il est ce que Victor Hugo fut pour le français, le rénovateur de la langue et de la littérature lettones » (2).

Citons ce défi, que Rainis lance aux persé-

(1) C'est un socialiste-nationaliste, qui a eu du reste à souffrir des attaques des socialistes-internationalistes.

(2) N. Robin. En commémoration du cinquantième anniversaire du grand patriote et poète des Lettons, Jean Rainis, dans le *Coenobium*, oct. nov. déc. 1915, p. 88, 91.

5

cuteurs de son peuple, de ses Lettons, qu'il compare à des pins au bord de la mer :

Les plus hauts pins, au bord de la mer,
Sont brisés par la violence de la tempête
... Plier, ils ne le pouvaient.
Tu nous as brisés, puissance ennemie,
Mais la lutte n'est pas finie :
Le désir ne s'éteint pas même dans la mort
... Et vois, ceux que l'on croyait morts,
Les pins relèvent la tête.
... Souffles des ténèbres,
Nous sommes certains d'atteindre un jour à la lumière.
Brisez-nous, courbez-nous encore sous votre joug,
Nous finirons par contempler l'aurore du salut (1).

Un écrivain letton — n'appartenant pas au même parti politique que Rainis — m'a envoyé les lignes suivantes, qui montrent bien la place que le grand poète occupe dans l'admiration de tous ses concitoyens : « Dans son œuvre si multiple, — poésies, drames, traductions, — Rainis s'est montré un maître, qui ferait honneur à n'importe quelle nation. La traduction de *Faust* passe pour l'une des meilleures, sinon pour la meilleure du monde, et, sur toutes les scènes lettones, ses drames ont eu un succès que personne n'avait eu avant lui. Profond connaisseur de l'histoire et de la poésie anciennes de son pays, il a emprunté à l'une ses sujets, à l'autre sa langue simple et forte. Et il est ainsi arrivé à composer ses deux drames, *Feu et Nuit* et *Indulis et Aria* qui, avec une force tragique et poétique, renforcée par des décorations impressionnantes de Kouga, ont fait renaître dans une savoureuse magnificence les demeures, les

(1) G. Brocher, *Deux poètes Lettons*, dans la *Gazette de Lausanne*, 31 oct. 1915.

costumes, et les hommes de la vieille lutte entre Lettons et Allemands. Ajoutons que toute son œuvre respire la plus haute conception de l'humanité ».

7. Le foyer de ce développement intellectuel aurait dû être l'école. Elle ne l'a été qu'en partie. Et l'on pourrait raconter toute l'histoire nationale de la Lettonie en racontant l'histoire de ses écoles. C'est douloureux et très compliqué, les historiens, selon le camp auquel ils appartiennent, contestant l'un tel élément, l'autre tel autre élément de cette histoire ; notons seulement les faits les plus certains.

Le gouvernement suédois fit beaucoup pour l'école : il fonda l'école lettone.

Jusqu'au milieu du 19e siècle et plus, l'école, selon les lois de la noblesse balte, fut plus qu'insuffisante. C'est ce que montre l'ami des barons, le comte de Bray. Après avoir dit dans son *Mémoire* (1814) qu'il y a une école dans « chaque paroisse », le comte de Bray, dans son *Essai* (1817), rectifie : « dans *chaque terre un peu considérable* ». Et il ajoute des détails qui montrent ce que pouvait être l'influence de ces écoles : « Un obstacle qui s'opposera toujours à leur perfectionnement, c'est la grande difficulté de réunir les enfants dans un même local... La journée entière serait absorbée par les courses. Il ne peut y avoir que les plus voisins, qui profitent de cet établissement... Ce sont donc les pères et les mères, qui sont chargés d'instruire leurs enfants, et cette instruction se borne pour la plupart à lire la langue nationale : très peu savent l'écrire » (1).

Il est vrai que ces écoles enseignaient la langue lettone. Mais pourquoi? pour que le

(1) *Essai critique*, p. 121, 122.

peuple ne pût s'élever au niveau de ses maîtres allemands. C'est du reste, ici, un des reproches que les pangermanistes actuels font le plus volontiers, et avec le plus de force, à la noblesse balte. Prutz écrit : « Les Lettons et les Esthoniens étaient intentionnellement préservés de la connaissance de l'allemand. Cela les aurait éclairés, cela aurait augmenté leurs prétentions (1), et les aurait rendus mécontents de leur sort. Le paysan letton avait à craindre une correction, s'il apprenait l'allemand et se servait de la langue allemande » (2). Et Julius Eckard, le célèbre historien et publiciste germano-balte, devenu conseiller de l'empire allemand, répète : Par « fol orgueil » les nobles « laissèrent le peuple dans son ancienne barbarie, écrasé au dernier degré de l'existence humaine. Dans un morne désespoir, le Letton porta le joug d'un dur servage... L'orgueilleux édifice, sur les bords de la mer baltique, était bâti sur une base mouvante » (3).

Plus tard, très tard, la noblesse passa d'un extrême à l'autre ; et après avoir voulu empêcher les Lettons de se germaniser, elle voulut les y forcer : à côté du letton, on enseigna beaucoup l'allemand, et dans les écoles secondaires tout l'enseignement fut allemand (seulement après 1890, l'enseignement fut donné en russe) (4).

---

(1) Cela les rendrait orgueilleux, dit encore le Landtag de 1853.

(2) Prutz, p. 22, 23.

(3) J. Eckard, *Les provinces baltiques de la Russie*, 1868. Cité et approuvé par un autre allemand, D[illegible]kmeyer, o. c., p. 15, 16.

(4) En 1819, à Mitau, il y eut une réunion de la « Société Courlandaise pour la littérature et l'art ». On y discuta la question : Y aurait-il lieu de regretter la métormophose des Lettons en Allemands ? Plusieurs orateurs opinèrent pour que les Lettons conservassent leur langue, et donnèrent des raisons, dont quelques-unes paraissent excel-

Mais, quel que fût cet enseignement, il venait trop tard. La noblesse balte avait mal calculé. En vérité que serait-il arrivé de la nationalité lettone si pendant sept cents ans, au lieu de la tenir à l'écart, les seigneurs baltes l'avaient accaparée ? On comprend la colère actuelle des pangermanistes (1)

Quoi qu'il en soit, voici ce que racontent les *Annales des nationalités,* en juin 1913, sur les dernières écoles lettones : « Les écoles primaires supérieures sont entretenues avec le produit des terres appartenant aux Eglises protestantes et aux écoles elles-mêmes, par des impôts pris sur les paysans, et par de faibles contributions des nobles. En 1881-1882, la contribution des nobles était de 7.219 roubles pour les écoles paroissiales ; et, en 1914, pour toutes les écoles primaires, leur contribution s'élevait à 39.449 roubles dans un budget de 1.025.818 roubles. Malgré tout, la noblesse exerce son autorité sur les écoles paroissiales. — Par l'obligation d'entretenir une école dans chaque paroisse, elle voyait l'instruction répandue dans des milieux toujours plus étendus. Par son projet actuel, sous prétexte que les écoles primaires supérieures nuisent à l'établissement des écoles secondaires, elle veut en déclarer l'entretien facultatif et soumettre cette question à la décision du « convent » paroissial. Or, comme ce conseil voit l'influence des nobles s'accroître par cette loi projetée,

lentes. M. Duckmeyer, le publiciste allemand, ne les goûte pas. « Dans tout cela, il y a beaucoup de générosité *abstraite* et aussi un idéal pratique ; mais il n'y a aucune intelligence politique, et à peu prés aucun coup d'œil politique ». (Duckmeyer, p. 24, 25).

(1) « Peut-être eût-on suivi une marche plus sûre, écrivait déjà en 1817 l'ami des barons, le comte de Bray, et obtenu un résultat plus satisfaisant, en introduisant chez ces peuples l'usage de la langue allemande ». *Essai critique*, III, p. 248.

le résultat final et prévu se traduira par la fermeture de 118 écoles paroissiales... Le seul espoir des Lettons est de voir rejeter cette loi injuste par le conseil d'Empire et l'Empereur. »

Cependant à partir de l'autonomie des communes lettones, — autonomie accordée par la Russie, — l'instruction se développa rapidement. « En 1862 et 1873, fut constituée pour la Livonie d'abord, et pour la Courlande une administration locale, chargée de diriger et d'administrer les écoles primaires dans les paroisses, dans les districts et tout le gouvernement. En même temps la fréquentation des écoles devint obligatoire pendant trois hivers pour tous les enfants de la confession luthérienne ».

La lutte redouble entre le peuple et la noblesse. Le gouvernement russe en profite, et, en 1887, il soustrait les écoles à l'influence de la noblesse, et les soumet à l'autorité des inspecteurs russes de l'instruction publique, sauf pour la religion dont la surveillance est laissée aux pasteurs.

La russification des écoles eut à son tour des effets funestes. — Des maîtres essayèrent d'éclairer à ce sujet un curateur chargé de cette russification. Il lui expliquèrent que l'école deviendrait un vrai lieu de tourment pour les élèves comme pour les maîtres. Lui, répondit : « Alors même que des générations entières devraient périr, le gouvernement ne renoncera pas à son dessein ». — Vrai cri du cœur d'un vrai bureaucrate germano-russe.

Il y eut des maîtres, désireux d'avancement, qui n'eurent pas honte de flatter ces sentiments de la bureaucratie. Ils défendirent à leurs élèves de parler letton, même en récréation. Qui parlait, était puni et souvent d'une punition bizarre. Celui qui était coupable devait porter en guise de médaille ... un mor-

ceau de pomme de terre. Il en était délivré, s'il trouvait un autre élève qui parlât letton : il lui passait au cou sa pomme de terre !

Cependant on finit par réintroduire l'enseignement en letton dans les deux classes inférieures ; et peu à peu les choses s'améliorent (1).

Malgré tous les obstacles, l'effort letton a été couronné de succès. — 10 °/₀ des écoles populaires avaient été fondées de 1800 à 1860, c'est-à-dire en soixante ans. 84 °/₀ ont été fondées de 1860 à 1886, c'est-à-dire en vingt-cinq ans.

La Société lettone d'éducation et d'instruction, constituée à Riga, en 1908, a créé la même année 14 écoles populaires, et une école secondaire de filles. Même pendant la guerre la Société est extrêmement active. Le gouvernement russe a autorisé un gymnase pour les filles, un pour les garçons, une université populaire (2). D'autres sociétés ont créé d'autres écoles dans divers lieux de la Lettonie.

De plus, beaucoup d'écoles lettones secondaires doivent leur origine à l'initiative privée. Les premières datent de 1900, la plupart sont postérieures à 1907. Avant la guerre, il y en avait plusieurs dizaines, surtout pour les jeunes filles. Il y avait aussi des écoles de commerce, des écoles dites *réales* pour les jeunes gens. Les fondateurs, les directeurs sont lettons, les élèves sont lettons, et les écoles sont appelées lettones ; mais l'enseignement y est donné en russe, et non en letton (3). On

---

(1) K. Kundzin, pasteur à Smiltenis, *les Ecoles lettones*, dans les *Annales*, o. c., p. 242-247.

(2) L'autorisation fut enfin donnée à une Société. Mais la Société fut fermée par le gouvernement russe dans l'automne de 1916.

(3) On parlait letton *pendant les récréations*. On y enseignait aussi la littérature et l'histoire lettones, et c'est ce qui distinguait ces écoles des autres. Si on s'était servi

y enseigne aussi le français, l'allemand. On a tâché de combiner les exigences de l'Etat et les intérêts nationaux, ce qui parfois est difficile.

Toutefois ces écoles n'étant subventionnées ni par le gouvernement, ni par aucune société, sont obligées d'exiger une rétribution pécuniaire élevée, de 150 fr. à 300 fr., selon les classes. Et alors ce qui est curieux à constater, c'est que les élèves sont moins fournis par les classes riches que par les classes moyennes ou même pauvres, chez qui le sentiment national est le plus vif.

Les élèves les plus remarquables appartiennent à la petite bourgeoisie de la campagne. ce sont les filles de ces fermiers de fortune moyenne, qui peuvent cependant payer les 150 à 300 fr. de frais d'étude, et les 50 fr. de pension par mois. Habillées simplement, mais sans négligence, très éveillées intellectuellement, elles constituent le fond sérieux et solide de la classe.

A côté d'elles se placent, aussi laborieuses, aussi bien douées, aussi avides de savoir, des élèves sans ressources. Elles se mettent deux, trois dans une petite chambre meublée, et font elles-mêmes leur cuisine, avec les provisions qu'elles ont apportées de la campagne. Souvent elles sont obligées de demander que l'on supprime complètement leurs frais d'étude. Et elles travaillent avec acharnement. « Elles sont comme oppressées par leurs difficultés, et leurs jeunes ailes ne peuvent se déployer » (1).

---

du letton comme langue d'enseignement, les élèves auraient perdu les droits que confèrent les écoles secondaires.

(1) Ce qui est vrai des filles est vrai des garçons, bien que chez ceux-ci les différences sociales soient moins sensibles.

Dans une école, il y avait deux sœurs. Elles avaient perdu leur père, et leur mère, une simple ouvrière, ne gagnait que 2 fr. 50 par jour dans une fabrique. La famille avait un appartement de deux chambres, dont l'une était sous-louée. — Les deux filles se levaient de bonne heure pour préparer le déjeuner de la mère, qui devait être tôt au travail. Elles faisaient la chambre, le dîner, la lessive, et elles suivaient les cours de l'école. La directrice réduisait les frais d'étude, leur cherchait quelque travail pendant les vacances, et de temps en temps la mère recevait quelque chose du prêtre orthodoxe. Aujourd'hui l'aînée est institutrice et elle aide sa sœur et sa mère.

C'est du reste un fait fréquent. Quand un enfant est arrivé à une situation, il aide le frère ou la sœur, qui vient après lui. Celui-là aide le suivant, et ainsi de suite jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'à ce que tous les enfants aient suivi l'école.

C'est dans cette catégorie d'élèves (filles ou garçons) que se passent des drames angoissants. — Une jeune fille avait habité la campagne jusqu'à 16 ans. Le mouvement révolutionnaire de 1905, les discours qu'elle entendit, l'exaltèrent. Elle crut de toute sa jeune âme qu'un avenir libre et lumineux l'attendait, elle et tout son peuple. A la contre-révolution, un de ses frères fut envoyé en Sibérie ; la ferme de l'autre fut brûlée. Elle conserva son espoir et ses rêves. — Ses parents ne pouvaient lui fournir aucune ressource. Mais elle avait une sœur qui travaillait dans une ferme ; et celle-ci lui promit de l'aider autant qu'elle pourrait. Elle entra à l'école. Mais elle est si réservée, si silencieuse, qu'elle reste inconnue de son entourage. Elle se borne de temps en temps à demander à la directrice de lui accorder quelque délai pour payer ce qu'elle doit. Jamais elle ne demande une diminution. Et

jamais elle ne fait allusion à sa situation. Tout à coup, — après une année et demie à l'école, — elle disparaît. On la cherche. On ne la trouve pas chez la concierge, dont elle partageait la chambre, et chez qui elle se nourrissait tant bien que mal, avec ce qu'elle recevait de la campagne. Son petit sac de voyage est fermé. Tous ses effets sont emballés, comme pour un voyage. On ouvre le sac, et on y trouve une lettre adressée à sa sœur; lettre très simple, dans laquelle elle la priait de lui pardonner la douleur qu'elle allait lui causer. « J'aurais aimé disparaître sans trace, pour que mon corps ne causât d'ennui à personne. J'aurais voulu me brûler, mais je n'ai sû comment faire. Je n'ai plus de force pour vivre. Il me semble que tous les kopecks que je dépense sont couverts de sang et de sueur. Je te remercie de ce que tu m'as permis de fréquenter l'école de Riga. Cette année-là fut la plus heureuse de ma vie. Mais cette année-ci, ce n'est plus la même chose. Il me semble qu'entre moi et les autres, il y a comme un brouillard ensanglanté (c'était l'époque de la contre-révolution et de ses massacres). A travers ce brouillard je ne puis plus bien voir, bien entendre. Même les leçons de littérature lettone ne m'attirent plus, et dernièrement j'ai fait des fautes stupides dans ma composition lettone. Je n'ai plus aucune valeur dans la vie, je le sais, il faut que j'en sorte. » Suivaient quelques recommandations. « Donne ce livre à un tel, cet autre à celui-là, il pourra lui être utile. Vends le troisième et avec l'argent paie mes petites dettes ». Elles s'élevaient à 2 fr. — Le pauvre cœur de la jeune idéaliste avait été brisé, et son cerveau à son tour avait craqué.

Et que d'autres cas étranges! On comprend qu'un auteur allemand ait écrit : « La jeunesse

scolaire lettone se distingue par une volonté de fer, par son application et sa grande ambition » (1). — En vain la vie à l'Université est aussi difficile pour beaucoup qu'à l'école, il y déjà beaucoup de femmes médecins, ou ayant embrassé d'autres professions.

On m'a raconté l'histoire d'un jeune valet de ferme *(Knecht)*, qui étudiait dès qu'il avait un instant libre, et voulait entrer dans une école d'agriculture. Il se reposait en jouant du violon.

On m'a raconté l'histoire d'une brave fermière de la Courlande, qui entretenait trois fils aux écoles. Comment faites-vous ? lui demanda-t-on. « C'est le miel, dit-elle, qui me donne de quoi payer les dépenses de ma fille au gymnase. — C'est mon jardin fruitier qui paye les dépenses de mon fils cadet au gymnase, et quant à mon fils étudiant, c'est le lait qui paye ce qu'il dépense. — Le reste est pour la ferme ».

Naturellement il y a des ombres à ce si beau tableau. Déjà des jeunes lettons ne font plus à leur nation le même honneur. Ce sont le plus souvent les fils, dont les pères se sont enrichis : au lieu de chercher à s'instruire, ils ne pensent qu'à jouir de la vie.

Même quand elle est le plus noblement ardente, cette passion de l'instruction a fini par créer un danger. Il y a presque trop de jeunes gens et de jeunes filles instruits, ils ne peuvent trouver place en Lettonie, et ils s'expatrient. « Cette tendance est si forte dans toutes les classes de la société, qu'on peut craindre une crise profonde pour la nation entière. Tous délaissent la terre, l'agriculture manque de bras ; les Lettons sont remplacés par les Polonais, les Esthoniens, les Allemands. Les représentants d'une race pure

(1) *Deutsche Rundschau*, sept. 1915.

seront remplacés par des croisements de peuples, dont la mentalité est bien différente du peuple letton » (1).

Les patriotes avisés ne songent pas à détourner la jeunesse de l'instruction, mais ils voudraient l'intéresser davantage aux enseignements pratiques, qui permettraient à tous de rester dans leur patrie, et d'y exercer de nouvelles activités industrielles ou agricoles. Et déjà il y a des fermiers ayant une instruction vraiment supérieure.

8. Pour abréger, voici sous la forme sèche, et particulièrement éloquente, me semble-t-il, de statistiques, les principaux résultats de ce prodigieux effort intellectuel.

Sociétés d'instruction. On compte 120 sociétés d'éducation proprement dites, 84 sociétés de lecture et de bibliothèques, 28 sociétés pour aider les écoliers et les étudiants.

Nombre des illettrés parmi les recrues en 1897. En Sibérie 77,3 o/o ; en Pologne 76,9 o/o ; dans les contrées de la Russie les plus favorisées, 55,1 o/o. — En Italie (1894) 38,94 o/o ; en Autriche-Hongrie (1894), 22 o/o ; en Belgique (1892), 13,6 o/o ; en France (1896), 5, 18 o/o ; et dans les Pays-Bas (1896), 4.7 o/o. — Dans les trois gouvernements de la Baltique 4,7 o/o, exactement le même chiffre.

Pour *la population entière*, en fait d'instruction, la Lettonie devance même la Finlande. Savent lire et écrire en Russie 21 o/o, en Pologne 30 o/o, en Finlande 65 o/o, en Lettonie 78 o/o. Et cet avantage n'est pas dû, comme on a essayé de le dire, à la présence des allemands. La statistique du district de Wenden donne 81 o/o de Lettons, vieillards et enfants compris, et 18 o/o d'allemands.

---

(1) Le pasteur K. Kundzin dans les *Annales*, o. c., p. 246.

Des écoles secondaires viennent d'être créées à Riga par la grande Société de l'instruction et une foule de projets sont à l'étude : projet d'une université populaire, projet de création de chaires lettones pour la théologie, la philologie à l'université de Dorpat, ou bien à Riga, dans l'édifice du Polytechnicum, ce qui serait le meilleur centre pour la future université lettone.

Instruction supérieure. Avant la guerre, il y avait 2.000 Lettons dans les écoles supérieures, en général, soit en Russie, soit à l'étranger, et leur nombre ne cesse de s'accroître. — On compte 1.200 Norvégiens, 1.400 Danois, 1.460 Portugais.

Nombre des journaux. On compte un journal pour 85.000 Lituaniens, pour 30.000 Polonais, pour 26.000 Germano-Baltes, et pour 23.000 Lettons.

Le premier journal letton a paru en 1862. — En 1913 il paraissait, en letton, 59 périodiques, dont 27 politiques, donnant par semaine 800.000 n^os ; ce qui donne un n° par jour pour 15 Lettons (1).

9. Pour tout résumer, je me contenterai de citer deux jugements allemands. L'un est celui d'un soldat allemand de l'armée qui occupe en ce moment la Courlande. Il a écrit dans une Revue allemande, à la fin de 1915 : « J'ai eu plusieurs fois l'occasion de constater moi-même la haute culture des gens du peuple lettons. Dans une ferme, trois jeunes filles, entre 8 et 15 ans, allèrent avec plaisir me chercher leurs livres d'écoles. Elles lisaient couramment ; la plus jeune lisait aussi le russe, et toutes étaient très heureuses de mes compliments. Dans un appartement de ville abandonné par les maîtres, il était resté une femme

(1) Skujenécks, *La question nationale en Lettonie*, 1913.

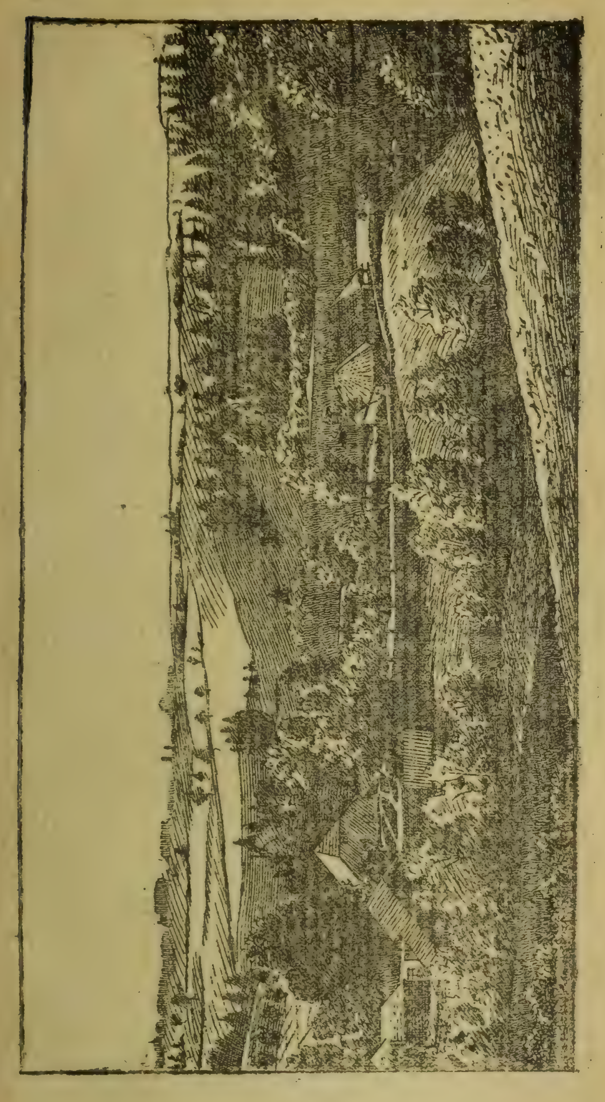
de chambre et une cuisinière. Un dimanche matin, je les trouvai lisant l'une en allemand Marie Stuart, l'autre la fin d'Ivan le Terrible, de Tolstoï. La cuisinière avait un carnet où, avec une écriture bien propre, elle inscrivait des poésies lettones et russes. On chercherait longtemps en Allemagne avant de trouver quelque chose de pareil. Mais ici à Libau, et d'une manière générale chez les Lettons, cela ne paraît pas être quelque chose d'inaccoutumé. »

Un peu plus loin le même allemand raconte qu'il a trouvé une quinzaine de femmes lettones occupées à des travaux de charité : « Beaucoup de ces visages avaient une forte expression d'intelligence, qui ferait honneur à l'un quelconque des clubs de femmes berlinoises. Et puis ce qui me captive, c'est une certaine bienveillance maternelle empreinte sur tous leurs traits (1). »

Le second jugement, dans une autre revue allemande, est ainsi conçu : « Après le grand essor intellectuel des peuples indigènes, tel qu'il s'est accompli ici à la fin du 19me s., on trouve des Lettons dans toutes les carrières, pas seulement en Livonie et en Courlande, mais aussi dans tout le vaste empire des tzars, à titre de porteurs de la civilisation (*Kulturträger*). Le nombre des pasteurs, médecins, juristes, écrivains, artistes, et intellectuels de tout ordre... lettons, est déjà très considérable. Le Letton a beaucoup de don pour les langues, et s'approprie avec une égale facilité la langue allemande et la langue russe. Il est moins opposé que l'Esthonien à l'empire russe, et depuis la révolution de 1905, ses rapports avec les germano-baltes sont extrêmement tendus. Aussi le peuple letton, qui prospère et se développe avec puissance, constitue un

(1) Karl Friederich, *Preussische Jahrbücher*, nov. 1915, *Aus dem befreiten Kurland*, p. 121 et ss.

danger sérieux et permanent pour les ger-



Une Ferme lettone

mano-baltes, un danger qui, à notre époque, pourrait vite prendre un caractère aigu, si un

gouvernement, animé de tendances hostiles à l'Allemagne, lui livrait libre carrière » (1).

VII

La Vie sociale

1. Ce qui est le plus caractéristique dans la vie sociale des Lettons, c'est certainement la vie paysanne. C'est parce qu'il y a eu les paysans lettons, et qu'il n'y a pas eu de paysans allemands, que la Lettonie est restée prête pour la résurrection.

Le paysan letton, a-t-on dit, est très individualiste. « En Livonie, (disait en 1814, 1817, le comte de Bray, et son observation est restée vraie jusqu'à aujourd'hui) chaque paysan a le plus souvent son habitation isolée ; quelquefois cependant, surtout dans le voisinage des lacs et des rivières, deux ou trois paysans se réunissent, et alors leurs différentes maisons donnent à ces réunions l'air d'un petit village (2) ».

Chaque ferme constitue un petit organisme complet de bâtiments bas dans la plaine vaste, remplie d'arbres. Elle possède un verger, où sont des pommiers, des poiriers, des pruniers, et où l'on récolte aussi des fraises, des framboises et des groseilles. Ces vergers sont très grands, surtout en Courlande ; ils ont de 1 à 10 hectares. Une place y est réservée pour les ruches, car de temps immémorial le miel est une des productions les plus nationales du pays.

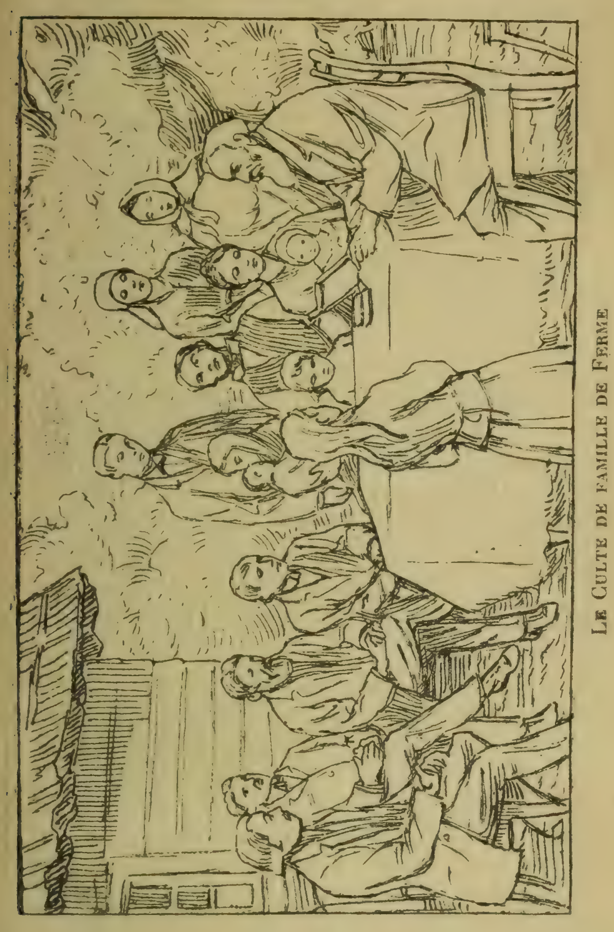
Chaque ferme possède aussi un petit bâtiment très caractéristique : *la maison des bains*. — Le samedi, à la fin de l'après-midi, le travail

---

(1) Anonyme dans la *Deutsche Rundschau*, sept. 1915, p. 333, 334, sous ce titre : *Bevölkerung und Wirtschaftsverhältnisse der russischen Ostseeprovinzen* ».

(2) *Mémoire*, p. 32, 33.

cesse, quand les cloches annoncent ce que les Allemands appellent le soir de fête *(Feierabend)*, et ce que les Lettons appellent le « soir saint »,



Le Culte de famille de Ferme

la veille du dimanche. Pour se préparer, tous les gens de la ferme, les hommes d'abord, les femmes ensuite, vont à la maison des bains : ils se lavent, et nettoient les ustensiles du ménage. Après quoi, tous et tout étant bien propres, on se réunit dans la pièce la plus grande. Le fermier s'assied à un bout de la table, et fait le

culte. Il lit la Bible ; on chante des cantiques(1). Le lendemain on va en voiture à l'église, peut-être pas tous les dimanches, soit parce que l'église est loin, soit parce que le pasteur, un germano-balte, n'attire pas ses ouailles lettones.

Dans les champs, la semaine, on travaille beaucoup en chantant. Les jeunes bergères, surtout, tout en gardant le troupeau, tricotent et chantent d'une voix claire, que l'on entend de très loin.

Presque chaque jeune valet de ferme possède un harmonica, ou un violon, et dans l'après-midi du dimanche, l'harmonica accompagne le chant des jeunes filles, qui viennent des environs.

Les fêtes de l'année sont célébrées avec beaucoup d'entrain, Noël, Pâques et Pentecôte. Les vieux disent encore : telle semaine avant ou après Noël, ou Pâques, ou Pentecôte.

A Noël, l'odeur du sapin embaume la maison et l'air. Il y a des branches sur les murs, aux plafonds. Pas de maison si petite qui n'ait son arbre de Noël. A Pâques, on colore et on échange les œufs.

Le premier jour de fête est silencieux, on va à l'église, et l'on vit sous une impression religieuse. Le second jour est la fête des chants et des danses. Dans un bois, attenant à la ferme, on suspend une escarpolète et la jeunesse se balance. — A Pâques, les maisons sont décorées de branches de saule. A Pentecôte on tapisse les chambres de branches de bouleau.

Les mariages donnent aussi lieu à de grandes fêtes, surtout en Courlande, la province la plus riche, où la vie est la plus facile : les réjouissances durent quelquefois trois jours et même

(1) Il est rare maintenant qu'on se réunisse pour la prière, le samedi soir. Mais l'habitude de se réunir, le dimanche matin, s'est bien conservée, surtout dans les nombreuses fermes situées à 5 ou 10 km. de l'église.

plus. Les parents arrivent en voiture le samedi, et l'on commence, le soir, à se réjouir. Le



La Fête de la Saint-Jean

dimanche matin, on se rend à l'église en voiture, et la richesse de la fête se mesure au

nombre des voitures. Il y en a quelquefois 50, 60.

Une fête très spéciale est la fête de la Saint-Jean, fête tout à fait nationale, qui semble avoir conservé des restes de l'ancien paganisme. Il y a des chansons, qui ne se chantent que pour cette fête, la veille de la Saint-Jean. Toute la maison est ornée de feuillages et de fleurs des champs, car c'est le moment de la grande floraison. On fait des couronnes, et tout le monde en met sur sa tête, et on offre la plus belle aux maîtres de la ferme, en chantant les chansons dites *ligo*, c'est-à-dire que chaque refrain répète ce mot *ligo*, vieux mot païen, dit-on (1).

Et ce soir-là, quoi que l'on fasse, on ne parle pas, on chante ; on demande, en chantant, au maître de la maison du fromage et de la bière (une boisson analogue à la bière et faite à la ferme) ; on félicite, en chantant, le maître de la maison sur l'état de ses champs ; on le remercie, en chantant, de son hospitalité. Après quoi la jeunesse va à une autre ferme, où le fermier l'attend.

Et ce ne sont pas seulement des compliments et des remerciements, que l'on chante. Les chants s'adressent aussi aux valets, et critiquent leur paresse, leur malpropreté. Ainsi les gens d'une ferme raillent et taquinent ceux d'une autre ferme. Et c'est une lutte des plus curieuses : ceux qui sont attaqués se défendent et ils doivent avoir toutes prêtes d'autres chansons pour répondre. Et cela continue une heure et plus, sans que la chanson manque pour riposter.

Le plus souvent la lutte est entre un groupe de jeunes gens, et un groupe de jeunes filles. Si l'un ou l'autre groupe arrive au bout de ses

(1) De Bray en fait l'observation : « Chaque couplet est terminé par le mot *Lihgo*, nom du Dieu du plaisir chez les anciens Lives. » (*Mémoire* p. 40).

ressources, une vieille mère vient à son secours, avec son trésor inépuisable de chansons.

Cette fête commence à peu près avec le coucher du soleil et dure jusqu'à l'aube. Auprès de chaque ferme, dans un champ, est allumé un grand feu ; et un petit tonneau plein de goudron enflammé est élevé au sommet d'un long pilier. C'est autour de ces feux que l'on se réunit, mange, boit, chante et danse.

Avant de se coucher les jeunes filles font une couronne d'un nombre fixe *(trois* fois *neuf)* de fleurs des champs. Elles la tressent en se plaçant au croisement de deux routes. En se couchant, elles la mettent sur leur tête, et le jeune homme qui l'enlèvera pendant leur sommeil sera leur fiancé.

Mais il faut le reconnaître, ces jolies coutumes, encore en plein usage, il y a quelques années, commencent à disparaître.

2. L'histoire des cabarets en Lettonie n'est pas moins instructive que l'histoire des fermes.

Laissons d'abord parler, pour éviter tout soupçon de partialité, l'ami des barons, le comte de Bray : « Les terres nobles en Livonie ont *le privilège* de débiter leurs eaux-de-vie dans des cabarets qui leur appartiennent, et les terres situées avantageusement (le long des grandes routes, par exemple) peuvent ainsi vendre tout le produit de leur récolte... Ces cabarets sont une source de revenus *considérable, commode et assuré* » (1). — Et encore : « Un *privilège* important, dont *jouissent* ces provinces, c'est celui qu'ont toutes les propriétés nobles, de distiller et débiter autant d'eau-de-vie que cela convient aux propriétaires, sans être assujettis à la vendre à la couronne, comme le sont les propriétaires dans

(1) *Mémoire*, p. 49.

les provinces russes proprement dites (1). » — De Bray ajoute ces deux remarques : « Les cabaretiers sont placés par les seigneurs, dont ils sont les *agents* et non les fermiers » (2). Et en effet sur l'enseigne des cabarets on voit, paraît-il, en grosses lettres, les noms des plus nobles familles. « Les cabarets, dit enfin de Bray, étant *une des sources les plus abondantes* du revenu des seigneurs, ils *sont très nombreux* en Livonie (3). »

Cela se passait au 19e siècle. Arrivons tout de suite au 20e. En 1903, dans la plaine lettone, à côté des débits officiels, il y avait 762 débits privés ; en 1905 il y en eut 798, et en 1906, après l'écrasement de la révolution, il y en eut 904. — Lorsque l'Etat réduisit des 2/3 le nombre des débits de boisson, la noblesse balte réclama 10 millions de roubles (25 millions de francs) à titre d'indemnité pour la perte que lui causait l'atteinte à ses droits. Dans le reste de l'empire russe, il ne fut question pour personne d'indemnité. Enfin lorsque l'empire proposa de donner aux communes le droit de fermer les cabarets, la Lettonie et toute la Russie saluèrent comme un bienfait cette réforme. La noblesse balte protesta, résista. — C'est à cette époque, — à l'ouverture du Landtag de Livonie, 1912, — qu'un pasteur balte, le général superintendant Gaethgens, eut l'honneur de formuler, dans son discours, le programme de ses compatriotes : « En arrière ! en arrière ! nous devons recouvrer ce qui nous a été volé ». Et voici les détails qui sont donnés par le correspondant, à Petrograd, de la *Frankfurter Zeitung* : « La Douma avait décidé d'accorder aux communes le droit de restreindre ou de suppri-

(1) *Essai critique*, III, p. 14.

(2) *Ibid.*, p. 139.

(3) *Mémoire*, p. 43.

mer les cabarets (1). » Cette défense devait s'étendre aux « terres des seigneurs » comprises dans les limites de la commune. La Commission du Conseil d'empire se réunit. En session plénière, le représentant de la Bourse de Riga, von Cramer insista pour que le Conseil adoptât le projet de la Douma. Les débats furent vifs. Les représentants de la noblesse balte, les barons von P. S. et R. combattirent la proposition. en oubliant parfois les formes parlementaires... D'après la législation particulière des provinces baltiques, les biens seigneuriaux ont le droit exclusif de distillation de schnaps, de fabrication de la bière et du commerce des cabarets (2) (des cruches). Ces cabarets portent souvent le nom des barons et sont toujours sur leurs terres. C'est une grosse source de revenus. En Livonie seule la noblesse y gagne un demi-million de roubles (1.500.000 francs)... Les barons atteignirent leur but. La proposition von Cramer fut repoussée.

C'est à peu près à cette époque que se passa le fait raconté par les *Annales*. — En échange de la fermeture prévue de 118 écoles, les nobles demandèrent la permission d'ouvrir 40 débits d'alcool. La permission fut accordée sans tarder. Il est à noter que la noblesse allemande seule possède le privilège de fabriquer et de vendre la bière ainsi que de distiller l'alcool pour les débits de l'Etat.

Ainsi les écoles, aujourd'hui entretenues presque exclusivement par les paysans, et demain complètement à leur charge, seront fermées par les nobles, si bon leur semble. —

---

(1) Le monopole du gouvernement ne concerne que la vodka, et pas les autres boissons.

(2) L'article de la *Frankfurter Zeitung* a été reproduit par *Der Abstinent*, organe des Sociétés d'abstinence en Autriche, publié à Vienne, le 1er juin 1914.

Mais l'empoisonnement du peuple sera pratiqué en grand par l'intermédiaire des débits d'alcool, sans que le paysan ait le droit d'en exiger la fermeture. Telle est l'œuvre de la Kultur pangermanique dans les provinces baltiques (1).

3. Par un contraste assez curieux, et cependant naturel, un élément bien caractéristique de la vie de ce peuple si individualiste, c'est la *Société*.

L'histoire ne recommence jamais et recommence toujours, c'est-à-dire que les grands phénomènes historiques sont peu nombreux, mais se présentent sous des formes très variées. La résurrection du peuple letton a des analogies avec l'apparition des communes au Moyen-Age.

Le peuple letton avait été réduit par l'oppression à ne former guère qu'une classe. L'émancipation a été l'émancipation d'une classe, une émancipation démocratique. Tout ce qui a été créé, en fait de culture nationale, l'a été par l'effort et la volonté du peuple lui-même, sans encouragement, sans appui de qui que ce soit, souvent malgré tous les obstacles. Voilà pourquoi la culture nationale est l'œuvre de tout le peuple, qui y participe avec passion. Les paysans et les ouvriers lettons sont, en grande partie, les promoteurs des entreprises les plus intellectuelles, — à l'encontre de ce qui se passe dans la plupart des pays à civilisation connue. Et quel est l'organe dont se sert cette culture ? la Société.

Et pas besoin de réfléchir, d'analyser : il suffit de regarder.

En Flandre, en Hollande, et partout, la bourgeoisie a eu ses Hôtels de ville, les palais du peuple. En Lettonie, le peuple a aussi ses

(1) *Annales*, o. c., p. 273.

palais, mais ce ne sont pas les hôtels de ville ; ce sont les maisons des Sociétés, d'immenses bâtiments contenant des salles, où se réunissent les sociétés.

La société, c'est, peut-on dire, la forme qu'a revêtue la vie civique des Lettons. La loi leur interdit de se réunir pour faire quelque chose en commun ; pour donner une conférence ou un bal. La liberté de réunion n'existe pas, mais le gouvernement permet qu'une société se fonde avec des statuts et des règlements approuvés, disant ce que les sociétaires veulent faire, à certains jours fixes, à certaines heures fixes : donner une conférence, un bal. Les individus lettons n'ont pas le droit (ou du moins les permissions ne s'obtiennent qu'avec beaucoup de difficultés), les sociétés ont le droit. Cela serait imprévu, ceci est prévu. La police qui serait inquiète, est tranquille : elle est prévenue.

En conséquence les sociétés ont pullulé ; il y en a partout et pour tout.

4. La première fut fondée il y a 50 ans ; en 1913, il y en avait 1776.

Nous avons déjà parlé des centaines de sociétés d'instruction, de musique, de chant. Il y a de plus 176 sociétés d'agriculture, et 64 caisses d'épargne, ou de crédit agricoles. De telle sorte que les Lettons ont servi de modèle non seulement aux Russes, mais aux allemands. La société coloniale allemande a envoyé une commission au Brésil pour y étudier la colonie Lettone, qui s'y est établie, et qui passe pour une colonie modèle.

Puis viennent les sociétés « sociales », peut-on dire, de secours mutuels, de bienfaisance, (il y en a des centaines), — sans compter les nombreuses sociétés légales ou illégales dans lesquelles se rassemblent les ouvriers.

5. « Grâce à ces sociétés, — elles ont du moins joué un rôle important, — le paysan letton a reconquis son sol » (1).

Au moment où il fut délivré du servage, il ne lui fut laissé, en propriété, aucun lambeau du sol qu'il labourait depuis des centaines d'années. — En Russie, aux serfs affranchis, la loi accorda une certaine partie de la terre jusque-là détenue par le seigneur. Mais en Livonie, les seigneurs baltes réussirent à faire modifier en leur faveur cette loi. Au paysan letton libéré, il ne fut rien laissé, rien. Il avait seulement la possibilité de racheter la terre au prix fixé par le seigneur ! — Et dans l'espace de 50 ans, il en a racheté presque la moitié (2).

6. On peut même dire que les Lettons ont réussi à accomplir un autre tour de force. Tandis que les paysans s'élevaient peu à peu au-dessus des paysans allemands (qui venaient leur demander des exemples et des modèles), ils réussissaient à créer une bourgeoisie de la campagne et des villes, qui peu à peu, elle aussi, prenait le dessus sur la bourgeoisie balto-allemande.

7. Et Riga s'élève, le centre letton !

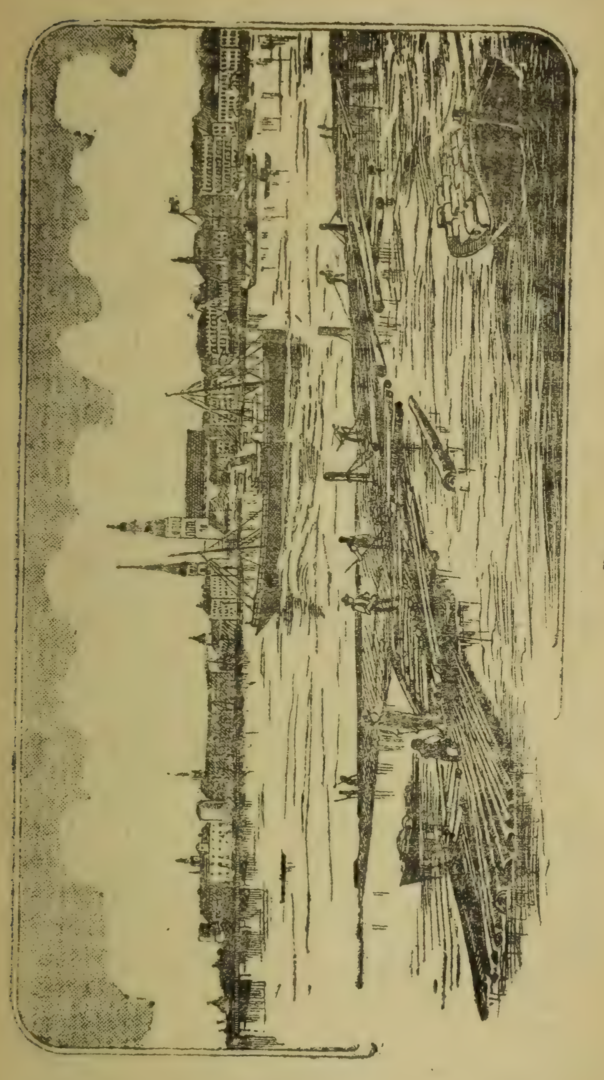
La grande industrie y a employé en 1854, 4.000 ouvriers ; en 1864, 5.000 ; en 1854,

---

(1) Les sociétés de crédit lettones ont joué un grand rôle en facilitant aux Lettons l'achat des terrains, la construction des immeubles, et en augmentant ainsi le nombre des Lettons ayant droit de participer aux élections. Ces sociétés ont aussi aidé beaucoup d'entreprises commerciales et industrielles. Elles ont aussi prélevé sur leurs bénéfices d'importantes sommes en faveur de diverses institutions nationales.

(2) Il en aurait racheté davantage si la liberté lui en avait été laissée. Mais les barons baltes ne vendaient que ce que la loi les obligeait à vendre, et encore trouvaient-ils le moyen de tourner souvent la loi. Jamais les barons ne vendaient leurs grands domaines à un Letton.

11.000; en 1884, 23.000 ; en 1900, 56.000; en 1910, 75.000.



Riga

Les ports des provinces baltiques font le tiers du commerce extérieur de la Russie,

30 % des importations, et 33 % des exportations. Riga est le grand port d'exportation de la Russie. Il exporte, à lui seul, autant que Pétrograd, Odessa et Nikolajew ensemble.

D'une manière générale, les provinces baltiques sont les provinces importantes de la Russie, surtout si l'on tient compte du fait que la Finlande est trop au nord, pour que ses ports puissent rivaliser avec ceux des Provinces.

Les impôts sur l'industrie sont, par tête, de 1,95 roubles dans les Provinces baltiques, et de 0,79 dans le reste de la Russie ; — les impôts sur les capitaux sont, par tête, de 0,29 roubles dans les Provinces baltiques, et de 0,12 dans le reste de la Russie ; — les recettes postales sont par tête de 1,12 roubles dans les Provinces baltiques, et de 0,42 dans le reste de la Russie ; — les recettes télégraphiques sont, par tête, de 0,48 roubles dans les Provinces baltiques, et de 0,20 dans le reste de la Russie.

Il ne faut pas oublier toutefois que si Riga est le centre de la vie nationale lettone, c'est aussi la forteresse de ses adversaires, les germano-baltes. Les statistiques que nous venons de donner ne doivent donc pas faire croire que l'industrie des Lettons tient à Riga la première place : ce serait inexact. Outre les entreprises allemandes, il y a beaucoup d'entreprises, dont les capitaux viennent de la Russie, ou même de l'étranger. Ces statistiques montrent seulement le développement vraiment phénoménal de Riga, développement « américain » a-t-on dit, dans lequel les Lettons ont leur grande part.

8. Et nous demanderons à l'un des allemands, qui nous ont fourni notre conclusion sur la vie intellectuelle des Lettons, de nous fournir aussi notre conclusion sur leur vie

sociale : « Les Lettons, dit-il, sont pour la plupart intelligents, travailleurs, habiles au négoce, faciles, très prompts à s'adapter, et à côté de cela joyeux et hospitaliers. Ils sont certainement les ouvriers industriels les meilleurs et les plus instruits de toute la Russie... Le développement relativement très haut de l'agriculture chez ce peuple est mis en lumière par le fait que, il y a 20 ans, la société coloniale allemande envoya une commission particulière pour étudier la colonie lettone du Brésil, qui passe pour un modèle de colonie... Ainsi le peuple letton, qui se développe d'une manière si prospère, et qui s'élève avec une telle puissance, constitue un danger très sérieux et permanent pour le *Deutschtum* balte » (1).

VIII

Aujourd'hui et Demain

1. Aujourd'hui, c'est la guerre !

Et d'abord, c'est l'invasion. Dans toute la Russie, qui a souffert comme les Lettons ? Sans doute personne.

En 1915, quand les troupes allemandes menaçaient la Courlande, le gouvernement russe ordonna à la population de tout détruire et de partir. Tout détruire ! La récolte s'annonçait d'une magnificence telle qu'on n'avait rien vu de pareil depuis des années. En quelques jours, la population détruisit tout, et ses champs, et ses machines, et ses maisons. Puis, le sacrifice terrible accompli de ses propres mains, elle s'enfuit. Nulle part, ni en Pologne, ni en Lituanie, les mesures édictées par le gouvernement russe n'avaient été aussi rigoureuses, — (il s'agissait de sauver Riga),

---

(1) *Deutsche Rundschau*, sept. 1915, p. 332, 333.

— que dans cette Courlande, la plus riche et la mieux cultivée des trois provinces baltiques. Et nulle part les mesures ne furent aussi ponctuellement exécutées. 15.000 fermes, peut-être, furent anéanties, la plupart par les fermiers ! On ne se cacha pas dans la forêt pour essayer de revenir bientôt. — Tout fut accompli complètement.

Il y a, dit-on, 736.000 évacués ! Or de tous les mots maudits, que cette guerre a mis sur les lèvres des hommes, il n'en est peut être pas de plus abominable que celui d'évacués. Evacués, les habitants des provinces du Nord de la France, dont le simple passage en Suisse a soulevé de pitié et d'horreur le cœur de tous ceux qui les ont aperçus. — Evacués, les Belges et les Arméniens...! Les routes de Courlande, de la Russie, s'encombrent de chars, de bétail. Tout ce qui a vie, bêtes et hommes, tombe d'épuisement; les vieillards, les enfants meurent sur le bord des fossés...

Qui portera secours ? Le Landtag germano-balte ? N'est-il pas plus favorable aux envahisseurs qu'aux évacués ? L'Hôtel de ville ? Il reste fermé. — Mais il y a le peuple et ses sociétés. Je cite le discours de Mme Kenine, la noble et ardente patriote lettone, au Congrès de Lausanne : «Nous qui étions des plus riches, nous sommes devenus des plus pauvres. Mais en perdant nos biens matériels nous n'avons pas perdu la foi dans l'avenir de notre nation. Au contraire, notre esprit national est devenu plus vivant que jamais, et jamais il ne s'est manifesté avec une énergie pareille. L'élite intellectuelle lettone s'est concentrée à Pétrograd et à Moscou. Et tandis que, l'automne passée, les armées allemandes s'approchaient, elle a créé deux importantes institutions : à Pétrograd *le bureau central letton pour le secours des réfugiés*, et à Moscou, *le bureau pour la*

sauvegarde de la culture lettone. Grâce à ces deux institutions, 135 lieux de concentration ont été créés pour les Lettons fugitifs, avec des écoles lettones. Une université populaire va se fonder à Pétrograd, une université lettonne s'organise à Moscou. Il y un théâtre letton à Pétrograd, un autre à Moscou. On a organisé des expositions de l'art letton, et des concerts de musique lettone dans les grandes villes ».

Alors, tandis que la sève nationale bouillonne d'autant plus généreuse qu'elle est plus à l'étroit dans le creuset de l'épreuve indicible, — une merveille se produit. Ceux qui allaient vers la misère et le désespoir, se retournent, et ils se mettent en marche vers la liberté. Ce peuple d'évacués enfante un peuple de héros, et c'est au moment où tout est ruiné, perdu, que la Lettonie écrit dans son histoire la plus belle page de sa vitalité héroïque. — C'étaient les évacués, ce sont les volontaires.

Et ici encore, c'est original, c'est unique. Certes l'héroïsme foisonne, pullule dans le monde. Mais où a-t-on vu un peuple éprouver des difficultés, se heurter à des obstacles presque insurmontables pour avoir la permission de verser son sang en faveur de son gouvernement et de sa patrie ?

L'idée des bataillons lettons était née tout au commencement de la guerre. Immédiatement, l'idée se heurta aux obstacles. Lesquels ? toujours les mêmes. Les germano-baltes de la Courlande, les « barons », amis du fameux gouverneur, Nabokoff (qui depuis a été impliqué en un fâcheux procès, et envoyé en Sibérie), obtinrent de son amitié un veto contre l'enrôlement. Bien plus. On interdit aux Lettons de porter des armes. Les Lettons sont un peuple qu'il faut surveiller. Les russes « loyaux », les russes « patriotes », ce sont

les barons. Et leurs menées réussissent.

Mais heureusement, ici comme ailleurs, à côté de la bureaucratie, il y a l'armée. Le général Potapoff obtint pour les Lettons la permission de former des corps de volontaires. Le projet de décret est prêt. Le gouverneur de la Livonie l'arrête.

Enfin les généraux l'emportent : le décret d'autorisation est signé le 13 juillet 1915.

Alors s'ouvre l'épopée lettone. Les articles de journaux ne sont plus des articles, ce sont des hymnes, qui chantent l'héroïsme de la patrie.

« Alors, aux premiers jours des bataillons lettons, dit un journal, Riga a été pleine de beauté et d'horreur. » Et il décrit les deux vagues. Une, celle des évacués, passe par les rues, « emportant sur les chemins de la Livonie et de la Russie, les souffrances de la patrie ». Elle passe, disparaît... L'autre vient... ce sont les bataillons lettons, qui, avec la musique et les chants de guerre, traversent en sens inverse la ville, « emportant les fleurs jetées par les jeunes filles, et la bénédiction de leurs mères et de tout le peuple. Les germano-baltes regardent le défilé de leur balcon, la figure crispée et méchante ».

Les députés lettons Goldman et Salit avaient lancé un appel : « Rassemblez-vous, criaient-ils, sous les drapeaux lettons. Cette époque de souffrance doit être une époque d'espérance. Frères, il est mieux de lutter sur le sol natal, que de se traîner et de s'affaisser sur toutes les routes étrangères ». La Lettonie de la dispersion a entendu l'appel. Des milliers de fugitifs, d'exilés, se lèvent, se retournent ; ils affluent à Riga.

L'enrôlement commence le 30 juillet. On accepte les hommes de 17 à 35 ans. La noble procession défile, et ne se termine pas. Les jeunes gens de 16 ans devaient apporter la

permission de leurs parents. Ils arrivent en foule. La lutte contre l'ennemi héréditaire les attire comme une fête. Même des jeunes filles se présentent, elles veulent être acceptées dans l'armée, comme soldats, tout au moins comme sœurs de charité. La loi ne le permet pas. Il faut mettre des avis dans les journaux pour leur éviter un voyage inutile. Et cependant, dans certains cas, la permission a été accordée.

Il faut créer des centres d'enrôlement ailleurs qu'à Riga. On en crée à Iourieff, à Pskov, à Vitebsk, à Reval, à Pétrograd, à Moscou. — On crée des centres d'enrôlement non pas seulement dans les grandes villes, mais aussi dans les petites.

Le 1er août les premiers bataillons quittent Riga. « A 11 heures, raconte un journal (1), le premier bataillon letton prêta serment devant le comité d'organisation et les officiers lettons. Dès la pointe du jour, une foule énorme s'était rassemblée sur la place. Dans la masse grise se distinguaient des fillettes lettones vêtues de blanc, avec des bouquets à la main. Pendant la parade on jette de tous côtés des roses sur les soldats... Le bataillon se met en marche. En tête la fanfare, les cyclistes. Les soldats chantent l'hymne russe, et l'hymne letton. « A Dieu, ma chère Livonie ». Ils se dirigent sur la Dvina. La foule grandit, grandit toujours. Il semble que ce n'est plus un bataillon letton, que c'est le peuple tout entier qui s'en va au combat. Par la rue, où, il y a quelques semaines, passait la détresse des réfugiés et des évacués, passe maintenant l'espérance lettone, jeune et heureuse. Le peuple letton, pour la première fois après ces siècles de souffrance et d'illégalités, marche fier et la tête haute ».

(1) La *Vetcherneie Vremia*.

Ces scènes d'un patriotisme et d'un dramatique intenses se multiplient dans toute ce qui reste de la Courlande et de la Livonié. Un autre journal raconte la mobilisation à Dorpat, la fameuse université germano-balte, à Dorpat dont les corps d'étudiants allemands avaient si souvent fait retentir les rues du bruit de leurs chansons pangermaniques et de leurs rapières insolentes. Aujourd'hui, écoutons le journaliste transformé en barde : « Depuis l'aube jusqu'au soir, vous rencontrez les légionnaires lettons dans les rues de Dorpat. Vous entendez leurs chants. Le matin, dès que vous ouvrez la fenêtre, avec les premiers rayons du soleil, le chant des légionnaires inonde votre chambre. Mille fois déjà les légionnaires ont passé en chantant. Mais toujours de nouveau, quand ils passent, toutes les fenêtres s'ouvrent. Et le soir, vers 8 heures, quand vous êtes assis autour de la table de thé, vous entendez, résonner de toutes les parties de la ville, les notes de : « C'est un rempart que notre Dieu », en letton. Puis vient la prière russe : « Dieu, bénis ! ». Puis l'hymne russe : « Dieu bénis le tzar », et ensuite, d'une voix plus distincte et plus forte : « Dieu, bénis la Lettonie ! » Vous entendez cette prière chaque soir, et au loin il y a des gens qui s'y associent.

« Dernièrement les légionnaires ayant achevé leur instruction ont dû partir pour le front. Alors ceux qui restaient, une heure avant le départ, sur une distance de 4 k., des casernes à la gare, ont formé comme une chaîne vivante, tenant dans leurs mains des branches et des fleurs. Les soldats arrivent musique en tête ; cette garde d'honneur les accueille, les accompagne en poussant des hurrahs, en brandissant les branches comme des palmes. Les cœurs les plus endurcis deviennent tendres, les yeux se mouillent. Les uns par-

tent, les autres brûlent de les suivre, tous dans le plus grand enthousiasme, chantent et jubilent. »

Et cela continue... « La permission de fonder les bataillons, raconte un autre article, fut accueillie comme les premières lueurs du soleil après une nuit qui semblait sans fin. De près et de loin, de la Russie, de la Perse, de la France, de l'Angleterre, de l'Amérique, les volontaires lettons accoururent. Les premiers jours, il y a 400 inscriptions par jour à Riga. La seule crainte est d'être refusé ! Une grande difficulté se présente pour les soldats lettons déjà inscrits dans d'autres bataillons russes. Ils veulent obtenir d'être tous incorporés dans les bataillons lettons pour tomber la tête sur la frontière, comme le dit une de leurs chansons guerrières. Le Comité est assailli de lettres, de télégrammes, avec lesquels il a constitué des archives, vraiment incomparables. Voici deux ou trois lettres, types de centaines de lettres. « Nous, soldats lettons, qui sommes de différents endroits de la Courlande, de la Livonie, de la Latgale, des endroits où l'ennemi s'est déjà introduit, ou qu'il menace, nous voudrions, avec la plus grande joie, mettre notre tête sur la frontière de la patrie pour l'honneur et la gloire de la Russie, et du peuple qui a porté le joug allemand depuis 700 ans. » — « Salut, frères de la patrie. Je suis blessé, mais je vous prie de m'inscrire dans les troupes lettones. Uni à mes frères, je voudrais encore une fois opposer ma poitrine toute meurtrie, à l'ennemi. » — Ceux qui ont des emplois supérieurs, qui occupent des postes où le danger est petit, demandent à être enrôlés comme simples soldats, prêts à aller dans les rangs les plus exposés.

Un soldat du 50e bataillon de réserve raconte.

« L'officier entre, et nous dit : le Comité d'organisation fait demander qui veut partir pour le front en Courlande. Il croyait que quelques-uns seulement se présenteraient. Nous répondons d'une seule voix : tous. Lui, voulait nous garder parce que nous sommes braves. Son visage change. Un moment tout est silencieux, lui et nous. Alors il nous parle : « Vous croyez donc que c'est la fortune qui vous attend là-bas ? » Enfin il accède à notre désir, en disant qu'il comprend l'amour de chacun pour sa patrie. Nous étions émus de joie jusqu'au plus profond de nos cœurs. »

Et le journal continue : « Il y des milliers de lettres semblables. Que ces pages soient blanches, ou grises, ou bleues, ou jaunes, sur toutes s'étale, lumineux, l'amour ardent de la patrie : il scintille en mille couleurs, comme la rosée de l'aube. Ces feuilles ne se faneront pas, pas plus que ne se fanera l'éclat des exploits glorieux de nos héros ».

Une dernière lettre. « Nous désirons honorer notre drapeau letton, en le servant dans une complète abnégation de nous-mêmes. afin que la paix et l'ordre soient rétablis dans notre chère patrie, qui n'est actuellement qu'un monceau de ruines. Nous sommes à la guerre depuis décembre 1914. Nous avons participé à beaucoup de batailles ardentes : beaucoup des nôtres sont tombés. Nous qui avons survécu, nous désirons lutter notre dernière lutte sous le drapeau letton, afin que notre tête tombe sur la frontière lettone, et que nos corps se reposent dans la terre de la patrie. »

Les troupes lettones, très exposées, ont subi des pertes terribles. Quelques-uns des pre-

(1) L'Agence télégraphique a d'abord mis ces citations au compte des Lituaniens. Lituaniens, lettons ? Y a-t-il une différence ? Qu'est-ce donc que des Lettons ?

miers bataillons ont été renouvelés jusqu'à trois fois !

Tant de vaillance leur a valu de nombreuses félicitations dans les communiqués de l'Etat-Major russe. — Certes, c'est justice, car si l'armée allemande n'a pas avancé sur le front de la Dvina, les Lettons croient, — et comment serait-ce tout à fait à tort ? — que leurs volontaires y sont pour quelque chose, ceux



Insigne du Légionnaire letton

qui en chantant ont mis leur tête sur la frontière (2). — Et pour conclure nous dirons tout en disant : les lettons sont dignes de l'insigne que leur patriotisme héroïque et poétique a

(2) Sur les bords de l'Aa. « Un corps de Sibériens et une division lettone attaquaient à l'aile droite de la ligne russe, en direction du nord au sud, dans la région des marais de Tiroul. Après une rapide préparation d'artillerie, ces admirables soldats se sont élancés sur les tranchées ennemies. Mais les obus boches crevaient la glace sous leurs pieds ; celle-ci, trop peu épaisse par endroits, s'effondrait aussi d'elle-même. Les Boches avaient caché dans l'eau des fils de fer, qui invisibles, arrêtaient l'avance. Pendant deux nuits Sibériens et Lettons, sous le feu des mitrailleuses, dans l'eau jusqu'aux genoux ou jusqu'à la ceinture, gelés, glacés, décimés, ont conti-

choisi, un soleil brillant. Je cite un dernier article aussi lyrique que les précédents. « Un simple tirailleur passe devant vous ; mais il porte sur le cœur un petit soleil brillant, avec un glaive par-dessus ; et vous êtes ému, parce que c'est un tirailleur letton. Les soldats lettons aiment beaucoup leur insigne. Même les officiers, qui ont d'autres décorations, portent l'insigne du simple soldat. — Un poète letton, réformé par le médecin-major, voulait quand même, à tout prix, être reçu dans la légion ; il voulait pouvoir porter l'insigne. — Il écrivit : « Quand la guerre cessera, et que tout ce qui pèse aujourd'hui sur les cœurs sera dissipé, oublié, l'insigne du légionnaire letton restera, et pour toujours. Un enfant des générations futures demandera : grand-père, qu'est-ce que cette médaille que vous portez ? Et nous répondrons : « C'est l'insigne du légionnaire letton ». Et l'enfant écoutera les récits du grand-père, comme on écoute un conte merveilleux. Et même si nous devions tout perdre, nous serions entrés dans l'histoire, nous y aurions une place, une place que nous aurions payée avec notre sang le plus précieux. Nous garderons notre insigne de légionnaire, et personne ne nous ravira ces pages dans le livre de l'histoire » (1). Ainsi chante le poète pâle, qui désirait tant être accepté par le Comité des troupes lettones (2).

---

nué à progresser. Le troisième jour ils emportaient enfin toute la première ligne ennemie. Dans un seul blockhaus, organisé en forteresse, ils s'emparaient de 30 mitrailleuses ». (*La Dépêche*, 14 fév. 1917, d'un correspondant spécial).

(1) Ce signe que les soldats lettons portent sur leur poitrine, a été vendu pendant deux jours à Moscou, au profit des soldats lettons, pour leur faire un cadeau de Noël. La vente a produit 50.000 fr.

(2) A l'arrière, le peuple est digne de ses fils sur le front. Ce peuple ruiné, en cinq mois, a donné 270 000 fr. pour aider ses volontaires.

Hélas ! de tous ces jeunes héros si enthousiastes, couverts d'une telle gloire, combien en reste-t-il aujourd'hui ? Il me sera permis de citer ici un fragment de lettre particulière. C'est une dame lettone, que les circonstances avaient retenu en Suisse, et qui m'écrivait le 9 déc. 1916 : « Notre sang, il a bien coulé ! Une étudiante lettone arrivée en Suisse de Russie raconte que, la plupart des légionnaires lettons ont été tués, qu'il n'y a plus de Lettons à mobiliser ; et que dans les bataillons lettons, ils sont remplacés maintenant par des Sibériens. C'était notre jeunesse, la meilleure, la plus ardente ! Et en même temps, j'ai reçu une petite coupure de *la Gazette de Lausanne* qui annonce que les Allemands ont pendu ou fusillé environ 2.000 lettons, en neuf mois, dans la Courlande. C'est probablement tout ce qui y est resté d'hommes capables de protester. — Pourquoi, pourquoi devons-nous mourir, nous qui avons si tard commencé à vivre, qui avons, malgré tout, montré tant de vitalité ? pourquoi devons-nous mourir encore une fois, et probablement définitivement, sous la force anéantissante de cette race maudite ? Je ne peux pas y penser. Les larmes coulent aussitôt trop abondantes. Moi aussi, je voudrais aller vite, vite, dans ma Courlande chérie pour y mourir ». — Non, la Courlande ne mourra pas. Si la France ne meurt pas, si les Alliés vivent, ils vivront.

2. Le croira-t-on ? C'est cette Lettonie que, même pendant cette guerre, les pangermanistes ont présentée comme plus ou moins germanisée, et désireuse, au fond, de faire partie de l'Allemagne, d'être annexée par l'Allemagne ! — Ici encore nous sommes en présence d'une application particulière de méthodes tout à fait générales, donc doublement instructives.

La revue *la Nouvelle Allemagne* s'est distinguée dans cette manœuvre, qui consiste à annexer les peuples moralement (c'est-à-dire immoralement), en attendant de pouvoir les annexer d'une autre manière. Un germano-balte y a écrit : « Les Lettons et les Esthoniens ont, il est vrai, gardé leur langue et une bonne partie de leur sentiment national ; mais ils sont élevés dans l'esprit allemand ; ils ont été instruits, à l'école et à l'église, dans l'esprit allemand ». — L'auteur ajoute pour montrer péremptoirement qu'ils sont allemands : « ils se sont battus dans la *Mensur* » (1), c'est-à-dire dans ce duel qu'affectionnent certaines associations d'étudiants allemands, désireux de porter des balafres sur la figure ! La *Mensur*, le suprême cachet du pangermanisme : on n'est jamais si bien trahi que par les siens. — Et le germano-balte, Silvio Broederich, pour lequel les Lettons ont une aversion, une répulsion particulières, écrit : « Le paysan letton, jusque dans le plus profond de son être, est devenu un paysan allemand, protestant, qui, à cause de la russification, n'a pas pu être germanisé seulement pour la langue ». — « Ce qui prouve jusqu'à quel point les Lettons étaient sur le point d'être germanisés, c'est le fait que, aujourd'hui encore, ils espérent la réunion *(Anschluss)* à l'Allemagne » ! (2) Et ces mensonges sont écrits et publiés en novembre 1915, au moment où se passaient à Riga et à Dorpat les scènes de mobilisation, que nous avons racontées !

Il y a eu mieux ! Les germano-baltes ont essayé d'émouvoir de pitié les neutres en faveur des pauvres nationalités opprimées... dans les provinces baltiques, et ils ont signé l'appel au président Wilson : « *Cri de détresse*

(1) *Das Neue Deutschland*, p. 48.
(2) *Das Neue Deutschland*, p. 66.

des peuples soumis à la Russie ». Parmi les signataires figurait « le groupe des Lettons en Suisse ». — C'était un faux, contre lequel le « Comité des Lettons en Suisse », dont le président est le célèbre poète Rainis, s'est hâté de protester.

« La signature du « groupe des Lettons de Suisse », qui s'y trouve, est une « mystification complète ». — « Le véritable but de toute l'affaire est clair, si l'on considère que le manifeste est signé par des personnages qui (comme S. von Brœderich, et von Ropp), quoique citoyens russes, se tiennent pendant la guerre en Allemagne, et travaillent pour l'annexion de la Lettonie. Le peuple letton ne prend pas et ne veut pas prendre le chemin de la trahison. Les hobereaux du parti politique allemand des provinces baltiques ont organisé de tout temps, dans leur pays, l'oppression la plus honteuse. Les Lettons n'ont rien de commun avec de tels personnages (1) ».

Le 5 avril 1916, le chancelier parla au Reichstag des peuples « délivrés » sur les bords de la Baltique — y compris les Lettons, déclarant que jamais on ne les rendrait à la Russie réactionnaire. Le comité letton de Suisse se hâta d'élever la voix au nom « de tous les partis lettons, sans exception ». Il n'y a pas, dit-il, de peuple germano-balte, mais seulement une noblesse germano-balte, formant 1 o/o de la population totale, et une bourgeoisie germano-balte formant le 6 o/o.

« Nous, Lettons, nous voulons une libération qui ne soit pas une séparation de la Russie, mais un libre développement national, selon notre langue et nos coutumes ».

Une séparation de la Russie serait pour la Lettonie une séparation des conditions écono-

---

(1) *Le Temps*, 18 juin 1916.

miques de son existence ; — et pour l'Europe, ce serait la menace perpétuelle de guerre : la libre Russie ne pouvant pas consentir à se laisser étouffer.

Les Lettons ont lutté, « et maintenant que le gouvernement allemand fait sienne la politique de cette noblesse réactionnaire prusso-balte, nous continuons la lutte. De cette lutte, et non du gouvernement, nous attendons une Lettonie libre dans une Russie libre ».

Enfin nous ferons une place à part à la protestation qui a retenti dans la salle de la conférence de Lausanne, conférence dont nous n'avons rien à dire ici, sinon que son histoire paraît assez étrange (1). Malgré certaines tentatives de lui couper la parole, la noble et courageuse lettone qu'est Madame Kenine put cependant faire entendre ces paroles :

« Aucun letton ne peut croire à une « délivrance » des Lettons par les Allemands. Nous estimons que nous connaissons mieux qu'aucun autre peuple au monde le vrai caractère des bienfaits allemands, puisque les baltes allemands (à l'exception des 3 ou 4 esprits nobles et humanitaires, qui seuls à travers de longs siècles ont élevé leur voix contre l'oppression) se considèrent en général comme des *Kulturträger*, et des bienfaiteurs de Lettons, méconnus seulement par un peuple ingrat. Nous estimons aussi que notre histoire nous donne le droit de crier « garde à vous » à tous ceux qui pourraient se laisser suggestionner par les paroles séductrices du gouvernement allemand ».

Et encore : « Nous estimons que le peuple letton, tant par le degré de sa culture, que par

---

(1) En fait, à cette conférence de Lausanne, quelles que soient les explications qui puissent être données, il y a eu des accusations contre tous les peuples de l'Entente, il n'y a pas eu d'accusations contre les empires centraux.

son attitude héroïque, loyale, dans cette guerre, mérite toute l'attention des alliés en général, et tout particulièrement de la Russie. Et nous espérons fermement que notre foi sincère dans la cause des alliés, prouvée par tant de sacrifices de nos vies et de nos biens, ne peut pas être vaine. Après la guerre la Lettonie entrera, comme une unité autonome, dans le sein d'une Russie libre. La libre Lettonie dans une libre Russie, voilà la formule de la volonté unanime du peuple letton tout entier » (1).

3. Demain, il y aura les deux routes, l'une vers la mort, l'autre vers la vie.

Le pangermanisme déploie une activité prodigieuse pour ouvrir la route vers la mort.

Comme toujours, et une dernière fois, je ne veux pas prêter aux pangermanistes d'autres idées que celles qu'ils professent eux-mêmes publiquement, authentiquement. — Or que pourrait-il y avoir de plus authentique et de plus autorisée, que la revue « *Politique allemande (Deutsche Politik)*, revue hebdomadaire pour la politique mondiale de la *Kultur* », publiée

---

(1) Le loyalisme des Lettons. « La volonté du peuple letton a été nettement affirmée dans les déclarations de ses représentants autorisés, de ne poursuivre la conquête de son autonomie que dans le sein de l'empire russe, et en harmonie avec la démocratie russe. On rappellera à ce sujet le discours du délégué du groupe ethno-letton à la Douma, dans la séance historique du 8 août 1914, la lettre d'un letton à Romain Rolland, publiée dans le *Journal de Genève* du 19 oct. 1914, les protestations du Comité letton suisse contre le discours du chancelier allemand à la tribune du Reichstag, le 5 avril dernier, et contre le prétendu *manifeste de la Ligue des Allogènes de Russie*, adressé au président Wilson, la lettre ouverte des social-démocrates lettons à la *Social-démocratie* allemande de sept. 1915, etc., etc. ; à quoi il faut ajouter l'enrôlement volontaire des légions lettones sous le drapeau russe ». (*Un peuple menacé*, appel du Comité d'études de la question lettone à Genève. Publié dans le *Journal de Genève* du 15 fév. 1917).

par Jäckh, Rohrbach et Stein, trois des plus fameux protagonistes du plus officiel des pangermanismes. Voici leur plan :

On annexera au moins la Courlande. Que signifie ce mot annexer? — D'abord, si on annexe la Courlande, ce sera le démembrement définitif. Partage définitif de la Pologne; partage définitif de la Lettonie, partage encore et toujours!

Et puis, après le *partage* viendra l'*absorption*. Pour rester allemands, les germano-baltes (200.000 sur 2.000.000; ce sont les chiffres pangermanistes, donc sujets à caution) ont dû s'isoler. Maintenant cet isolement finira. Il n'y aura pas lieu de craindre que le petit groupo germano-balte soit englouti par un plus grand groupe letton; — ce sera le groupe letton, devenu proportionnellement insignifiant, qui sera absorbé par l'énorme milieu allemand : 70 millions. — « Ils seront en peu de temps absorbés *(aufgezogen)* sans qu'il en reste rien *(restlos)* par l'allemanité *(Deutschtum)* ».

Cette absorption, cet engloutissement, voilà le plan, il n'y aura qu'à en faciliter et à en hâter *(erleichtert und beschleunigt)* l'accomplissement.

Et voilà pourquoi et comment les Lettons finiront par disparaître bientôt. « Les Lettons n'ont pas de culture! »

« Les Lettons sont un peuple capable et laborieux; ils ont un désir d'instruction, de progrès social. Et en leur qualité de politiques réalistes, ils comprendront bientôt que l'union avec l'allemanité *(Deutschtum)* leur est plus profitable que l'isolement. »

« La prétendue amitié des Lettons pour les Russes n'est pour la plupart que du réalisme politique. »

On voit qu'il est difficile d'être plus inexact dans ses affirmations, et plus matérialiste dans

ses jugements. Ce pangermanisme ne se doute pas que dans le monde il y a des âmes et des cœurs.

Sans doute les intellectuels jeunes lettons ne sont pas amis de l'Allemagne, ni les petits employés, ni les domestiques, ni d'autres. « Mais il n'y a pas là de quoi nous donner du souci. La plus grande partie de ces groupes s'en est allée avec les Russes ; et, en cas d'annexion, ne reviendra sûrement pas en Courlande ». « Du reste, *nous avons toujours en main les moyens* de ne pas laisser rentrer dans le pays les agitateurs et les excitateurs les plus connus ».

Et puis on fera venir des colons allemands. Et finalement « ce qui produira le meilleur effet, ce sera une *politique consciente du but poursuivi :* des écoles supérieures et d'autres allemandes, une école populaire, *peut-être* d'abord allemande et lettone, celle-ci devant être toutefois entretenue par les fonds propres des communes lettones. Vite les Lettons comprendront les avantages de la Kultur allemande. On le voit nous n'avons pas à nous faire de souci » (1).

Donc, nous n'exagérons rien. Pour les Lettons, c'est bien la mort, — avec phrases, — mais la mort, ce que le chancelier appelle : « *la délivrance du peuple letton* » (2).

Et cependant, avec un cynisme plus incroyable encore, Paul Rohrbach, le pangermaniste

---

(1) *Deutsche Politik*, 1er oct. 1916, article non signé intulé *Die Letten*, p. 1756-1766.

(2) L'annexion de la Courlande est un des principaux buts de la guerre allemande. Le professeur Delbruck, souvent chargé de donner aux projets du gouvernement la forme la plus modérée possible, a cependant écrit dans le *Tag* de Berlin : « Sans entrer dans les détails, j'ajouterai seulement que le point sur lequel nous rencontrerons probablement une forte résistance, et *sur lequel nous devrons demeurer fermes, sans restriction*, c'est la question de la Courlande ». (*Le Temps*, 19 déc. 1916).

qui a le plus d'autorité en matière de politique étrangère, a exposé non seulement la pensée du pangermanisme, mais son arrière-pensée.

Il s'agit d'arrêter tout mouvement démocratique en Russie, et pour cela de maintenir l'esprit ultra conservateur des germano-baltes dans les provinces baltiques. La politique inaugurée depuis 1905, tout particulièrement par les réformes agraires de Stolypine « vivifiait de nouveau la masse populaire russe sans vie, et, avec une étonnante rapidité, de la masse jusque-là amorphe, des communautés rurales communistes faisait un peuple conscient ». Voilà ce qui doit être arrêté. La Russie doit être « acculée à l'Orient et abandonnée à sa décomposition ».

Une catastrophe, une révolution, pas un développement pacifique. « Si la transformation se faisait pacifiquement, gémit Rohrbach, les peuples allogènes ne se sépareraient pas de la Russie ». La Russie ne tomberait pas en « décomposition (1) ». La mission allemande consiste à profiter d'une Russie rétrograde (2). Le grand danger, « est le triomphe d'une tendance qui ferait de la Russie un état national ».

Ainsi la mort des petites nationalités, pour arriver à la mort de la grande Russie.

Le programme du pangermanisme dicte le programme des alliés : la vie des petites nationalités pour assurer la vie de la grande Russie. Et ici, comme dans tout ce qui précède, la Lettonie sert d'exemple, de sujet d'étude

---

(1) C'est à la lumière de ces déclarations qu'il faut voir l'importance de la Révolution russe : le rêve pangermanique s'écroule. Quelle déception et quelle menace !

(2) Paul Rohrbach, *Russland und Wir*, p. 52, 53. — Que l'on médite ces affirmations de Rohrbach, en face de la révolution russe : et on aura, derrière toutes les simagrées et tous les mensonges du pacifisme pangermanique, les idées vraies du pangermanisme lui-même.

précis et clair. Elle pose le problème des nationalités dans les termes les plus simples, les plus pressants pour la conscience humaine.

Or la guerre le montre, il n'est pas de problème plus difficile. Pendant cette guerre qu'a-t-on vu en effet? On a vu le principe des nationalités mis en avant pour justifier la politique des plus effrontés et des plus insatiables accapareurs et oppresseurs des nationalités. S'il y a des régions dans le monde, où les nationalités existantes sont séparées les unes des autres géographiquement, il y a des régions, quelques-unes de celles sur lesquelles la guerre s'est étendue, où les nationalités sont mélangées et enchevêtrées dans des confusions inextricables. Est-ce que la victoire de la justice et du droit pourrait consister dans le simple changement de la nationalité qui opprime l'autre ?

Sans compter que la Justice et le Droit ne sont pas seuls en jeu. Il y a des questions de sécurité, — qu'il est impossible de dédaigner — et qui seront demain encore plus impérieuses qu'hier. Faudra-t-il assurer la sécurité par la destruction des nationalités récalcitrantes ? C'est le moyen proposé par la Turquie. D'autres Etats ont déjà parlé d'imiter la Turquie, et d'opérer les évacuations en masse.

Or la question des nationalités se pose tout particulièrement pour la Russie. Et certes, il est loin de notre pensée de vouloir ici trancher du diplomate, ce serait trop ridicule. Il nous est permis cependant de considérer l'avenir des Lettons. Cette petite nationalité a eu une existence douloureuse de sept siècles. Par sa merveilleuse résurrection, autant que par sa merveilleuse endurance, elle a prouvé ses titres à l'existence selon la Justice et le Droit. Cette nationalité vivra-t-elle ?

Il me semble qu'il y a lieu de distinguer, — et peut être tout le problème est-il là, — entre

une nationalité *souveraine* et une nationalité *autonome*.

Qu'il y ait possibilité de *souveraineté* seulement pour une nationalité capable de se défendre et de se maintenir par sa force, peut-être. Mais en conclura-t-on que les petites nationalités doivent disparaître? Ce serait à tort. La conclusion n'est pas contenue dans les prémisses.

Je suis prêt à reconnaître que les petites souverainetés peuvent devenir un danger pour elles-mêmes et pour les autres. Ne pouvant se suffire, elles sont poussées à chercher un appui chez les voisins. Cette souveraineté impuissante est la condition la plus favorable pour l'éclosion des intrigues, des divisions. Les partis minuscules se forment et entretiennent l'anarchie. Que peuvent faire les souverainetés voisines sinon être inquiètes, se mettre sur leurs gardes, être tentées d'intervenir, essayer d'absorber?

Voilà, par exemple, la Russie qui est entourée d'un grand nombre de nationalités, petites ou grandes, surtout petites. Les ennemis de la Russie, et des Alliés, réclament l'émancipation des nationalités. Plus tel publiciste est défenseur de l'écrasement des nationalités dans l'empire de son choix, plus il est féroce à demander la délivrance des nationalités qu'il voudrait et ne peut pas encore accaparer. Ce sont les étrangetés de certains appels aux neutres, de certains Congrès des nationalités.— Le résultat de ces tentatives serait d'entourer la Russie d'nne ceinture de feu, d'où l'incendie pourrait facilement être propagé à l'intérieur.

Ici encore l'exemple des provinces baltiques est typique, le plus typique de tous. Les provinces baltiques sont la fenètre de la Russie sur l'occident, la fenêtre et la porte; la fenêtre par laquelle l'air pénètre, la porte par laquelle l'habitant de la maison sort, va et vient. Sépa-

rer les provinces baltiques de la Russie, c'est fermer la fenêtre, c'est murer la porte. Que l'on se rappelle ce que nous avons dit plus haut de Riga.

On comprend le jeu des ennemis mortels de la Russie. On comprend que la Russie ne s'y prêtera pas, ni aucun de ses Alliés. Est-ce à dire que la Lettonie serait condamnée à ne pas réaliser ses espérances légitimes? Non certes, car il ne faut pas dire : nationalité opprimée ou souveraine. Le dilemme n'est pas inéluctable : une nationalité peut être *autonome*.

Or précisément, si j'ai à peu près compris ce que j'ai lu et entendu, les patriotes Lettons seraient très disposés à distinguer entre une *autonomie politique* (ce que j'ai appelé souveraineté), qu'ils ne réclament pas, et l'*autonomie culturelle et économique* (ce que j'appelle l'autonomie tout court) à laquelle tendent et se bornent leurs ambitions.

Sans doute entre ces deux autonomies, la limite n'est pas facile à tracer, et il y a bien des questions troubles et discutables. Mais il y en a qui paraissent suffisamment claires. Ainsi l'on comprend facilement que les Lettons voient avec peine leur énorme travail créer des millions avec lesquels des écoles sont créées chez les Tartares, alors que, en Lettonie, il n'y a pas assez d'écoles, ou que les écolages sont si élevés que, pour les payer, lettons et lettones doivent s'imposer des privations jusqu'à mourir d'épuisement et de phtisie. — En tout cas, toute autonomie vraie est une autonomie morale, et il n'y a pas d'autonomie morale, de vie morale, sans une certaine personnalité, sans une certaine distinction de territoires, permettant une communauté réelle d'activité.

Certes la Lettonie, nous l'avons vu, n'a pas eu à se louer de la *bureaucratie* de l'empire,

Mais elle a eu quelque fois à se louer des souverains, et pour le surplus elle est persuadée que ses souffrances sont dues aux germano-baltes beaucoup plus qu'aux Russes. En conséquence il n'y a pas lieu pour elle de demander, et elle ne demande pas la séparation d'avec la Russie. Au contraire. Elle demande l'alliance loyale et cordiale avec la Russie : et, sur les champs de bataille, pour la cause de la Russie, et de ses alliés, elle verse à flots son sang le plus généreux. De toutes les nationalités encloses dans l'empire russe, la Lettonie est peut-être la plus loyaliste, et la plus sincèrement loyaliste. La Lettonie libre dans la Russie libre !

Pourquoi la Russie, instruite par l'expérience, se défiant enfin des méthodes que les germano-baltes ont inspirées à son administration, ne ferait-elle pas de la Lettonie, ce que la Lettonie veut être, une « marche » prête à couvrir la frontière et à la couvrir non pas par crainte et par force, mais par dévouement et par reconnaissance ? Reconnaissance pourquoi ? pour avoir reçu d'elle cette autonomie que les Prussiens lui ont enlevée, il y a 700 ans, et que depuis 700 ans elle attend dans le martyre ?

N'est-ce pas du reste l'espoir que le tzar lui-même a fait briller aux yeux de la Pologne (1), le 15 novembre ? La philosophie politique qui se dégage de sa promesse c'est précisément la philosophie politique que nous venons d'exprimer. Or une philosophie politique est générale. C'est la philosophie d'un gouvernement : qu'elle s'applique à la Pologne avec 20 millions d'habitants ou à la Lettonie avec 2 millions, ce n'est pas la différence d'un zéro qui peut la modifier.

(1) Le tzar aurait-il tenu ses promesses ? Son gouvernement le lui aurait-il permis ? Aujourd'hui, on peut avoir plus que des doutes.

Les Etats libérés de l'avenir s'acheminent vers des Fédérations. Et il y aura des Fédérations diverses et la fédération apparait de plus en plus comme la seule solution possible et satisfaisante, la solution de l'avenir (1).

Il me plaît de terminer cette étude en citant les deux derniers documents lettons, qui me sont tombés entre les mains.

Le premier est la fin du livre, — écrit en allemand (2), — que prépare Mme Austra Krause-Osolin, un écrivain dont je constate avec un étonnement, mêlé d'admiration, la forte érudition, la puissante dialectique, et la mâle et sobre éloquence.

Certes, si quelqu'un a horreur du régime germano-balte, c'est bien cette Lettone, qui plaide avec un enthousiasme si réfléchi, la cause de sa patrie. Mais son émotion n'obscurcit pas son jugement.

Elle distingue entre l'Allemagne officielle, celle qui suit ou inspire les germano-baltes, et celle à laquelle Fichte adressait cet avertissement : « L'Etat qui commet des fautes dangereuses finira par périr, par cesser d'être à la hauteur de la civilisation. Que ceux qui sont de la terre, qui trouvent leur patrie dans le sol, dans la montagne, dans le fleuve, restent citoyens de l'Etat déchu : ils ont ce qui les rend heureux. Mais l'esprit, parent de la lumière, se détourne invinciblement et va là où il y a la lumière et le droit ».

(1) La Révolution russe a singulièrement modifié les problèmes que nous venons d'indiquer. Elle a déjà promis à la Pologne l'indépendance complète. Il n'est question que d'un lien fédératif, et surtout militaire, librement consenti. — Il ne faut pas s'imaginer toutefois que du coup le problème des nationalités est résolu définitivement en Russie et ailleurs. — Les difficultés et les dangers, que ce problème soulèvent, subsistent.

(2) Communiqué en manuscrit.

Ainsi la Lettonie ne veut pas renverser les rôles : elle veut la liberté pour tous, — j'ai entendu cette même déclaration d'une autre bouche Lettone, — même pour les germano-baltes, les persécuteurs séculaires. Et je me plais à écouter cette voix de la Lettonie disant : la lutte entre le despotisme des germano-baltes, et la démocratie lettone, c'est la lutte des avant-postes de la servitude contre les avant-postes de la liberté en Russie. « En combattant pour la Lettonie libre, dans la Russie libre, la démocratie lettone combat pour une juste entente, et pour un libre développement des forces créatrices de tous les peuples, dans la Lettonie comme dans la Russie. » — Et ce combat est livré dans l'intérêt de l'Allemagne elle-même. « L'Allemagne officielle a fait de l'écrasement des autres peuples sa chose. Ce faisant, elle s'est isolée de la solidarité des peuples : et elle a marché sur la voie de la germanisation par la servitude et par la force. C'est une insulte à elle-même ; c'est une trahison de sa propre dignité et liberté, c'est un crime contre la communauté spirituelle des peuples, contre le culte de l'humanité. Le peuple allemand ne peut pas suivre l'Allemagne officielle, qui aboutit à la contrainte violente des autres, mais aussi à sa propre ruine. »

Est-ce trop de générosité ? trop d'illusion idéaliste ? — Ce n'est pas trop de beauté.

Le second document est la lettre d'un paysan letton, engagé volontaire, combattant au front. Un de ses amis lui avait écrit qu'il cherchait à se distraire en travaillant jusqu'à ce qu'il fût épuisé de fatigue. Il lui expliquait que, pour terrain de son travail, il avait fait choix d'un marécage, et s'efforçait de le convertir en terre labourable. Cette lettre réveille chez son correspondant tous les instincts du paysan letton, disons tous les instincts de la race. Et, du champ

même de bataille, il répond. — Je ne sais si l'on pourrait trouver un document plus typique, résumant mieux, et illustrant d'une façon plus belle et plus émouvante les caractères du Letton : paysan, travailleur, poète et magnifiquement patriote (1).

« Je suis heureux de ce que vous êtes toujours dans le pays natal, aimé. Je suis heureux que, toi aussi, tu aies trouvé un marécage pour te distraire, et trouver là les saines joies du travail. Dans mes jours de labeur, un pareil ouvrage me fut tellement précieux et sacré ! Quand j'étais fatigué et ennuyé, je me dirigeais vers le marécage. Là, coupant et arrachant les racines des arbres, je voyais en pensée le marécage transformé en un champ de blé, ondulant de fleurs sous la brise. Et je voyais comme tout dans l'univers est beau !,.. Et à qui aurais-je confié mon bonheur ? Dans la joie, comme dans la peine, je me dirigeais toujours vers le marécage, et vers le travail. Et j'ai béni le marécage, comme j'ai béni mes rêves de bonheur. Et si toutes les fleurs ne sont pas écloses, si tous les désirs ne sont pas satisfaits, le marécage m'est resté fidèle ; à lui sera mon dernier salut... Maintenant je ne comprends pas grand chose à la catastrophe qui bouleverse les peuples, et je ne prévois pas comment cela finira. Mais, pour nous, pour le peuple letton, quel que soit le résultat, je ne crois pas qu'il y ait d'abîme si profond duquel on ne puisse sortir. Pourtant la guerre fauche la fleur de la jeunesse lettone. Mais aucune guerre ne peut atteindre la force vitale et l'énergie d'une nation... Mon patriotisme, je te l'ai dit, est tel que, pour lui, je suis prêt à vivre ou à mourir ; et, dans ma pensée, je crois que notre petit peuple doit être, en Russie, indivisible. »

---

(1) La lettre a paru dans un journal letton intitulé *Le Défrichement* (un titre bien caractéristique aussi), du 13 nov. (A. S.) 1916. On a bien voulu me la traduire,

Par la victoire des Alliés, la Lettonie libre et indivisible dans la Russie libre ! (1)

(Foi et Vie, *16 Juillet-1er Juillet*).

---

(1) Il paraît que les divers partis lettons se sont entendus pour demander une autonomie semblable à celle de la Finlande. Toutes les régions parlant letton seraient réunies. On dit que l'idée de cette autonomie est favorablement accueillie dans les milieux russes dirigeants.

Post-Scriptum. — Un socialiste letton, qui a eu connaissance de cette étude, publiée dans *Foi et Vie*, a bien voulu me faire une visite, pour me remercier très cordialement de mon travail, et pour me signaler deux affirmations qui, selon lui, ne sont pas exactes :

1° Le socialisme n'est pas allemand d'origine. Marx n'a fait que le systématiser, et les socialistes lettons connaissent les ouvrages de tous le socialistes français. Du reste le socialisme démocratique n'est que l'ensemble des idées de justice, de vérité et de droit ; — 2° La proclamation de 1905 a bien été imprimée dans une imprimerie allemande. Mais c'était pour éviter aux imprimeurs lettons des poursuites qui auraient amené de terribles condamnations.

Certes ce n'est pas en ce moment qu'il pourrait nous venir à l'idée de discuter de pareilles explications. Nous nous bornons à les enregistrer avec plaisir. Notre critique est un ardent idéaliste, et il n'est pas germanophile. Puissent tous les socialistes lettons dire avec lui : « C'est le gouvernement allemand qui cache les buts de la guerre. C'est le spectre militaire allemand qui impose la guerre à la nouvelle Russie. Il faut sauver la Révolution, la République, la démocratie. C'est triste, mon cœur se révolte, mais c'est nécessaire, si l'anarchie continue à désorganiser l'armée russe, les Allemands arriveront à Moscou, et alors..... » Nous sommes trop d'accord pour que nous ne regrettions pas tout ce qui pourrait fournir prétexte à un désaccord.

12 Septembre 1917.

ALENÇON ET CAHORS. — IMP. A. COUESLANT

APPENDICE



Hymne national.






UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 22 07 06 013 3